



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



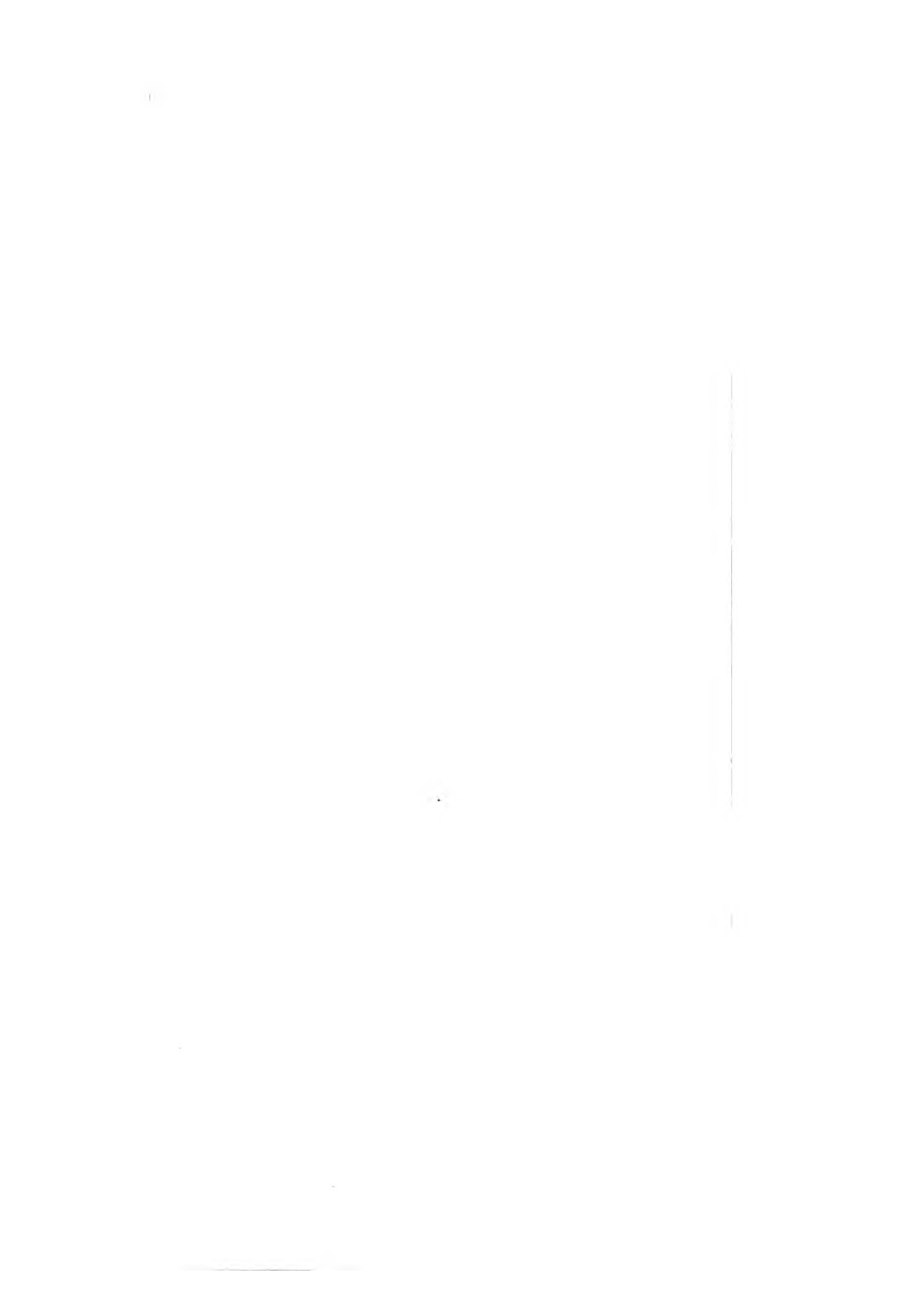


2 h 47

209 A. 16







ANACRÉON,
SAPHO, BION,
MOSCHUS, THÉOCRITE,
MUSÉE,

LA VEILLÉE DES FÊTES DE VÉNUS,
Choix de Poésies de CATULLE, D'HORACE
& de différens Auteurs.

Seconde Edition, revue & corrigée,

Par M. MOUTONNET DE CLAIRFONS, des
Académies des Arcades, de la Crusca, de Lyon
& de Rouen.

Je borne aux doux fruits de leurs plumes
Ma Bibliothèque & mes vœux. GRESSET.

P R E M I E R E P A R T I E.



A P A R I S,

Chez BARROIS l'aîné, Libraire, quai des
Augustins, du côté du Pont S. Michel.

M. D C C. L X X X I.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.



[The text in this section is extremely faint and illegible. It appears to be a list or a series of entries, possibly containing names and dates, but the characters are too light to be transcribed accurately.]



A MADAME

LA PRINCESSE

DE CH **

MADAME,

Pouvois-je hésiter un moment à vous offrir cette traduction des Poètes les plus agréables & les plus délicats de l'antiquité ! Les Poësies inspirées par les Graces ne doivent paroître que sous les auspices des Graces. La Beauté

É P I T R E.

*seule a le droit de se parer des
fleurs brillantes des prairies ,
d'en respirer le doux parfum , &
de ceindre son front de guirlandes
légères de lis & de roses. J'aurois
désiré , MADAME , que la
fraîcheur , & le tendre coloris des
Poësies que j'ose vous présenter ,
ne se fussent point altérés entre
mes mains : je serois sûr de votre
suffrage.*

Je suis avec un profond respect ,

MADAME ,

Votre très-humble & très-
obéissant Serviteur ,

MOUTONNET DE CLAIRFONS.



A V E R T I S S E M E N T .

I L seroit inutile de faire une longue Dissertation sur la manière de traduire les Anciens. Chaque Traducteur a son systême particulier. Le Public éclairé jugera d'après ma traduction des principes que j'ai suivis. Je souhaite que mon travail soit sur-tout agréable à cette portion charmante qui fait les délices de la Société. Les Savans ont peut-être trop négligé le commerce de ce sexe enchanteur, que l'on doit toujours consulter en matière de goût & de délicatesse. Les

vj *AVERTISSEMENT.*

Femmes ont en effet le tact très-fin , & le jugement exquis. Elles possèdent , pour ainsi dire , toute la fleur de l'esprit.

Remi Belleau , de la Fosse , Regnier, Gacon, de Longepierre, &c. ont traduit en vers les Odes d'Anacréon. Chaulieu est peut-être le seul qui eût dû les traduire : mais ce voluptueux épicurien , ce paresseux aimable , fuyoit le travail & la contrainte : il vouloit produire sans effort des pièces , qui , quoique négligées , n'en portent pas moins l'empreinte du génie.

Madame Dacier nous a donné une traduction en Prose d'Anacréon & de Sapho. Je n'en ferai point ici la critique : je me con-

AVERTISSEMENT. vij
tenterai de citer ces mots qu'on
lit dans le *nouveau Dictionnaire
Historique*, par une *Société de
Gens de Lettres*, 1772. » Les
» Poësies d'Anacréon semblent
» avoir été dictées par les Amours
» & les Graces. L'antiquité, &
» même notre siècle n'ont point
» fourni d'Auteur qui ait pu
» égaler ce style délicat & facile,
» cette molesse élégante, cette
» négligence heureuse qui fait
» son caractère. La France n'a
» eu que la Fontaine à lui com-
» parer. *On ne parle plus des*
» *versions de Madame Dacier en*
» *prose, de Belleau en vers, &*
» *de quelques autres postérieures.*

J'ai consulté pour Anacréon &
Sapho toutes les éditions & les

vii] *AVERTISSEMENT.*

meilleurs Commentaires. Les connoisseurs distinguent sur-tout l'Edition charmante de M. Capperonnier.

Je ne puis m'empêcher de dire un mot sur le célèbre Henri Etienne. Cet homme savant & profond, nous assure qu'il a tiré de l'oubli, au péril de sa vie, les Odes d'Anacréon. La version qu'il nous en a donnée en vers Latins, est encore la meilleure : elle fait du moins sentir en partie les graces de l'original ; avantage précieux que n'ont aucunes de nos traductions Françoises.

Au lieu d'accompagner ma traduction de notes séches & grammaticales, j'ai préféré d'offrir au Lecteur des morceaux de Poësies

AVERTISSEMENT. ix
analogues & puisées dans nos
meilleurs Poëtes François.

Je ne connois aucune traduction
entière en prose des Idylles de
Bion & de Moschus. Les Epi-
grammes Grecques , *les Loifirs*
d'un Poëte , plusieurs fragmens
d'Anacréon & de Sapho, n'avoient
point encore été traduits en notre
langue.

Cette traduction fut publiée
pour la première fois en 1773 ,
in-8°. & in-4°. ornée de 25 gra-
vures , d'après les dessins du cé-
lèbre Eifen. Tous les Journalistes
en parlèrent avec éloge. On peut
consulter le *Mercure* , Mai 1773 ,
pag. 106 , l'*Année Littéraire* ,
n°. 7 , pag. 102 , le *Journal des*
Beaux - Arts , Mai pag. 309 , les

X AVERTISSEMENT.

Affiches de Province, le Journal Encyclopédique, &c.

J'ai réuni dans cette nouvelle Edition, la traduction d'Héro & Léandre, Poëme de Musée, & des Idylles de Théocrite, qui parut en 1774.





V I E

D'ANACRÉON.



Je vois sortir l'ombre volage
D'Anacréon ce tendre Sage,
Le Nestor du galant rivage,
Le Patriarche des Amours.

GRESSET.

ANACRÉON, Poëte lyrique ;
étoit de Téos, ville & port d'Ionie.
Il nâquit vers la seconde année
de la cinquante-cinquième Olym-
piade, environ cinq cents ans avant
l'Ere Chrétienne, à peu près dans
le tems que le grand Cyrus com-
mençoit sa brillante carrière, &
que Pysistrate régnoit à Athènes.

A

Les Écrivains varient sur le nom de son père. Après tant de siècles écoulés , & au milieu de cette diversité d'opinions , il est presque impossible de connoître le véritable : quoiqu'il en soit , on en compte ordinairement quatre : Scythinus , Eumélus , Parthénius & Aristocrite. Sa mère se nommoit *Éétia*.

Il est constant que la famille d'Anacréon étoit distinguée par ses grandes richesses , par sa vertu , par sa noblesse , & surtout par son alliance avec celle de Codrus ; enforte que notre Poëte étoit parent de Solon , de Dropidas & de Critias. Il n'est parvenu jusqu'à nous que fort peu de détails sur sa vie. Nous allons exposer ici sous

les yeux du Lecteur tout ce que nous avons pu recueillir sur cet objet.

Maxime de Tyr rapporte qu'Anacréon, encore fort jeune, se rendit à Mycale, où l'on célébroit une fête en l'honneur de Neptune. Il y avoit ordinairement un concours prodigieux des habitans de toutes les villes d'Ionie, & l'on se livroit à la joie & au plaisir. Anacréon, la tête ceinte d'une couronne de fleurs, un peu échauffé par les fumées du vin, marchoit en chancelant & en chantant. Une nourrice qui portoit un enfant sur son bras, se trouve par hasard sur son passage; il la heurte sans la voir, la renverse, & fait au même instant des imprécations contre ce

4 *L A V I E*

jeune enfant. La nourrice se relève sans aigreur & sans colere , adresse la parole à Anacréon, le conjure de faire dans la suite l'éloge de l'enfant qu'il vient de renverser. Les Dieux exaucèrent ses vœux. Cet enfant devint dans la suite parfaitement beau. Anacréon l'aima beaucoup, & le célébra dans ses vers. C'est Cléobule. Cette Anecdote me paroît sans vraisemblance, & absolument apocryphe.

Polycrate , tyran de Samos , Prince voluptueux & Philosophe, né pour apprécier & honorer les Arts, les Lettres & les talens , voulut attirer à sa Cour Anacréon. Le Poëte hésite quelque tems ; mais entraîné par les grandes qualités de Polycrate , il quitte

D'ANACRÉON. 5

Abdère , & s'embarque pour Samos. Le tyran le reçut avec la plus grande distinction , & avec toutes les marques de la plus vive amitié. Il lui envoya quelque tems après son arrivée cinq talens d'or (1) : Anacréon n'ayant pu se livrer au sommeil pendant deux nuits , à cause de cette somme , la renvoya le lendemain , en prononçant ces mots remarquables : *il faut absolument mépriser & dédaigner tout ce qui peut contenir le germe du chagrin & de l'inquiétude.* Polycrate lui demanda pourquoi il lui avoit renvoyé les cinq talens : *je hais* , lui répondit

(1) Les cinq talens d'or sont évalués à plus de cent mille livres de notre monnoie.

Anacréon avec une noble franchise, *je hais un présent qui m'empêche de me livrer pendant la nuit aux douceurs du sommeil* (1).

Polycrate goûtoit la société d'Anacréon, entendoit avec plaisir la lecture de ses Poësies, l'admit dans son intimité, & le combla de bienfaits. On prétend que notre Poëte rendit le tyran plus doux, plus sociable, plus humain, & qu'il contribua beaucoup à diminuer son faste & sa hauteur.

Elien rapporte qu'Anacréon fit l'éloge de Smerdias, favori de Polycrate, dont il faisoit les plus

(1) Cette histoire, ou plutôt ce conte a pu donner lieu à la Fable de la Fontaine, intitulée *le Savetier & le Financier*.

chères délicés. Le jeune Samien sensible aux louanges du Poëte, le paya de toute sa reconnoissance : Anacréon l'aimoit seulement à cause de son esprit & de la douceur de son caractère. Il n'eut jamais pour lui d'autre attachement. *Que personne au nom des Dieux ne calomnie le Poëte de Téos , & ne l'accuse d'intempérance & d'incontinence (1) !* Polycrate jaloux de cette amitié réciproque , fit impitoyablement couper la belle chevelure du jeune

(1) Cette vive exclamation est traduite mot pour mot d'après Elien. Ce témoignage est bien honorable à la mémoire d'Anacréon. Ce Poëte avoit trop de goût , trop de délicatesse dans l'esprit pour s'être livré à des excès énormes , à une passion

Smerdias , & comme c'étoit son projet, déshonora ce beau Samien, & causa la plus vive douleur à Anacréon. Celui-ci dissimula l'injure & son chagrin ; se conduisit avec prudence & modération. Il se contenta de composer des vers , mais tournés avec tant d'art, que

honteuse , qui avilit & dégrade l'homme , & le place au-dessous de l'animal. Il a fait l'éloge de Bathylle , de Cléobule , de Smerdias , de Mégiste , quoiqu'il ne ressentît pour eux que de l'amitié ; comme il a chanté Bacchus sans s'enivrer. Epicure vivoit sobrement : Horace ne buvoit presque jamais de vin.

Ce que j'avance ici n'est point un paradoxe : le divin Platon donne à notre Poëte le nom de *sage*. Le froid & philosophe Fontenelle dans ses dialogues des Morts , lui fait disputer le prix de la sagesse avec le fameux Aristote , & le Poëte l'emporte sur le Rhéteur.

Polycrate n'en fut point offensé.

Personne n'ignore ce que fit Hipparque en faveur d'Anacréon ; il lui envoya une galère à cinquante rames , & des présens magnifiques. Ce Poëte demeura auprès de ce Prince environ sept ans ; il jouissoit de tous les avantages & de tous les agrémens ; sa vie étoit délicieuse : aussi préféroit-il Athènes à toute autre ville de la Grèce , à cause de la délicatesse , de la douceur , de l'aménité , de la politesse des habitans qui cultivoient & estimoient la Poësie. Pendant son séjour dans la Capitale de l'Attique , il eut pour amis intimes Polycrate , Hipparque , Pythagore , le Médecin Démocède ,

Simonide , Chérile & plusieurs autres grands Hommes.

A l'âge de quarante-quatre ans, Anacréon retourna dans sa Patrie, quelque tems avant le massacre d'Hipparque (1) par Harmodius & Aristogiton. Il faisoit ses délices d'une petite maison de campagne, située aux portes de la ville. Il goûtoit en paix le calme & la tranquillité de la vie champêtre , & admiroit voluptueusement les charmes toujours renaissans de la nature. Sa maison étoit dans la plus

(1) Thucydide prétend qu'Hipparque ne fut point tyran d'Athènes ; mais que ce fut Hippias son frère aîné , & il le prouve d'une manière incontestable dans le 6^e. livre de la guerre du Péloponèse.

belle position. L'on découvroit la mer Egée , & l'on dominoit en même-tems sur plusieurs îles éparfes çà & là dans les environs. Anacréon se livroit lui-même aux travaux de la campagne , & présidoit à ses vendanges. Il vivoit délicieusement en Poëte & en Philosophe , au milieu de son petit héritage ; goûtoit le bonheur , & le faisoit goûter à tous ceux qui l'environnoient.

Anacréon couloit des jours purs & sereins dans sa maison de campagne , lorsqu'il partit pour se rendre à Téos : il n'étoit suivi que d'un seul domestique , & d'un chien très-fidèle. Le domestique pressé par un besoin , s'éloigna de la

grande route , & revint ensuite rejoindre son maître. Il oublia de reprendre le sac qui renfermoit l'argent. Anacréon continue de marcher , fans s'appercevoir que le chien ne le suivoit plus. Arrivé à Téos il ne retrouve point son argent , & ne peut terminer ses affaires. Il reprend peu de jours après le chemin de sa maison de campagne , & , lorsqu'il passoit vis-à-vis de l'endroit, où le domestique s'étoit arrêté , le chien l'aperçut , accourut au-devant de lui, le conduisit auprès du sac , qu'il n'avoit pas quitté un instant , & expira ensuite , parce qu'il n'avoit pas mangé pendant tout ce tems. Jean Tzetzés rapporte cette His-

toire , dont je ne voudrois pas garantir la vérité (1) ; mais cette fidélité merveilleuse du chien , sa mort touchante , attendrissent. C'est à ce titre que nous avons conservé ce trait singulier.

(1) On raconte tous les jours des anecdotes beaucoup plus surprenantes que celle-ci. Voici un fait qui a été sçu de toute la Capitale: je le tire du *Journal de Paris* , 4 Septembre 1778 , n^o. 247. pag. 987, » Ces jours der-
» niers , un enfant. âgé de 12 à 13 ans , étoit
» à se baigner : il fut entraîné par le courant
» de l'eau dans un trou extraordinairement
» profond , où il seroit infailliblement péri ,
» si un chien qu'il avoit , ne fût venu à son
» secours. Cet animal a plongé après lui 14
» ou 15 fois de suite , & l'a ramené autant de
» fois à la surface , en le prenant tantôt par
» les cheveux , & tantôt par le bras. Enfin
» par son manège on a eu le tems de venir

Anacréon partageoit tout son tems entre les Muses & ses amis. Sans ambition , sans jalousie , il dédaignoit le faste , les cabales , méprisoit la basse flaterie, l'encens des fades louangeurs , ignoroit la médifance , & ne se livroit jamais

» au secours de cet enfant : mais le malheu-
» reux animal exténué de fatigue , & ne
» pouvant être assez-tôt secouru , a péri en
» sauvant la vie à son maître ». Que les
Cartésiens viennent encore nous soutenir que
les animaux sont des automates ! ils ne pour-
ront jamais expliquer d'une manière satisfai-
sante, d'après leurs principes, cette conduite
singulière du chien. J'aurois pardonné volon-
tiers aux Egyptiens superstitieux d'élever
un tombeau , un autel même à un chien aussi
fidèle , aussi attaché à son maître. On regrette
que cet animal si sensible , soit mort aussi
promptement.

aux mouvemens de la haine ou de la calomnie. Son ame étoit noble & élevée : il avoit l'esprit enjoué & charmant ; l'imagination riche & fleurie ; le cœur peut-être plus voluptueux que tendre. Il parvint à une très-grande vieillesse. On rapporte que dans ses dernières années il se nourrissoit de raisins secs , & qu'un pepin s'étant arrêté dans son gosier, le suffoqua (1). Le Poëte le plus aimable , & le plus Philosophe, devoit éprouver une mort douce , & finir , pour ainsi dire , par un sommeil court &

(1) On ne peut croire qu'un simple pepin de raisin ait pu étouffer Anacréon. Ce pepin lui causa vraisemblablement une toux violente qui le suffoqua.

paisible. Anacréon mourut à quatre-vingt-cinq ans.

Sa pompe funèbre fut magnifique : on lui éleva un tombeau & une statue à Téos. On trouvoit souvent dans sa Patrie des tableaux, & des médailles qui le représentoient. Du tems de Pausanias on voyoit encore au milieu de la citadelle d'Athènes, la statue de ce Poëte, placée à côté de celles de Périclès & de Xantippe.

D'après les médailles antiques on reconnoît qu'Anacréon avoit une physionomie fine, délicate, avec une certaine gravité, mêlée d'une douceur aimable, d'une candeur ingénue, d'un calme délicieux. Son extérieur, ses yeux

Sur tout pleins de feu dévoiloient la finesse de son esprit , la gaieté de son caractère , son penchant pour l'amour & les plaisirs : il étoit impossible de ne pas aimer Anacréon.

Ce Poëte composa des chansons à boire , des pièces érotiques , des élégies , des hymnes , des épigrammes , des poésies anacréontiques , ainsi appellées du nom de leur Auteur , un Poëme sur l'amour d'Ulyse pour Pénélope , un autre intitulé le *Songe* : il avoit encore fait des vers sur la Médecine , &c.

Ses Odes seules , & quelques Épigrammes parvenues jusqu'à nous , suffisoient pour l'immorta-

liser. Chaque Ode est un chef-d'œuvre. La joie, le plaisir & la volupté présidoient à toutes les compositions de ce Poëte gracieux. Tous ses vers prouvent qu'il ne consultoit que son cœur & la nature. Les beautés simples, naïves, touchantes & voluptueuses de sa Poësie, l'ont fait choisir pour le peintre de Bacchus & de la Reine de Cythère. Quelle molesse inimitable ! quelle négligence aisée, & au-dessus de l'art ! quelle délicatesse charmante de pinceau ! Les ris & les jeux n'ont rien produit de plus parfait. Cupidon & Bacchus dirigeoient tour à tour la main de ce Poëte délicat : les Graces demi-nues broyoient, en

riant & en folâtrant , ses couleurs brillantes , quoique naturelles , & Vénus animoit de son souffle divin des peintures aussi délicieuses. La poésie d'Anacréon est douce , pure , élégante , harmonieuse : ses images agréables , voluptueuses & variées ; tout est rempli d'idées riantes , de tableaux & de descriptions , dont le coloris est tantôt simple & naturel , & tantôt riche & frappant. La nature semble s'y jouer sans parure & sans ornement ; mais embellie de tous ses attraits. Les Odes du Chantre de Téos sont semblables à un ruisseau , dont les eaux pures & argentées coulent avec un doux murmure à travers des prairies émaillées des

fleurs les plus simples & les plus odorantes. Une douce volupté nous enchante , lorsque nous lisons les vers du Chantre mélodieux de Téos.

*Nec , si quid olim lusit Anacréon ,
Delevit ætas.* HORAT.

Le voluptueux Anacréon est plus Philosophe qu'on ne se l'imagine ordinairement. Ses Odes sont semées de vérités sublimes sur le mépris des richesses & de la mort. Toute sa morale est enjouée & badine : ses allégories sont agréables & bien imaginées : il cache ses leçons sous les fleurs : il moralise au milieu des verres , des danses , des ris & des jeux. Jamais vieillard ne fut plus aimable &

plus sensé. C'est un Philosophe charmant qui débite d'excellentes maximes, en cueillant des roses, & en s'abreuvant d'un vin exquis avec quelques amis choisis, dont il fait les délices.

» Le style d'Anacréon, dit
» Gravina, est simple, sans faste,
» & fait pour son génie. Telles
» sont ses Odes, dont la négligence est plus aimable & plus
» difficile à saisir que les plus
» beaux ornemens. Il semble que
» tout ce qu'il dit, ne peut, ni ne
» doit se dire autrement. Il n'a
» nulle pompe, & l'on ne s'apperçoit pas qu'il en manque. Tout
» semble sortir de sa plume sans
» effort; mais quelque effort que

» l'on fasse, on ne sauroit l'égalér.
» Il est vif & aimable sans art ;
» plein de sçavoir sans affaisonnement ; sage , mais sans apparence de doctrine. Dans ses
» jeux , ses badinages & ses petits
» contes , il mêle plus de morale
» que ne feroit un autre en se pi-
» quant de philosophie «. L'Abbé
Batteux s'exprime ainsi au sujet
d'Anacréon : » il étoit sçavant
» dans l'art de plaire . . . il n'igno-
» roit pas combien il est important
» de mêler l'utile à l'agréable. Les
» autres Poètes jettent des roses sur
» leurs préceptes pour en cacher
» la dureté. Lui , par un raffine-
» ment de délicatesse , mettoit des
» leçons au milieu de ses roses ;

» il ſçavoit que les plus belles
» images , quand elles ne nous
» apprennent rien , ont une cer-
» taine fadeur qui laiffe après elle
» le dégoût ; & que ſi la ſageſſe a
» beſoin d'être égayée par un peu
» de folie , la folie , à ſon tour ,
» doit être affaiſonnée d'un peu de
» ſageſſe «. Écoutez maintenant
l'Abbé Mallet. » Anacréon ſe
» rendit célèbre par la délicateſſe
» de ſon eſprit , & par le tour aiſé
» de ſa Poëſie , où ſans qu'il pa-
» roiffe aucun effort de travail ,
» on trouve par - tout des graces
» ſimples & naïves. Ses Odes ſont
» marquées à un coin de délica-
» teſſe , ou , pour mieux dire , de
» négligence aimable : elles ſont
» courtes , gracieuſes , élégantes ,

» ne respirent que le plaisir &
» l'amusement ». On peint très-
bien Anacréon dans *les Étrennes*
du Parnasse.

» Les graces riantes , la douce
» aifance , la fécondité , la mo-
» leffe voluptueufe , la fraîcheur
» du coloris , la légèreté du pin-
» ceau , le ton du cœur , le char-
» me des sentimens , tous ces
» avantages se trouvent réunis
» dans Anacréon. Il orne la fa-
» gesse & la rend aimable. Tout
» est chez lui l'ouvrage de la
» nature. L'art, l'esprit , les vains
» ornemens lui font inconnus. La
» sensibilité & la tendresse qui
» régnerent dans ses Poësies, feront
» les délices de tous les âges. Il
» flatte ,

» flatte , il enchante , il intéresse ,
» il touche. On croit voir le dé-
» licat Anacréon sous un myrte
» amoureux , le front couronné
» de roses , & penché noncha-
» lemmment sur les genoux de sa
» maîtresse , & lui exprimant sa
» douce langueur. Le cortége de
» la Déesse des Amours folâtre
» autour des deux Amans. Vénus
» leur donne sa ceinture pour
» unir les fleurs qui naissent sous
» leurs pas. Plein d'une douce
» ivresse , Anacréon touche un
» luth gracieux , & ses accens pas-
» sionnés coulent jusqu'au cœur «.
Voici le jugement de M. Poin-
finet de Sivry. » Pour moi , soit
» prévention , soit délicatesse , je
» me suis formé d'Anacréon une

» idée toute riante. Je me le
» représente comme un Poète
» opulent , un Courtisan agréa-
» ble, un Philosophe voluptueux.
» Heureux entre tous les mortels
» d'avoir sçu associer la sagesse
» aux plaisirs. La tendresse & la
» gaieté étoient le fond de son
» caractère. Ces deux penchans,
» dont l'assemblage est si rare ,
» l'accompagnèrent jusqu'au tom-
» beau «.

Nous n'ajouterons rien à tous ces témoignages : ils prouvent l'estime singulière que l'on a toujours eue pour le Poète dont nous osons donner aujourd'hui une nouvelle traduction. Puissé-t-on y retrouver quelque étincelle du feu qui enflamma le tendre Anacréon,

lorsqu'il composoit ses chef-d'œuvres !

Que le sort d'Anacréon est digne d'envie ! Il vécut familièrement avec les personnes les plus distinguées par leur naissance, par leur goût & par leur esprit. Depuis sa mort ses Odes font les délices de tous ceux qui les lisent : les traductions mêmes de ses Poësies ont eu un avantage singulier. Madame Dacier dédia la sienne à M. le Duc de Montausier, ce Gouverneur sage, vertueux & éclairé. M. de S*** a dédié son Imitation en vers, accompagnée de la traduction de Madame Dacier, au Roi de Prusse, Héros magnanime, qui cueille avec un égal succès les lauriers de Mars &

28 *LA VIE D'ANACRÉON.*

d'Apollon ; & moi j'offre ma traduction , toute foible qu'elle est ,
aux Graces & aux Amours.

Ainsi le vieux Anacréon
Orna sa brillante vieillesse
Des Graces que dans sa jeunesse
Chantoit l'Amante de Phaon.
De leurs célèbres bagatelles
Le monde encore est occupé.
La mort de l'ombre de ses aîles ,
N'a point encore enveloppé
Leurs chanfonnettes immortelles.

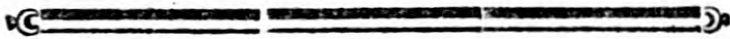
L. C. D. B.





ODES

D'ANACREON.



ODE PREMIERE.

SUR SA LYRE.

JE veux célébrer les Atrides (1) : je veux chanter Cadmus (2) ; mais les cordes de mon Luth ne résonnent que le seul Amour. Dernièrement je changeai les cordes, & même la Lyre entière. Je chantai alors les travaux d'Hercule, & ma Lyre rébelle ne fou-

(1) Agamemnon & Ménélas.

(2) Roi de Thèbes. Anacréon veut parler du Siège de Troye & des guerres de Thèbes.

pira que les Amours (1). Heros, je
vous dis adieu pour jamais, ma Lyre
ne chante que les seuls Amours.



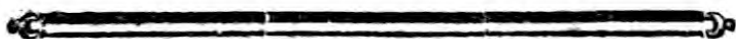
Anacréon s'exprime ainsi dans les
fêtes lyriques :

Des zéphirs que Flore rappelle,
Je voulois chanter le retour :
Je vis Chloé qu'elle étoit belle !
Je ne pus chanter que l'Amour.
Je lui consacrai dès ce jour,
Tous mes vœux, mes vers & ma Lyre :
C'est pour Chloé que je respire.
Je ne chante qu'elle & l'Amour.

(1) Le verbe Grec signifie *contre-chanter*.
Remi Belleau le traduit de cette manière
dans son vieux style.

Mais toujours elle fredonne
L'Amour qu'elle *contre-sonne*.

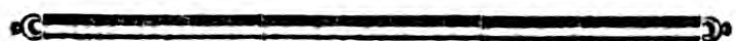




O D E I I.

SUR LES FEMMES.

LA Nature donna les cornes aux taureaux , une démarche fière aux courriers , aux lions des dents redoutables , aux oiseaux des ailes , des nageoires aux poissons , & le courage aux hommes. Que réservoirit-elle donc aux femmes pour leur partage ? La beauté , qui leur tient lieu de tous les boucliers , de tous les javelots. Une belle femme triomphe en effet & du fer & du feu.



O D E I I I.

SUR L'AMOUR MOUILLÉ.

DERNIÈREMENT au milieu de la nuit , lorsque l'Ourse tourne sous

la main du Bootes , & que tous les hommes accablés de fatigues , s'abandonnent au repos , l'Amour survenant tout-à-coup , heurta à ma porte. Qui frappe , m'écriai-je , vous allez troubler mes songes (1). Ouvre , répond l'Amour , ne crains rien ; je suis un jeune enfant tout mouillé , égaré dans l'obscurité de la nuit. Touché de ce discours , j'allume aussitôt ma lampe ; j'ouvre , j'apperçois un enfant , portant un arc , un carquois & des ailes. Je l'approche du feu ; je réchauffe ses mains dans les miennes , & j'exprime l'eau de ses cheveux humides. A peine étoit-il réchauffé qu'il dit , essayons mon arc , & voyons si la pluie ne l'a point endommagé. Il le tend , me

(1) Il y a une autre leçon & l'on traduit alors : *qui frappe ? vous avez troublé mes songes , ou bien , vous allez couper , séparer mes songes.*

lance un trait cruel jusques au fond du cœur (1); faute en éclatant de rire, & me dit : félicite-moi , mon hôte , mon arc est en bon état , mais ton cœur est bien malade.



Cette Ode est une des plus belles d'Anacréon : rien de plus ingénieux & de plus agréable. Toute cette fiction est charmante. L'inimitable la Fontaine a traduit en vers cette Pièce. La copie est véritablement un chef-d'œuvre de délicatesse & de naïveté.

J'étois couché mollement ,
 Et , contre mon ordinaire ,
 Je dormois tranquillement ;
 Quand un enfant s'en vint faire
 A ma porte quelque bruit.
 Le vent , le froid & l'orage
 Contre l'enfant faisoient rage.

(1) *Et comme un Taon , il me blesse au fond du cœur.*

Ouvrez , dit-il , je suis nû.
 Moi , charitable & bon homme,
 J'ouvre au pauvre morfondu ,
 Et m'enquiers comme il se nomme.
 Je te le dirai tantôt ,
 Répartit-il , car il faut
 Qu'aparavant je m'effuie.
 J'allume aussitôt du feu :
 Il regarde , si la pluie
 N'a point gâté quelque peu
 Un arc , dont je me méfie.
 Je m'approche toutefois ,
 Et de l'enfant prends les doigts ,
 Les réchauffe , & dans moi-même
 Je dis : pourquoi craindre tant ?
 Que peut-il ? C'est un enfant.

 L'enfant , d'un air enjoué
 Ayant un peu secoué
 Les pièces de son armure ,
 Et sa blonde chevelure ,
 Prend un trait , un trait vainqueur .
 Qu'il me lance au fond du cœur.
 Voilà , dit-il , pour ta peine :
 Souviens-toi bien de Climène ,

Et de l'Amour ; c'est mon nom.
Ah, je vous connois, lui dis-je,
Ingrat & cruel garçon !
Faut-il que , qui vous oblige ,
Soit traité de la façon ?
Amour fit une gambade ,
Et le petit scélérat
Me dit : pauvre camarade ,
Mon arc est en bon état ,
Mais ton cœur est bien malade.

ODE IV.

SUR LUI-MÊME.

COUCHÉ mollement sur de tendres
myrtes , & sur des feuilles de lotos ,
je veux boire à pleine coupe. Que
l'Amour , son manteau retrouffé sur
l'épaule , me verse du vin. Le cercle
de la vie roule avec la rapidité d'un
char léger. Après la dissolution de nos
corps , nous ne ferons qu'un peu de
poussière. Pourquoi couvrir de parfums
ma tombe ? Pourquoi faire à la terre

des libations inutiles ? Parfume-moi
 plutôt, tandis que je respire encore.
 Charge ma tête de couronnes de roses :
 Appelle ma Maîtresse. Je veux, ô
 Amour, chasser mes inquiétudes, &
 danser avant de descendre chez les
 morts.



Couronnons-nous de fleurs nouvelles,
 Nous en verrons bientôt l'éclat s'évanouir :
 Profitons du Printems qui passera comme
 elles,
 L'âge nous presse d'en jouir.



Hâtons-nous, tout nous y convie ;
 Saïssions le présent, sans soin de l'avenir ;
 Craignons de perdre un jour, un instant
 d'une vie
 Que la mort doit si-tôt finir.



Sa rigueur n'épargne personne,
 Tout l'effort des humains n'interrompt pas
 ses loix ;
 Et de la même faux la cruelle moissonne
 Les jours des Bergers & des Rois.



Si-tôt que froids & vains fantômes
Des fleuves redoutés nous toucherons les
bords,
Nous n'aurons plus d'Iris dans ces sombres
Royaumes;
Il n'est point d'Amours chez les morts.



On n'y sçait plus chanter, ni rire ;
Ils n'ont plus ce Nectar qui comble ici nos
vœux ,
Ces festins , où des Rois contrefaisant l'Em-
pire ,
Nous nous croyons plus heureux qu'eux.



Des jours que la Parque nous file
Confacrons donc le cours à Cypris, à Bacchus:
Eh ! que faire sans eux d'une vie inutile ?
Il vaudroit autant n'être plus.

LA MOTTE.





O D E V.

S U R L A R O S E.

MÊLONS avec notre vin la Rose
consacrée aux Amours. Ceignons nos
têtes de couronnes de Roses, dont les
feuilles sont charmantes. Buvons &
rions avec une douce volupté. La Rose
est la plus belle des fleurs (1). La
Rose fait tout le soin du Printems.
Les Roses sont les délices des Dieux.
Lorsque le Fils de Vénus danse avec
les Graces, ses beaux cheveux sont
ornés de boutons de Rose. Je vais donc

(1) Rose, l'honneur des fleurettes,
Du Printems, le cher souci,
Et des Dieux les amourettes,
Et le parfum adouci
De l'enfant de la Cyprine.

REMI BELLEAU.

me couronner, & toucher ma Lyre.
Le front couvert de couronnes de
Roses, j'irai, ô Bacchus, danser dans
ton Temple, avec une jeune beauté
ravissante (1).



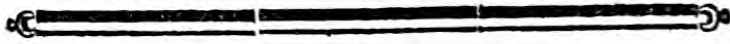
O D E V I.

SUR UNE ORGIE GALANTE.

METTONS des couronnes de
Roses sur nos têtes; buvons, livrons-
nous à une aimable gaieté. Une jeune
Bergère tenant un Thyrsé garni de
feuilles de lierre, danse d'un pied
léger au son de la Lyre, pendant qu'un
jeune homme, laissant flotter ses beaux

(1) L'épithète grecque est charmante ;
mais il est , je crois , impossible de la rendre
en François avec élégance ; elle signifie mot
à mot *au sein profond* , ou ce qui revient
au même *au sein élevé , saillant , rebondi*.

cheveux, exhale les plus doux parfums
& marie sa voix mélodieuse aux accords
touchans d'un Luth. Cupidon à la
blonde chevelure, accompagné du
charmant Bacchus, & de la belle
Cythérée, se livre avec joie aux plai-
sirs de la table, si délicieux pour les
vieillards.



O D E V I I.

S U R L' A M O U R.

L'AMOUR marchant dans un chemin
difficile, me contraignit avec une tige
d'hyacinthe de le suivre dans sa course.
Pendant que je traversois les bois épais,
que je franchissois les précipices & les
torrens rapides, un serpent me piqua.
Mon ame vint à l'instant sur mes lèvres
éteintes; j'étois près de mourir; mais
Cupidon agitant ses ailes délicates sur

mon front , me dit : eh , pourquoi ne
veux-tu pas aimer ?



Anacréon a voulu prouver dans cette
Ode , que l'Amour sans flèches , sans
arc & sans flambeau , n'en est pas moins
à craindre , & qu'il est presque impossi-
ble d'éviter les traits de ce Dieu
redoutable.

Il n'est point de cœur sauvage ,
Que l'Amour n'engage :
Ce Dieu fait sentir ses traits ,
Où l'Astre du jour ne luit jamais.
On soupire ,
Jusques dans le sombre Empire :
Nous portons ses fers
Jusques dans les Enfers. *DANCHET.*



ODE VIII.

SUR UN SONGE.

ÉCHAUFFÉ par la liqueur de
Bacchus , une nuit que je sommeillois

sur des tapis de pourpre, je m'imaginois courir légèrement sur la pointe du pied, & folâtrer avec de jeunes filles. Des jeunes gens plus beaux que Bacchus, me déchiroient par des railleries sanglantes, à cause de ces beautés charmantes. En voulant les embrasser, elles disparoissent toutes avec mon songe. Malheureux, je reste seul, & j'essaye de me rendormir !



O D E I X.

SUR UNE COLOMBE.

D'où viens-tu, aimable Colombe, d'où viens-tu ? d'où font les parfums, qu'en planant dans les airs, tu exhales comme une rosée odorante ? Quel est ton maître, je voudrois le savoir (1) ?

(1) On lit différemment le commencement de cette Ode. Quelques Traducteurs

L A C O L O M B E.

Anacréon m'envoie vers Batylle ,
 dont la beauté soumet tous les cœurs.
 Ce Poëte m'obtint de Vénus pour une
 chanson qu'il fit en son honneur : je le
 fers depuis ce moment , & comme tu
 vois , je porte ses lettres amoureuses.
 Il dit que bientôt il me rendra la
 liberté ; mais quand il me renverroit ,
 je resterois toujours à son service.
 Qu'ai-je besoin de voler dans les

attribuent un vers à la Colombe , que d'autres
 mettent dans la bouche de l'homme , & tra-
 duisent ainsi : *qui me parle ? Et d'où vient ce
 désir curieux ?* J'ai suivi Corneille de Paw.
 On pourroit peut-être traduire ainsi les cinq
 premiers vers. *D'où viens-tu , où vas-tu ,
 aimable Colombe ? Quelle main a répandu
 sur tes plumes , les parfums , qu'en pla-
 nant dans les airs , tu exhales comme une
 rosée ?*

champs, sur les montagnes, de chercher une retraite sur les arbres, & d'être réduite pour toute nourriture à quelques graines sauvages : tandis que je me nourris du pain que je prends dans les mains d'Anacréon même : que je bois dans sa coupe le vin qu'il a goûté. Quand j'ai bu, je tourne amoureuxment autour de mon maître ; je le couvre ensuite de mes ailes ; & si je me sens assoupie, je vais me poser & je m'endors sur sa Lyre. Tu es instruit ; adieu : tu m'as rendue plus babillarde qu'une Corneille.



Vu que je mange du pain
 Becqueté dedans la main
 D'Anacréon, qui me donne
 Du même vin qu'il ordonne
 Pour sa bouche ; & quand j'ai bu,
 Et mignonnement repu,
 Sur sa tête je sautelle ;
 Puis de l'une & de l'autre aîle
 Je le couvre, & sur les bords
 De sa Lyre je m'endors.

Les deux derniers vers de Remi Belleau sont très-imitatifs : on croit voir la Colombe s'endormir peu à peu sur la Lyre de son maître. Le Poëte François a tâché d'imiter la cadence des vers grecs qu'il suffit de savoir lire, pour en sentir toute la beauté. Cette Ode est pleine de délicatesse, de douceur & d'agrément. M. le Févre disoit qu'elle n'avoit pas été composée par un mortel ; mais que les Graces avoient travaillé de concert à ce chef-d'œuvre. En effet, quelle idée gracieuse Anacréon ne nous donne-t-il pas de sa Poësie, puisque la mere des Graces & de l'Amour, Vénus elle-même, daigne acheter une seule petite chanson, avec une de ses Colombes chéries !





O D E X.

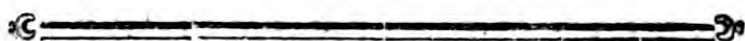
SUR UN AMOUR DE CIRE.

UN jeune homme vendoit un Amour de cire. Me trouvant auprès de lui, combien veux-tu, lui dis-je, de cette petite statue? Il me répondit en Dorien; donnez-m'en ce que vous voudrez. Je vous dirai sincèrement que je ne suis point ouvrier en cire; mais je ne veux pas habiter davantage avec un Amour qui se plaît à consumer tout de ses feux (1). En ce cas donne-moi donc pour une drachme, donne-moi cet hôte charmant (2). Pour toi!, ô

(1) Nous préférons la correction de Corneille de Paw. Le texte ordinaire porte *qui desire tout*.

(2) *Donne-moi ce Dieu charmant qui*

Cupidon, enflamme soudain mon cœur,
sinon je te jette au feu , & je te fais
fondre toi-même.



O D E X I.

S U R L U I - M Ê M E.

LES femmes me disent ; tu es vieux,
ô Anacréon ! prends ce miroir , vois ,
tu n'as plus de cheveux , ton front est
chauve. Quant à mes cheveux j'ignore
si j'en ai , ou si je n'en ai point ; mais
je fais que plus un vieillard approche
de la mort , plus il doit se livrer aux
plaisirs.

partagera mon lit. La Drachme attique
valoit environ six sols.

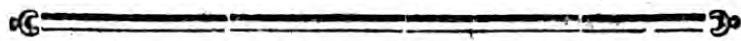




O D E X I I.

SUR UNE HIRONDELLE.

COMMENT, Hironnelle babillarde,
comment veux-tu que je te punisse ?
Couperai-je le bout de tes ailes, ou
plutôt t'arracherai-je la langue, comme
le barbare Térée ? pourquoi avant
l'Aurore es-tu venue dissiper par tes
chants mes songes délicieux ?



O D E X I I I.

SA FUREUR.

L'EFFÉMINÉ Atys, devenu, dit-on,
furieux par la vengeance de Cybèle,
faisoit retentir les échos des monta-
gnes (1). Ceux qui boivent de l'eau

(1) Cybele ayant reconnu qu'Atys s'étoit
mystérieuse

mystérieuse de la fontaine de Claros ,
consacrée à Phébus , entrent en fureur ,
& prophétisent à grands cris. Pour moi
je veux , parfumé d'essences , plein de
Bacchus , je veux me livrer avec ma
maîtresse à d'amoureux transports.



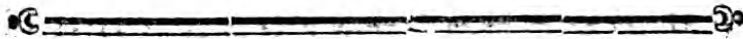
O D E X I V.

L'AMOUR VAINQUEUR.

JE veux, oui, je veux aimer. L'Amour
me le conseilloit l'autre jour ; mais
insensé que j'étois, je fus rebelle à ses
conseils. Soudain ce Dieu prend son
carquois, arme son arc, & se dispose
à me combattre. Comme un autre
Achille, j'endosse une cuirasse, je

réfroidi pour elle, le fit mutiler & entrer en
fureur. Le Poëte fait allusion à cette ven-
geance. On peut consulter le discours de
l'Empereur Julien sur la mere des Dieux.

faisis un bouclier, un javelot, & je combats contre l'Amour. Il lance ses traits, je fuis. Quand il les eut tous épuisés, furieux, il se lance lui-même au lieu de trait, pénètre au fond de mon cœur, & m'ôte les forces. En vain je tiens ce bouclier : je ne peux rien au-dehors ; le combat se livre au-dedans de moi-même.



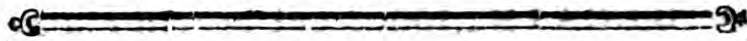
O D E X V.

SUR SES GOÛTS.

JE vois avec indifférence Gygès,
Roi de Sardis. La soif de l'or ne me
tourmente point ; je ne suis nullement
jaloux du fort des tyrans. Tout mon
soin, c'est de parfumer mes cheveux ;
de ceindre ma tête de couronnes de
roses. Je ne pense qu'au présent. Et,
qui connoît le lendemain ? Bois donc,

D'ANACRÉON. 51

pendant que tes jours sont fereins ;
goûte les plaisirs de la table ; fais des
libations à Bacchus , de peur qu'une
maladie subite ne te dise : *désormais
tu ne boiras plus.*



O D E X V I.

SUR LUI-MÊME.

TU chantes les combats des Thé-
bains : un autre célèbre les guerres
des Phrygiens : & moi je chante mes
défaites. Ni cavalerie , ni flotte , ni
infanterie , n'ont causé ma perte. Mais
un ennemi bien différent , les yeux
enflammés de ma maîtresse me percent
jusqu'au fond du cœur (I).

(I) Henri IV. ce bon Roi , ce pere de
ses peuples, ce Prince aimable, dont on ne
peut prononcer le nom sans attendrissement,



O D E X V I I.

SUR UNE COUPE D'ARGENT.

VULCAIN, fonds cet argent : fais,
 non une armure complete, (car quels
 charmes ont pour moi les combats)
 mais une coupe large & profonde. Ne
 représente dessus ni la brûlante cani-
 cule, ni le chariot, ni le triste Orion.
 Qu'ai - je besoin des Pléïades, des
 étoiles du Bootes? Grave tout autour
 des vignes, des grappes de raisin,
 l'Amour & Bathylle, foulans la ven-
 dange avec le charmant Bacchus.

dit un jour au Nonce du Pape, qui se trouvoit
 avec lui à un ballet, composé de quinze
 femmes, des plus belles & des plus quali-
 fiées de la Cour : *M. le Nonce, je n'ai
 jamais vu de plus bel Escadron, ni de plus
 périlleux que celui-là,*



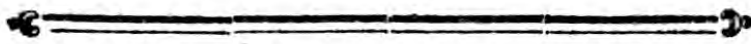
Aulu-gelle rapporte que cette Ode fut chantée & jouée sur des instrumens, pendant un repas auquel il assistoit. Elle a été rendue en latin, un peu différemment par Crinitus (1). Cette traduction, ou plutôt cette imitation m'a paru très-agréable. Je vais la donner ici en françois.



Puissant Dieu de Lemnos, Vulcain, façonne - moi une coupe d'argent : qu'elle soit large & profonde. Ne grave dessus ni les Astres, ni le Bootes, ni les Pléiades, ni Mars armé de sa cuirasse, ni les combats sanglans. Que

(1) Pierre Crinitus, disciple & successeur d'Ange-Politien, professa les Belles-Lettres à Florence sa patrie. Il s'acquit beaucoup de réputation, & mourut de chagrin à 40 ans vers 1505.

m'importent les Astres , Mars & les combats. Représente plutôt Bacchus chancelant , des vignes flexibles , des pampres verdoyans , des grappes vermeilles , des branches errantes de lierre , & l'Amour dardant de tous côtés ses feux vainqueurs.



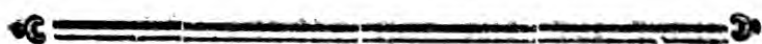
O D E X V I I I .

SUR LE MÊME SUJET.

DEL Art , déploye toute ta magie ;
grave sur une coupe charmante , le
printems , cette saison qui produit les
roses , nos plus chères délices.

.
Artiste fameux , mets en œuvre cet
argent , fais un vase , & représente
dessus des festins délicieux : mais je
t'avertis de ne graver ni des sacrifices
étrangers , ni des sujets terribles. Fi-

gure plutôt le fils de Jupiter , Bacchus qui nous prodigue son Nectar , & Vénus lui offrant une coupe , en applaudissant au jeune Hyménée. Grave sous les pampres épais d'une vigne chargée de grappes , les Amours défarmés , & les graces riantes. Forme un groupe d'aimables jeunes gens : ou , si tu l'aimes mieux , représente Apollon , jouant & folâtrant (1).



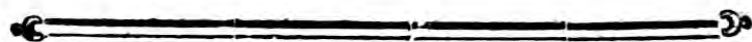
O D E X I X.

QUE TOUT BOIT.

LA terre boit la pluie : les arbres pompent ses fucs : la mer engloutit les

(1) Corneille de Paw croit avec raison que cette Ode est composée de deux fragmens. J'ai fait usage de ses corrections. Je n'avertis pas toujours quand je suis ce Commentateur.

fleuves (1) : le soleil boit la mer , & la lune boit les feux du soleil. Pourquoi donc me contrarier , ô mes amis , quand je veux boire ?



O D E X X.

LES SOUHAITS.

LA fille de Tantale fut changée en rocher sur les montagnes de Phrygie (2) ; & la fille de Pandion , métamorphosée en hirondelle , fendit les airs. Pour moi , jeune Beauté , que ne fais-je ton miroir , tu me fixerois sans

(1) On n'a point encore rendu le sens de ce vers ; on traduit ordinairement : *la mer boit les vents*. Cette idée ne présente aucun sens raisonnable.

(2) Niobé , fille de Tantale , fut changée en rocher sur le Mont de Sipyle , en Phrygie.

cesse ! ta tunique (1), tu me porterois toujours ! Je voudrois être l'onde pure dans laquelle tu baignes tes appas. Que ne suis-je essence ; je te parfumerois ! la bandelette qui presse ton sein ! les perles de ton collier ! Jeune Beauté, que ne suis-je au moins ta chaussure, tu me foulerois de tes pieds délicats (2) !

(1) La tunique chez les Grecs se mettoit sur la peau.

(2) Une personne d'un goût sûr , d'un tact fin & délicat, M. Rigoley de Juvigny , croit que l'on devoit traduire à peu près de cette manière : *que ne suis-je ta chaussure, je toucherois, je presserois tes pieds délicats.* Ce sens est fort beau , & présente quelque chose de plus voluptueux encore que le vers d'Anacréon. M. de Juvigny a bien voulu revoir ma traduction , & m'aider de ses conseils , que j'ai toujours suivis.

On a eu tort de traduire par le mot bas de *soulier* : les termes de *brodequin* , de *cotturne* , ne sont pas plus justes. Le *sandalon*



Les vers suivans renferment peut-être plus de délicatesse , plus de volupté que ceux mêmes d'Anacréon.



Que ne suis-je la fougère
Où , sur le soir d'un beau jour ,
Se repose ma Bergere
Sous la garde de l'Amour !



Que ne suis-je le zéphire
Qui carresse ses appas !
L'air que sa bouche respire ;
La fleur qui nait sous ses pas !



Que ne suis-je l'onde pure
Qui la reçoit dans son sein !
Que ne suis-je la parure
Qu'elle met sortant du bain !

étoit une espece de chaussure de femmes , composée d'une seule semelle qui s'attachoit avec des bandelettes & des agrafes.



Que ne suis-je cette glace
Où ses charmes répétés,
Offrent à l'œil une grace,
Qui sourit à ses beautés!



Que ne suis-je la fauvette,
Qu'avec plaisir elle instruit ;
Et qui sans cesse répète :
Baïsez , baïsez jour & nuit!



ODE XXI.

SUR LA SOIF.

DONNEZ, femmes charmantes ,
donnez que je boive à pleine coupe !
Quoique j'aie bu déjà beaucoup , je
je suis très - altéré : je puis à peine
respirer. Donnez-moi de ces fleurs !
mon front desséche les couronnes que
je porte. Mais comment pourrai-je
dissiper les feux de mon amour ?

 O D E X X I I .

A B A T H Y L L E .

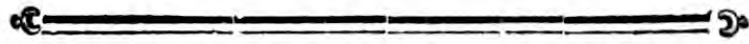
A S S E Y E Z - V O U S , ô mon cher
 Bathylle , sous cet ombrage délicieux .
 Les feuilles naissantes & les tendres
 rameaux de ce bel arbre font agités
 mollement par les zéphirs . Une fon-
 taine limpide coule dans les environs
 avec un doux murmure . Peut-on voir
 une retraite aussi charmante , & ne pas
 s'y reposer un instant !



Grotte , d'où sort ce clair ruisseau ,
 De mousse & de fleurs tapissée ,
 N'entretiens jamais ma pensée
 Que du murmure de ton eau .

CHAULIEU .





O D E XXIII.

S U R L' O R.

SI Plutus prolongeoit avec ses richesses la vie des hommes, j'accumulerois des trésors, je les garderois soigneusement. Au moment fatal j'en donnerois une partie à la mort, afin qu'elle me laissât. Mais si les mortels ne peuvent racheter leur vie, à quoi l'or me serviroit-il? Pourquoi gémirois-je inutilement? Pourquoi verserois-je des pleurs, si la mort est inévitable? Je préfère aux trésors, d'excellent vin, les entretiens de mes amis, & les douceurs que je goûte dans les bras voluptueux de ma maîtresse (1).



- (1) Point de tristesse :
 Passons nos jours
 Dans les amours
 Et dans l'ivresse,
 Buvons sans cesse,
 Aimons toujours.



Le vin, la tendresse
 Convive, Maîtresse,
 M'invite à jouir.
 Tout plaisir m'enchanté ;
 Je bois, ris & chante ;
 Toujours dans l'attente
 D'un nouveau plaisir.

BERNARD.

O D E X X I V.

SUR LUI-MÊME.

JE suis né mortel : je dois parcourir
 rapidement la carrière de la vie : je ne
 me ressouviens que de mes jours écou-
 lés, sans connoître ceux qui me restent.
 Loin de moi, cruelles inquiétudes,
 ne troublez point mon repos ! Avant
 que la mort me surprenne, je veux
 badiner, rire & danser avec le char-
 mant Bacchus.



Gacon rend ainsi cette Ode :

Je suis né pour mourir ; c'est un arrêt du
fort :

De mes jours écoulés je sçai quel est le
nombre

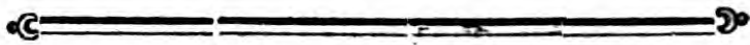
Et l'avenir cache dans l'ombre ,
L'heure qui doit marquer ma mort.

Mais sans fonder la destinée

Par de trop curieux désirs ;

Avant cette triste journée ,

Je ne songe qu'à mes plaisirs.



O D E X X V.

SON AMOUR POUR LE VIN.

MES inquiétudes s'évanouissent ,
quand je bois du vin. A quoi servent
tant de soins , de peines , de gémisse-
mens ? Il faut que je meure , malgré
tous mes regrets ; & , pourquoi donc
s'écarter de la route qui mène au plai-

fir? Buvons , ô mes amis , de la liqueur du beau Bacchus ; le chagrin s'endort au milieu des coupes.



O D E X X V I.

SUR LE MÊME SUJET.

BACCHUS bannit tous mes chagrins : quand j'ai bu , je crois posséder les trésors de Crésus , & je chante des airs agréables. Couché mollement , la tête couronnée de lierre , je dédaigne tout l'Univers. Allez combattre : pour moi je veux boire. Vîte , que l'on m'apporte une coupe ; j'aime mieux perdre la raison , que la vie (1).

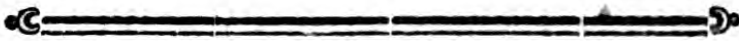


Le voluptueux Chaulieu pensoit

(1) Mot à mot : *il vaut mieux que je sois étendu ivre , que mort.*

comme Anacréon, si l'on en doit juger
par les vers suivans.

Cher ami , vois dans ce verre
Pétiller ce jus divin :
Quand tout le monde est en guerre ,
J'adore en paix ma catin.
Avec elle & le bon vin ,
Je me suis fait un deffin ,
Dont la douceur infinie
N'aura jamais de fin
Que celle de ma vie.



O D E X X V I I .

SUR LE MÊME SUJET.

JE danse, dès que je suis échauffé par
la liqueur de Bacchus qui chasse les
soucis, & fait naître la joie. Je fai
goûter des plaisirs délicats, malgré
mon amour pour le vin. Le bruit des
instrumens, les chansons & Vénus,

me font éprouver de douces sensations,
& je veux toujours danser.



Sanguin de Saint-Pavin, libertin fameux, & disciple de Théophile, s'est peint ainsi lui-même.

Je n'ai l'esprit embarrassé,
De l'avenir, ni du passé.
Ce qu'on dit de moi peu me choque :
De force choses je me moque :
Et sans contraindre mes desirs,
Je me donne entier aux plaisirs,
Le jeu, l'amour, la bonne chère, &c.



O D E X X V I I I .

PORTRAIT DE SA MAITRESSE.

P EINTRE fameux, Peintre incomparable dans cet Art cultivé à Rhodes (1), peins d'après mon récit ma

(1) Il est question ici de la Peinture

maîtresse absente. Peins ses beaux cheveux noirs, ondoyans ; qu'ils paroissent exhaler , s'il est possible , les plus doux parfums. Trace sous l'ébène de ses cheveux, un grand front d'ivoire. Ne sépare , ni ne confonds ses sourcils ; qu'ils naissent & se terminent par un arc imperceptible. Peins ses paupières noires , ses yeux bleus, tels que les a Minerve , & pleins de feu : qu'ils brillent d'une humide flamme , comme ceux de Vénus. Pour peindre le nez & les joues , mêle la blancheur du lait , à la fraîcheur , à l'éclat de la rose. Que ses lèvres invitent , appellent le baiser. Que les graces voltigent sur son menton délicat , autour de son col d'albâtre. Enfin , couvre son beau

en caustique , qui se faisoit avec de la cire. Les anciens avoient deux manières de peindre , comme le prouve Plin le Naturaliste. L. 35. Chap. II.

corps d'une robe de couleur purpurine : laisse à travers échapper quelques attraits , qui fassent juger de la beauté de ceux qu'on ne voit pas. Finis : c'est ma maîtresse elle-même. O portrait enchanteur , tu vas parler !



Cette Ode est un chef-d'œuvre. Anacréon n'a rassemblé dans ce portrait de sa maîtresse , que des pensées fines , délicates , voluptueuses : des expressions brillantes , douces , tendres & molles , pour ainsi dire. Le Peintre des graces peut seul exprimer le coloris séduisant de ce portrait.



O toi , qui peins d'une façon galante ,
Maître passé dans Cythère & Paphos ,
Fais un effort ; peins-nous Iris absente.
Tu n'as pas vû cette beauté charmante ,
Me diras-tu : tant mieux pour ton repos :
Je men vais donc t'instruire en peu de mots.

Premièrement , mets des lis & des roses ;
Après cela des amours & des ris.
Mais à quoi bon le détail de ces choses ?
D'une Vénus tu peux faire une Iris.
Nul ne sauroit découvrir le mystère :
Traits si pareils jamais ne se sont vus ;
Et tu pourras à Paphos & Cythère
De cette Iris refaire une Vénus.

LA FONTAINE.



ODE XXIX.

L'AMOUR ENCHAINÉ
PAR LES MUSES.

LES Muses enchaînèrent un jour
Cupidon avec des fleurs , & le laissè-
rent sous la garde de la Beauté. Vénus
cherche l'Amour pour le délivrer , &
promet le prix de sa rançon. C'est en
vain : l'on briserait ses chaînes , qu'il
ne s'enfuirait pas ; il aime trop sa
captivité (1).

(1) La liberté vaut-elle un si doux esclavage ?



Cette Ode a donné naissance à la Comédie des *Graces* de M. de Saint-Foix. Cette dernière pièce paroît écrite par Cupidon , par les *Graces* elles-mêmes. L'Ode d'Anacréon a toute la fraîcheur , & tout l'éclat d'un bouton de rose : en voici la traduction en vers par Gacon.

Un jour les neuf sçavantes sœurs ,
Par une aimable tyrannie ,
Après avoir lié l'Amour avec des fleurs ,
Le donnèrent en garde à la belle Uranie,
Vénus pour racheter son fils ,
De sa raçon offre le prix.
Mais s'étant fait une habitude
De sa douce captivité ;
Il préfère la servitude
Aux charmes de la liberté.





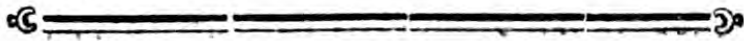
O D E X X X.

PORTRAIT DE BATHYLLE.

TOI qui d'une main habile ,
Veux faire un portrait de Bathylle ,
Pour dignement t'en acquitter ,
Peintre , tu n'as qu'à m'écouter !
D'abord fais que sa chevelure
Soit d'un noir luisant dans le fond ,
Et que flottant à l'avanture ,
Le bout tire un peu sur le blond.
Sous ses fourcils , d'un noir d'ébène ,
Peins ses beaux yeux , dont les regards
Nous laissent discerner à peine ,
S'ils sont de Vénus , ou de Mars.
Que sur l'une & sur l'autre joue
Un petit poil folet se joue ;
Et fais qu'une aimable pudeur
S'y trouve jointe à la candeur.
A l'égard de sa bouche aimable ,
Moi-même je ne trouve pas
Un terme qui soit convenable ,
Pour t'en exprimer les appas.

Comme de sa noble éloquence,
Tu ne peux peindre les douceurs.
Fais que même par son silence,
Elle touche & gagne les cœurs.
Pour son col, peins d'après nature,
Le col du Mignon de Vénus.
Donne-lui les mains de Mercure,
Et l'estomac du beau Bacchus.
Fais qu'à son air on reconnoisse,
Qu'enflammé depuis peu de jours,
Un desir inconnu le presse ;
Effet des premières amours.
Je perdrois le tems en paroles,
Si j'exigeois de ton pinceau,
Qu'il représentât ses épaules ;
Ce n'est pourtant pas le moins beau,
Mais puisqu'il ne t'est pas possible
De rendre leur beauté visible ;
Pour finir ce rare portrait,
Donne à ses pieds le dernier trait,
C'est assez : un si bel ouvrage
Ne sauroit jamais se payer :
Voilà Bathylle tout entier :
Tel est son port & son visage,
Porte-le au temple de Junon ;

Car alors il fera facile,
De prendre Apollon pour Bathylle,
Ou Bathylle pour Apollon. GACON.



O D E X X X I.

FUREUR BACCHIQUE.

LAISSEZ, au nom des Dieux, laissez
moi boire à pleine coupe ? Je veux, je
veux me livrer à une aimable folie.
Alcméon & Oreste devinrent furieux
après avoir tué leurs mères. Pour moi,
je veux fans être souillé de meurtres,
mais échauffé par la liqueur de Bac-
chus, je veux éprouver de doux tranf-
ports. Hercule, agité par les furies,
brisoit l'arc & le pesant carquois d'Iphi-
tus. En proie à la fureur, Ajax frap-
poit son bouclier avec l'épée d'Hector.
Pour moi je veux une large coupe à
la main, les cheveux couronnés de

I. Partie,

D

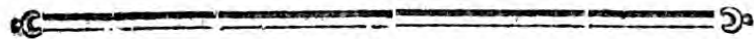
fleurs , fans arc , fans épée , je veux
me livrer à de douces fureurs.



Gouverne qui voudra cet immense univers ;
Tout est indifférent dans la fureur bacchique.

A l'ombrage des pampres verts,
Le buveur dégagé de mille soins divers ,
Au culte de Bacchus fans réserve s'applique ;
Et bravant du bon sens le pouvoir tyrannique,
Il met sa raison dans les fers.

Mme. DESHOULIERES.

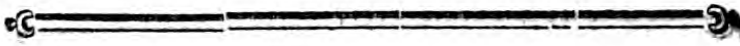


O D E X X X I I .

SES AMOURS INNOMBRABLES.

SI vous pouvez compter toutes les
feuilles des arbres , nombrer les flots
de la mer entière , je vous charge seul
du calcul de mes amours. Mettez pre-
mièrement vingt maîtresses d'Athènes ;
ensuite quinze : ajoutez-en un nombre
infini de Corinthe , ville d'Achaïe ,

où les femmes ont tant d'attraits : deux mille de Lesbos, d'Ionie, de Carie, de Rhodes..... Que dites-vous ? vous exagérez ? Et je n'ai point encore parlé de mes maîtresses de Syrie, de Canope, de Crète, cette île fameuse, où l'Amour célèbre ses mystères. Ajouterai-je les Beautés qui ont enflammé mon cœur au-delà de Cadix, de la Bactrienne, & des Indes ?



O D E X X X I I I .

SUR LE MÊME SUJET.

TU reviens tous les ans, hirondelle chérie ; tu construis ton nid pendant les beaux jours, & l'hiver tu pars subitement pour revoir, ou les bords du Nil, ou Memphis. Cupidon fait continuellement son nid au fond de mon cœur. Un Amour veut essayer

ses aîles , un autre est encore dans la coque ; tandis qu'un troisième est seulement à demi-éclos. Ces petits Amours ne cessent de pousser des cris confus. Les plus âgés nourrissent les plus jeunes , qui , devenus bientôt grands eux-mêmes , en produisent d'autres à leur tour. Que deviendrai-je ? il m'est impossible de porter dans mon cœur cet essaim nombreux d'Amours (1).

O D E X X X I V.

A UNE JEUNE FILLE.

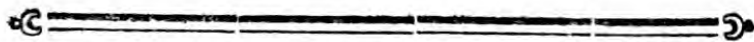
NE me fuyez pas à cause de mes cheveux blancs. Ne dédaignez pas mon amour , parce que toute la fleur

(1) J'ai cru devoir suivre la correction faite par Corneille de Paw , elle me paroît la plus raisonnable.

de la jeunesse brille sur votre visage.
Considérez combien les lis éclatans,
mêlés avec des roses, forment des
couronnes agréables !



Il est vrai que la vieillesse
A fait blanchir mes cheveux :
Mais de la vive jeunesse
J'ai sçu conserver les feux.
Ah ! malgré tout l'avantage
Que vous donne le bel âge,
Venez, unissons nos cœurs :
Dans ces couronnes de fleurs
Voyez avec quelle grace,
Belle Eucharis,
Une rose s'entrelaçe
Avec les lis.

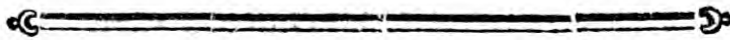


O D E X X X V.

SUR UN TABLEAU D'EUROPE.

^U
JEUNE homme, ce taureau me pa-
roît être Jupiter : il porte sur son dos

une jeune Sidonienne , traverse le vaste
Océan , & de ses pieds fend les flots.
Un autre taureau ne quitteroit point
ses pâturages pour nager sur l'onde :
Jupiter seul peut l'avoir tenté.



O D E X X X V I.

IL FAUT JOUIR DU PRÉSENT.

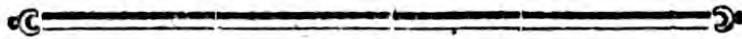
A QUOI bon m'enseigner les loix
& les sophismes captieux des Rhé-
teurs ? quel avantage retirerai - je de
toutes ces disputes , qui ne me servi-
ront jamais de rien ? apprenez - moi
plutôt à boire de la douce liqueur de
Bacchus : enseignez-moi plutôt à folâ-
trer avec l'aimable Cypris. Ma tête
est couronnée de cheveux blancs ; le
tems presse : donne - moi de l'eau ;
verse du vin ; endors ma raison : bien-

tôt tu me déposeras dans le tombeau
Les morts n'ont plus de désirs.



Censeur de ma chère paresse,
Pourquoi viens-tu me réveiller,
Au sein de l'aimable moleste,
Où j'aime tant à sommeiller ?
Laisse-moi, philosophe austère,
Goûter voluptueusement
Le doux plaisir de ne rien faire,
Et de penser tranquillement.

L. C. D. B.



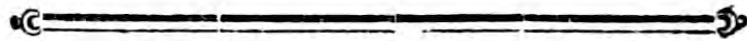
ODE XXXVII.

SUR LE PRINTEMPS.

CONSIDÉREZ comme, au retour du Printems, les roses brillent de tous leurs charmes. Regardez les ondes amollies par la douceur de la saison nouvelle : voyez les plongeurs se jouer sur l'eau : examinez les grues qui

Div

s'en retournent. Le soleil répand ses rayons sans obstacle. Les nuages ténébreux sont dissipés. Les campagnes cultivées offrent un coup d'œil riant. La terre se couvre d'une agréable verdure. L'olive se développe. La vigne se couvre de pampres verdoyans. Les jeunes fruits paroissent en abondance, à travers les feuilles & les tendres rameaux.



O D E X X X V I I I.

SON GOUT POUR LE PLAISIR.

JE suis vieux : cependant je bois mieux encore que les jeunes gens. Faut-il danser ? au lieu d'appui, je tiens une bouteille (1). Je n'ai pas besoin

(1) *Je tiens un outre.* Le Poëte fait peut-être allusion à la fête des *Ascolies* en usage

de la plante consacrée à Bacchus (1).
 Aille combattre qui voudra : il le peut.
 Esclave, apporte-moi une coupe dé-
 licieuse, remplie d'un vin exquis? Je
 suis vieux à la vérité, & je vais danser
 au milieu de jeunes gens, en imitant
 Silene.

chez les Grecs. Le Scholiaste s'exprime ainsi :
 » Quand on célébroit la fête des vaisseaux ,
 » on mettoit au milieu de la place un outre
 » enflé. Ceux qui vouloient disputer le prix,
 » étoient obligés de se tenir dessus, jusqu'à ce
 » qu'ils eussent vuïdé l'outre qu'ils tenoient.
 » Celui qui avoit fini le premier, sans va-
 » ciller, recevoit, pour sa victoire, un
 » outre plein de vin ».

(1) *Férule*, plante que l'on portoit dans
 les sacrifices de Bacchus. De-là venoit le pro-
 verbe : *plusieurs portent la férule, mais
 peu sont inspirés de l'esprit de Bacchus.*



O D E X X X I X.*SUR LE MÊME SUJET.*

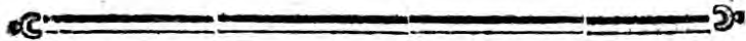
QUAND je bois du vin , la joie
passe dans mon cœur , & je célèbre
les Muses. Quand je bois , je livre aux
vents qui grondent sur la mer , les
conseils , les inquiétudes & les soins.
Quand je bois , une douce ivresse s'em-
pare de ma raison , je danse & je res-
pire le doux parfum des fleurs. Ai-je
bu ; je forme des couronnes dont je
ceinds ma tête , & je chante le calme
délicieux de la vie. Dès que j'ai bu ,
je me parfume d'essences odoriférantes ;
je serre étroitement entre mes bras
une jeune Beauté , & je célèbre Vénus.
Quand je bois du vin dans une coupe
à larges bords , mon ame s'épanouit ,
& je goûte avec mes amis le plaisir de

la danse. Quand je bois, c'est un gain véritable. C'est le seul avantage que je remporterai, puisque nous devons tous mourir.



Quel fort plus heureux !
Buveur amoureux ,
Sans soins , sans attente ,
Je n'ai qu'à saisir
Un riant loisir :
Pour l'heure présente
Toujours un plaisir ;
Pour l'heure suivante
Toujours un désir.

L. C. D. B.



O D E X L.

L'AMOUR PIQUÉ
PAR UNE ABEILLE.

UN jour Cupidon n'apperçut pas une Abeille endormie au milieu d'un buisson de roses : il en fut piqué au doigt.

D vj

Il ressent une vive douleur : pousse des cris : court , vole vers la belle Vénus. Je suis perdu , ma mère , s'écrie-t-il , je suis perdu : je me meurs : un petit serpent ailé , que les Laboureurs nomment Abeille , vient de me blesser. Si l'aiguillon d'une petite Abeille , répond Vénus , cause tant de douleur , juge par-là , ô Cupidon , combien souffrent ceux que tu perces de tes traits !



Longepierre s'exprime ainsi au sujet de cette Ode. « Voici celle qui m'a » toujours le plus touché : c'est véritablement le langage de Vénus & de » l'Amour ; & tout ce que l'un & » l'autre peut avoir de douceur , est » répandu dans cette Ode divine. La » fiction en est toute ingénieuse , & » toute charmante ; l'expression délicate » & fine ; la réflexion de Vénus au-

» dessus de tout ce que l'on en peut
» dire : enfin ce n'est que grace, & que
» beauté ». Gacon parle aussi avanta-
geusement de cette Ode. « Peut-on
» traiter un sujet si stérile de lui-même
» par une fable plus riche en toutes
» ses parties ! Quelle simplicité & quelle
» naïveté dans le petit Amour ! Mais
» quelle douceur mêlée d'une fine
» raillerie dans la mère des Grâces » !



Théocrite charmé de la beauté de
cette Ode s'est exercé sur le même
sujet : nous joignons ici la traduction
de son Idylle.



Un jour une Abeille irritée blessa
l'Amour qui déroboit le miel de ses
ruches, & lui piqua le bout des doigts.
Ce Dieu ressent de la douleur : sa main
se gonfle : il frappe du pied la terre ;
court vers sa mère, lui montre sa blef-

fure, & se plaint de ce qu'un petit infecte, comme l'Abeille, cause de si grandes douleurs. Amour, lui répond Vénus en souriant, ne ressembles-tu pas aux Abeilles? quoique petit, quelles blessures ne fais-tu point!



En comparant ces deux pièces, on trouve plus de naturel dans Anacréon, & plus d'art dans Théocrite.



Mademoiselle de Louvencourt, après avoir fondu ces deux pièces, en a composé une Cantate charmante, intitulée également, *l'Amour piqué par une Abeille*. La voici.

Dans les jardins enchantés de Cythère,
 Venus rassembloit les Amours;
 La froide indifférence, & la raison sévère
 De ces aimables lieux sont bannis pour toujours.

Mille Amans fortunés , conduits par la confiance ,
Y reçoivent le prix des vœux qu'ils ont offerts ;
Et tout y ressent la présence
Du Dieu charmant qu'adore l'univers.

Sous les loix de la jeune Flore ,
Un éternel Printems enchaîne les zéphirs ;
Et les fleurs qu'on y voit éclore ,
Sont l'ouvrage de leurs soupirs.

Les ruisseaux amoureux mêlent leur doux murmure
Aux concerts des oiseaux qui chantent nuit & jour ;
Le soleil y répand une clarté plus pure ;
Qu'il emprunte des feux que lui prête l'Amour.

Tandis que les Amours , dans ces jardins épars ,
Moissonnent du Printemps la richesse éclatante ;
Une Rose naissante ,
Du tendre Amour arrête les regards :

Rien n'est si beau que vous, dit-il, dans ce
bocage ;

Jeune Rose pleine d'appas ,
Si d'autres fleurs naissent dans ces climats ,
C'est pour vous rendre un doux hommage.

Qu'à votre gloire tout conspire ;
Faites l'ornement du Printemps :
Formez dans l'amoureux empire
Les chaînes des heureux amans :

Parez les graces immortelles
Qui suivent la Mère d'Amour.
Rendez à la beauté, par un juste retour ;
Encore des armes nouvelles.

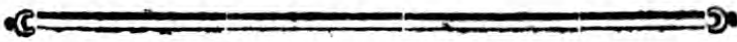
L'Amour charmé cède au désir pressant
De cueillir une fleur si belle ;
Mais dans le même instant une Abeille cruelle
Ose bleffer ce Dieu charmant.

Je me meurs, je succombe à ma douleur
mortelle ;

Dit à Venus, l'Amour en soupirant :
Venus souvit de sa douleur amère ,
Elle guérit bientôt sa blessure légère ,
Et par ces mots appaise son tourment.

Charmant vainqueur , tu nous exposes
A des maux cent fois plus cuisans !
Par les peines que tu ressens ,
Juge des maux que tu nous causes !

Tes traits , puissant Dieu des Amours ,
Font ressentir des peines plus cruelles ;
Ils portent dans les cœurs mille atteintes
mortelles ,
Que tu ne guéris pas toujours.



ODE XL I.

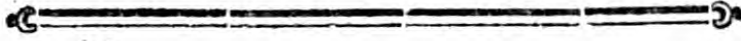
SUR LE PLAISIR ET LE VIN.

DU V O N S , rions & chantons en
l'honneur de Bacchus, inventeur de
la danse. Ce Dieu aime les chansons,
se plaît avec Cupidon, rend Vénus
plus touchante, fait naître les graces,
procure une douce ivresse, calme les
inquiétudes, & assoupit les chagrins.
Lorsque d'aimables jeunes gens m'ap-
portent du vin, ma tristesse s'enfuit

avec les nuages que chassent les vents.
 Prenons nos coupes , dissipons nos
 ennuis ? Pourquoi se livrer aux sollici-
 tudes ! Notre vie est incertaine. Com-
 ment pouvons-nous prévoir l'avenir ?
 Parfumé d'essences , plein d'un nectar
 délicieux , je veux danser & folâtrer
 avec des Beautés charmantes. Que le
 chagrin ronge ceux qui le veulent
 bien. Pour nous , aimables convives ,
 buvons , rions & chantons en l'hon-
 neur de Bacchus ?



Triomphe , victoire :
 Honneur à Bacchus ;
 Publions sa gloire.
 Triomphe , victoire :
 Buvons aux vaincus.
 Bruyante trompette ,
 Secondez nos voix :
 Sonnez leur défaite ;
 Bruyante trompette ,
 Chantez nos exploits.
 Triomphe , victoire :
 Honneur à Bacchus , &c. *ROUSSEAU.*



O D E X L I I.

SUR LE MÊME SUJET.

J' A I M E les danses du charmant Bacchus : je me plais à toucher du luth auprès d'un jeune buveur intrépide. Cependant je préfère à tous les autres plaisirs, celui de me couronner de fleurs d'hyacinthe, de rire & de folâtrer avec de jeunes Beautés. Mon cœur ne connoît ni la jalousie, ni l'envie meurtrière. Je fuis les traits perçans de la langue médifante. Je déteste les querelles excitées par le vin dans les festins destinés à la joie. Menons une vie tranquille, en dansant aux accords du luth, avec des Beautés parées des graces de la jeunesse.



Fidèles sectateurs du plus charmant des
Dieux ,

Ordonnez le festin , apportez-moi ma lyre ?

Célébrons entre nous un jour si glorieux :

Mais parmi les transports d'un aimable délire ,

Eloignons loin d'ici ces bruits féditieux ,

Qu'une aveugle vapeur attire.

Laiſſons aux Scythes inhumains

Mêler dans leurs banquets le meurtre & le
carnage ;

Les dards du Centaure sauvage ,

Ne doivent point fouiller nos innocentes
mains.

Banniffons l'affreuse Bellone

De l'innocence des repas ;

Les Satyres , Bacchus & Faune

Détestent l'horreur des combats.

Malheur aux mortels sanguinaires ,

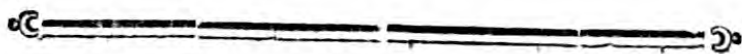
Qui par de tragiques forfaits

Enfanglantent les doux mystères

D'un Dieu qui préſide à la paix.

ROUSSEAU.





ODE XLIII.

SUR LA CIGALE.

○ Cigale, que nous te trouvons heureuse ! Après avoir bu un peu de rosée , tu chantes délicieusement (1) sur les arbres élevés. Tout ce que tu vois dans les champs ; tout ce que produisent les saisons t'appartient. Tu es l'amie des laboureurs : jamais tu ne leur fais de tort. Douce Prophétesse de l'été (2), tu es chère à tous les mortels. Les Muses t'aiment ; Apollon lui-même te chérit : il t'a donné une voix sonore (3). Tu ne ressens point

(1) *Tu chantes comme un Roi.*

(2) *La Fontaine appelle le Rossignol le héraut du Printemps.*

(3) *Quoi qu'en disent les Poètes , la*

les atteintes de la vieillesse. Prudente Cigale , née de la terre , tu prends plaisir à chanter. Insensible à la douleur , privée de chair & de sang , tu es presque semblable aux Dieux.

Cigale ne chante point , & ne peut même chanter. Les expériences modernes ont fait connoître que la Cigale est ventriloque , c'est-à-dire , que l'organe de sa voix est dans son ventre. C'est une vraie tymbale , composée avec un art admirable , dont la membrane haussée & baissée prestement par un muscle à ressort , frappe l'air , & forme ce bruit que les Poëtes honorent du nom de chant. La nature n'a donné qu'au mâle seul , la faculté de rendre ce bruit ou ce cri. M. de Réaumur ayant disséqué des Cigales , mit en jeu ces muscles , & aussitôt il fit parler une Cigale , morte depuis plus de trois mois.





ODE XLIV.

SUR UN SONGE.

JE croyois dans un songe avoir des aîles, & courir avec rapidité. L'Amour malgré le plomb qui chargeoit ses pieds délicats, me poursuivoit, & bientôt m'atteignit. Que peut me présager un tel songe ? Mon cœur léger & volage va, je pense, être enchaîné pour toujours.



A l'âge de dix-sept ans, Mademoiselle Potar Dulu composa une Ode Anacréontique, intitulée *le Songe* : elle est bien faite ; & comme elle est très-rare, on nous saura peut-être gré de la joindre ici.

A l'ombre d'un myrte assise ,
 Je m'endormis l'autre jour ;
 Quel sommeil ! quelle surprise !
 Je vis en songe l'Amour.



Qu'il me paroïssoit aimable !
 Mon cœur en fut enchanté ;
 Il n'avoit de redoutable ,
 Que son nom & sa beauté.



Les zéphirs de leurs haleïnes
 Agitoient ses beaux cheveux ;
 Il me les offroit pour chaînes ,
 Si je brûlois de ses feux,



Ses yeux sûrs de tous leurs charmes ,
 Etoient vifs avec langueur ;
 Lui falloit-il d'autres armes ,
 Pour dompter un jeune cœur ?



Sa main droite étoit armée
 D'une lyre & d'un carquois :
 Vois , dit-il , ta destinée ,
 Choisis : chante , ou suis mes loix ?

Prends



Prends ma lyre , & dans les ames
Fais brûler mes feux vainqueurs ;
Sauve-toi par-là des flammes ,
Dont je brûle tous les cœurs ?



Je fus long-tems incertaine ;
Mais cédant à son désir ,
Je pris la lyre avec peine ,
Et dis avec un soupir :



S'il étoit sous ton empire ,
Un mortel semblable à toi ,
Je briserois cette lyre ,
Elle exige trop de moi.



S'il faut qu'un jour je te chante ,
Le tems n'en est pas venu ;
Faut-il donc pour qu'on te vante
Ne t'avoir jamais connu ?



Reprends ton présent funeste,
Laisse-moi , lui dis-je encor ;
Mais vers la voute céleste ,
Il avoit pris son effor.

I. Partie,

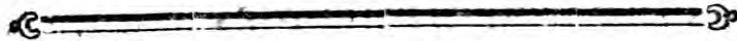
E



Ainsi, fatale victime
De ses dangereux bienfaits,
Je le chante quand je rime,
Sans sçavoir ce que je fais.



Bergères, craignez vos songes,
Quand vos sens en sont flattés :
L'Amour, des plus doux men songes,
Fait de tristes vérités.



O D E X L V.

SUR LES TRAITTS DE L'AMOUR.

DANS les antres de Lemnos, l'Epoux
de la belle Cythérée forgeoit avec de
l'acier les flèches des Amours. Vénus
en trempoit la pointe dans un miel
plein de douceur, tandis que Cupidon
y méloit du fiel. Mars de retour des
combats, & agitant un énorme jave-
lot, méprisoit dédaigneusement les

traits de l'Amour. Cupidon lui dit , en voici un fort pésant : essaye , tu en jugeras toi-même. Mars reçoit le trait : Vénus sourit. Certes, dit Mars en pouffant un profond soupir , celui-ci est très-lourd : je te le rends : tu peux le garder , lui répond malicieusement l'Amour.

« Quelle grace, dit Gacon , quelles
 » images , & quelle variété ne trouve-
 » t-on pas dans cette Ode ! Vulcain ,
 » Vénus & l'Amour : la patience d'un
 » bon Mari , la bravoure d'un Guer-
 » rier , la joie d'une Coquette , & la
 » malice d'un Enfant gâté. En un mot
 » les chagrins & les douceurs qui se
 » rencontrent dans l'Amour ; & tout
 » cela en moins de vingt vers.

Nous allons joindre ici la belle
 Cantate de Rousseau , intitulée , *les*

Forges de Lemnos. Elle est pleine de
chaleur.

Dans ces antres fameux, où Vulcain nuit &
jour

Forge de Jupiter les foudroyantes armes ;
Vénus faisoit remplir le carquois de l'Amour.
Les Graces, les plaisirs lui prêtoient tous
leurs charmes :

Et son époux couvert de feux étincelans,
Animoit en ces mots ses Cyclopes brûlans,

Travaillons, Vénus nous l'ordonne,
Excitons ces feux allumés ;
Déchaînons ces vents enfermés :
Que la flamme nous environne !

Que l'airain écume & bouillonne !
Que mille dards en soient formés !
Que sous nos marteaux enflammés,
A grand bruit l'enclume résonne !

Travaillons, Vénus nous l'ordonne, &c,

C'est ainsi que Vulcain par l'Amour excité,
Armoit contre lui-même une Epouse volage ;
Quand le Dieu Mars, encor tout fumant de
carnage,

Arrive l'œil en feu, le bras ensanglanté,

Que faites-vous , dit-il , de ces armes fragiles ,

Fils de Junon , & vous Calybes assemblés :

Est-ce pour amuser des enfans inutiles ,

Que cet antre gémit de vos coups redoublés ?

Hâtez-vous de réduire en poudre

Ce fruit de vos travaux honteux.

Renoncez à forger la foudre ,

Ou quittez ces frivoles jeux.

Mais tandis qu'il s'emporte en des fureurs si vaines ,

Il se sent tout-à-coup frappé d'un trait vengeur :

Quel changement ! quel feu répandu dans ses veines ,

Couvre son front guerrier de honte & de rougeur !

Il veut parler : sa voix sur ses lèvres expire ;

Il leve au ciel les yeux ; il se trouble ; il soupire ;

Toute sa fierté cède , & ses regards confus

Par les yeux de l'Amour arrêtés au passage ,

Achevent de faire naufrage

Contre un sourire de Vénus.

Fiers Vainqueurs de la terre
Cédez à votre tour ;
Le vrai Dieu de la guerre
Est le Dieu de l'amour.

N'offensez point sa gloire ,
Gardez de l'irriter ,
C'est perdre la victoire
Que de la disputer.
Fiers vainqueurs de la terre, &c.

O D E X L V I.

CONTRE L'ARGENT.

IL est fâcheux de n'aimer point : il est fâcheux d'aimer : mais le plus grand des malheurs , c'est d'aimer une ingrate (1). En amour la naissance ne

(1) Ah ! que c'est un tourment affreux
D'aimer, sans espoir d'être heureux.

fert de rien : la science & la vertu font
méprisées : on n'estime que l'argent.
Périssent le premier qui aima ce métal
funeste ! l'argent défunit les frères :
brise les plus respectables liens du sang :
excite la guerre , les meurtres : & ce
qu'il y a de plus cruel , c'est par lui
que nous périssons , nous autres Amans.



La traduction de Gacon est littérale ,
& aisée en même-tems ; la voici :

C'est un mal d'être insensible :
C'est un mal d'être amoureux ;
Mais des maux le plus terrible ,
C'est d'aimer sans être heureux.
L'esprit , ni la politesse ,
Ni même la qualité ,
Ne peuvent sans la richesse
Triompher de la beauté.
L'or seul aujourd'hui nous guide
Vers les faveurs de l'Amour.
Que maudit soit l'homme avide
Qui mit ce métal au jour !

Par lui l'on voit sur la terre
 Regner le trouble & la guerre :
 On voit le père & le fils
 Vivre en mortels ennemis.
 Mais des malheurs qu'il enfante,
 Selon moi, l'un des plus grands,
 C'est que sans cesse il tourmente,
 Et perd les pauvres Amans.

O D E X L V I I .

S E S G O U T S .

J' A I M E un vieillard agréable : j'aime
 un jeune danseur. Lorsqu'un vieillard
 danse, ses cheveux blancs annoncent
 qu'il est vieux, & sa danse que son
 esprit est jeune encore.

O D E X L V I I I .

S U R U N E O R G I E G A L A N T E .

D O N N E Z - M O I la lyre d'Homère ;
 mais sans la corde destinée aux combats

fanglans. Apportez les coupes marquées par les loix; apportez les billets que je les mêle (1) ! Enivré du jus de la treille, je vais danser, marier ma voix au son de la lyre, & chanter des couplets bacchiques au milieu des transports d'un aimable délire.

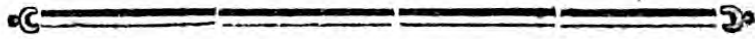


Ainsi puisse-je mollement
Et d'une ame toujours égale,
Profitant de chaque moment,
Rencontrer mon heure fatale,
Où, content de ne plus souffrir
Cent maux dont la mort nous délivre,
Je cesse seulement de vivre,
Sans avoir l'horreur de mourrir !

CHAULIEU.


(1) Le premier soin des Anciens, lorsqu'ils se mettoient à table, étoit d'élire au fort un Roi du festin, qui régloit la grandeur des coupes, établissoit des loix pour boire, & présidoit à tout.





O D E X L I X.

TABLEAU DE BACCHANALES.


 ABILE Peintre, écoute ma muse
 lyrique ; peins d'abord des villes li-
 vrées aux ris & aux plaisirs. Peins les
 folâtres Bacchantes, jouant de leurs
 doubles flûtes ; & si la cire peut répon-
 dre à tes efforts , peins les loix des
 Amans.



Cette Ode est remplie de lacunes :
 nous avons tâché d'en faire un tout
 assorti. Nous allons mettre sous les
 yeux du Lecteur un tableau analogue
 & qui peut servir de supplément à
 Anacréon. Ce tableau a été tracé par
 une main savante & légère , dans un
 ouvrage délicieux, dont, sans doute,
 le seul défaut est d'être écrit avec trop

d'art, trop d'esprit & de finesse. La nature l'emporte toujours sur les ornemens les plus précieux, & les plus recherchés. Rien n'est plus parfait qu'une belle & simple nudité.



« Tout-à-coup nous entendimes un
 » grand bruit, & un mélange confus
 » de voix & d'instrumens de musique....
 » Nous vimes arriver une troupe de
 » Bacchantes, qui frappoient la terre
 » de leurs thyrses, criant à haute voix
 » *Evohé!* Le vieux Silène suivoit,
 » monté sur un âne. Sa tête sembloit
 » chercher la terre, & sitôt qu'on
 » abandonnoit son corps, il se balan-
 » çoit comme par mesure. La troupe
 » avoit le visage barbouillé de lie.
 » Pan paroïssoit ensuite avec sa flûte,
 » & les Satyres entouroient leur Roi.
 » La joie regnoit avec le désordre,

» une folie aimable méloit ensemble
 » les jeux , les railleries , les danfes ,
 » les chanfons ».

Le Temple de Gnide.



O D E L.

A BACCHUS.

LE Dieu qui rend les jeunes gens propres à la fatigue , entreprenans dans leurs amours , excellens danfeurs dans les feftins , Bacchus descend fur les côteaux , apporte aux hommes un philtre délicieux , un nectar qui chaffe les ennuis. Cette liqueur née de la vigne , est encore renfermée dans les raifins , fufpendus à leurs ceps (1). Quand on

(1) En Grèce on emportoit les grappes attachées à leurs farmens : on les expofoit au foleil pendant dix jours , & à la fraîcheur d'un égal nombre de nuits ; on les laiffoit enfuite cinq

aura coupé ces grappes , toutes les
maladies cesseront , la fanté brillera
sur les visages , & la joie regnera dans
tous les esprits , jusqu'au retour de la
vendange prochaine.



C'est dans cette saison si belle ,
Que Bacchus prépare à nos yeux ,
De son triomphe glorieux ,
La pompe la plus solemnelle :
Il vient de ses divines mains
Sceller l'alliance éternelle
Qu'il a faite avec les humains.

Autour de son char diaphane ,
Les ris voltigeant dans les airs ,
Des soins qui troublent l'univers ,
Ecartent la foule profane

autres jours ; & le sixième on les fouloit , &
on renfermoit la liqueur dans des vaisseaux.
On peut consulter Hésiode sur cet article.

Les Satyres tout hors d'haleine ,
 Conduisant les Nymphes des bois ,
 Au son du fifre & du hautbois
 Danfent par troupes dans la plaine ;
 Tandis que les Sylvains lassés
 Portent l'immobile Silène
 Sur leurs tyrfes entrelacés.

ROUSSEAU.

O D E L I.

*VÉNUS REPRÉSENTÉE
 SUR UN DISQUE (1).*

QUELLE main hardie & indus-
 trieuse a pu graver sur ce Disque , avec
 tant d'art & de vérité , les flots amon-

(1) Cette Ode est défectueuse dans le
 texte : elle n'en est pas moins digne d'Ana-
 créon , quoiqu'en disent quelques Commen-
 tateurs.

celés de la mer ? Quel Artiste sublime & rival des Dieux , a représenté si merveilleusement l'aimable Mère des Amours ? Elle est nue : l'onde seule couvre les beautés qui doivent être dérobées aux regards. Cette Déesse nage sur les flots mollement agités ; les presse de son beau sein d'albâtre , les fend avec ses épaules voluptueuses. Elle brille au milieu des vagues, comme un lis parmi d'humbles violettes. La troupe maligne & redoutable des tendres Amours , est portée sur le dos des Dauphins , & mille monstres des mers viennent se jouer en bondissant autour de la puissante Vénus , qui sourit à leurs divertissemens.



O D E L I I.**L E S V E N D A N G E S.**

DE jeunes garçons & de jeunes filles portent sur leurs épaules des paniers remplis de grappes vermeilles, & les versent dans le pressoir. Les hommes seuls foulent le raisin, en expriment le jus délicieux, célèbrent à grands cris Bacchus dans des chansons destinées aux vendanges, & considèrent avec plaisir leurs tonneaux remplis de ce nectar nouveau (1). Quand un vieillard en a bu, il danse d'un pied chancelant, fait voltiger ses cheveux

(1) Quelques Traducteurs lisent différemment cet endroit, & traduisent de cette manière: *lorsqu'ils voyent cette nouvelle liqueur bouillir dans les tonneaux.*

blancs ; tandis qu'un aimable jeune homme , la tête un peu échauffée , tâche de séduire une jeune fille accablée de sommeil , couchée mollement à l'ombre sur un lit de feuillage ; il la conjure au nom de son amour , de le laisser jouir , avant le tems , des faveurs de l'hymen ; mais voyant ses discours inutiles , il presse plus vivement , emploie la force , & vient à bout de son dessein. Bacchus se livre à des jeux immodestes avec les jeunes gens échauffés par le vin.

Bacchus , de Pampres couronné ,
Ouvre la scène des vendanges ;
Il brille , il marche environné
D'Amours qui chantent ses louanges :
On voit danser devant son Char
Les Satyres & les Driades ;
Un Faune , enivré de nectar ,
Remplit la coupe des Ménades ;
Les jeux qui le suivent toujours ,
Répandent des fleurs sur ses traces ;
Ses Tigres conduits par les Graces ,
Sont careffés par les Amours.

Momus , Terpsichore , Thalie ,
Egyptans , Centaures , Silvains
Viennent annoncer aux humains
L'heureux retour de la folie.
Le Soleil voit , en se levant ,
La marche du vainqueur du Gange ;
Et porté sur l'aîle du vent ,
L'Amour annonce la vendange.
Pan dans le creux de ce rocher ,
Foule les présents de l'Automne ;
A ses yeux , la jeune Erigone
Folâtre , & n'ose s'approcher.
Le nectar tombe par cascade ,
L'onde & le vin sont confondus ,
Et l'urne de chaque Naïade
Devient la tonne de Bacchus.
Les flots de la liqueur sacrée
Couvrent la campagne altérée ;
Tout boit , tout s'enivre , tout rit ,
Et de la joie immodérée
Jamais la source ne tarit
Bacchus rajeunit tous les âges ;
Ses charmes ramènent toujours
La folie au Temple des sages ,
La raison au sein des Amours.

L. C. D. B.

O D E L I I I.

S U R L A R O S E.

J E veux chanter la saison nouvelle ,
 couronnée de fleurs, & la Rose prin-
 tannière. Ami, fécondéz mes chants.
 La Rose est le plus doux parfum des
 Dieux (1) ; la joie des mortels ; le
 plus bel ornement des graces dans la
 saison fleurie des amours, & les plus
 chères délices de Vénus. Elle fait tout
 le soin des Poëtes. Les Muses la trou-
 vent pleine de charmes. On se plaît à
 la cueillir au milieu des épines. Qu'il
 est agréable de tenir d'une main dé-
 licate cette fleur consacrée à l'Amour,

(1) On pourroit peut-être traduire ainsi :
la Rose est le pur souffle des Dieux.

& d'en respirer la douce odeur (1) !
 La Rose est délicieuse sur les tables ,
 dans les festins (2) , & aux fêtes de

(1) Quelques Traducteurs rendent différemment cet endroit. *Il est doux* , disent-ils , *de prendre une feuille de Rose , & de l'échauffer , & de frapper légèrement dessus , afin de juger par son bruit du succès de ses amours.*

(2) Cet endroit n'a point été entendu par Henri Etienne , Baxter , Barnès , madame Dacier , &c. J'ai suivi la correction heureuse de Paw , & j'ai cru devoir traduire *dans les festins* mot à mot dans le *Cottabus*. Je vais faire connoître ce divertissement d'après l'*Abregé du Dictionnaire* de Samuel Pitiscus. Athenée & Suidas , l'ont décrit à peu près ainsi : le *Cottabus* étoit une espèce de divertissement de table , inventé par les Siciliens , & fort en usage chez les Grecs. On fichoit en terre une baguette sur laquelle posoit une autre baguette , en forme de balances. A cette dernière étoient suspendus deux bassins sous lesquels on mettoit deux vases pleins d'eau ,

Bacchus. Que peut-on faire de charmant sans les Roses? Dans le langage des Poëtes, c'est l'Aurore aux doigts de Rose; les Nymphes aux bras de

avec une figure d'airain en dedans. Alors un des convives se levoit, en prenant une bouteille de vin; il répandoit d'en haut, & goutte à goutte dans le bassin, jusqu'à ce que le poids le fît baisser & frapper la tête de la statue qui rendoit un son. C'étoit tout le fin du jeu de faire résonner la statue, & celui qui en venoit à bout avoit gagné. Quelquefois les joueurs jettoient de loin avec une coupe, du vin dans la balance, & s'ils la faisoient pencher en y répandant la plus grande partie du vin, de sorte qu'elle frappât la petite statue, ils gagnoient la gageure; & suivant que le bassin de la balance rendoit plus ou moins de son, ils en tiroient des conséquences favorables, ou contraires à leurs amours. Le *Cottabus* chez les Romains étoit un autre badinage qui consistoit, après avoir vuidé la grande coupe, à répandre le reste sur le carreau, de manière que cela rendît un son.

Rose; & Vénus au teint de Rose. La Rose est utile aux malades : elle sert pour embaumer les morts; résiste au temps; conserve toujours sa première odeur; enforte qu'elle a des agrémens, même dans sa vieillesse. Parlons maintenant de son origine. Lorsque la mer produisit de son écume ensanglantée la belle Vénus, & la montra toute éclatante sur ses flots tranquilles; quand Pallás qui aime le bruit des armes, sortit toute armée du cerveau de Jupiter, alors la Rose, cette fleur brillante & nouvelle, embellit la terre. Tous les Dieux voulant contribuer au développement de cette fleur immortelle de Bacchus, l'arrosèrent de nectar, & aussitôt cette plante agréable s'éleva majestueusement sur sa tige épineuse.

« Cette Ode, dit Gacon, est d'une
» grande beauté. Jamais Peintre fleur-
» riste n'a si bien représenté la Rose

» avec tous ses charmes. On la voit ;
» on la sent , on la touche dans ce
» tableau. Le ciel, la terre, les Déeses,
» les Nymphes , les hommes , tous
» les Dieux concourent à l'envi pour
» relever l'éclat de cette charmante
» fleur. Peut-on mieux louer son co-
» loris qu'en disant , que toutes les
» belles choses en participent ? »



Tendre fruit des pleurs de l'Aurore,
Objet des baisers du Zéphir ;
Reine de l'empire de Flore,
Hâte-toi de t'épanouir !



Que dis-je , hélas ! diffère encore ,
Diffère un moment de t'ouvrir :
L'instant qui doit te faire éclore ,
Est celui qui doit te flétrir,



Thémire est une fleur nouvelle,
Qui doit subir la même loi.
Rose , tu dois briller comme elle ;
Elle doit passer comme toi.



Descends de ta tige épineuse ;
Viens la parer de tes couleurs :
Tu dois être la plus heureuse ,
Comme la plus belle des fleurs.



Va ; meurs sur le sein de Thémire ;
Qu'il soit ton trône & ton tombeau ;
Jaloux de ton sort , je n'aspire ,
Qu'au bonheur d'un trépas si beau.



Tu verras quelque jour , peut-être ,
L'Asyle où tu dois pénétrer ;
Un soupir t'y fera renaître ,
Si Thémire peut soupirer.



L'Amour aura soin de t'instruire
Du côté que tu dois pencher ,
Eclate à ses yeux , sans leur nuire ;
Pare son sein sans le cacher.



Si quelque main a l'imprudence
D'y venir troubler ton repos ,
Emporte avec toi ma vengeance ,
Garde une épine à mes Rivaux.

BERNARD.

ODE

 O D E L I V.

S U R S A V I E I L L E S S E.

J E rajeunis, dès que j'apperçois une troupe de jeunes gens : quoique vieux, j'ai des aîles pour la danse. Attends-moi, jeune Cybèle, je te suis, & me couronne de fleurs, en volant sur tes pas. Loin de moi la froide vieillesse : jeune encore je vais danser avec ces jeunes gens. Que l'on m'apporte une coupe remplie de vin : on va juger de la vigueur d'un vieillard, qui fait chanter, boire & se livrer à une aimable folie (1).

(1) Je suis la correction de Corneille de Paw. Cybèle est une jeune personne de la connoissance d'Anacréon : ce n'est point la bonne Cybèle, cette vieille mère des Dieux.

I. Partie.

E



O D E L V.

SUR LES AMANS.

LES courriers sont marqués à la cuisse avec un fer rouge. On reconnoît les Parthes à leurs tiaras élevées. Moi, je devine les Amans, dès que je les vois. Ils portent au fond du cœur une marque légère.



O D E L V I.

SUR SA VIEILLESSE.

MON front & ma tête sont déjà couverts de cheveux blancs : je n'ai plus les graces attrayantes de la jeunesse : mes dents prouvent que je suis vieux : il me reste peu de jours agréables. Cette cruelle pensée m'afflige :

je pousse de profonds soupirs. Que je redoute le Tartare, ce gouffre sombre & terrible, dans lequel, la Parque, malgré nos efforts, nous précipite sans retour (1) !



Mais, hélas ! ces paisibles jours
Coulent avec trop de vitesse ;
Mon indolence & ma paresse
N'en peuvent arrêter le cours.
Déjà la vieilleesse s'avance,
Et je verrai dans peu la mort
Exécuter l'Arrêt du sort,
Qui m'y livre sans espérance.

CHAULIEU.

(1) On ne voit point deux fois le rivage
des morts

Et l'Avare Acheron ne lâche point sa
proie. RACINE.

Mais des destins impitoyables
Les arrêts font irrévocables :
Qui passe l'Achéron ne le repasse plus.
Mme DESHOULIERES.

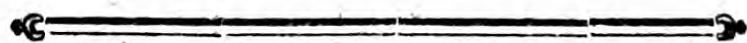
O D E L V I I .*S U R L E P R I N T E M S .*

QU'IL est agréable de se promener à travers les prairies émaillées, où le souffle odorant des zéphirs courbe légèrement les tendres gazons ! Quels charmes de considérer les vignes consacrées à Bacchus ! Quelles délices d'errer sous les pampres épais , avec une jeune Beauté respirant, exhalant Vénus toute entière !

O D E L V I I I .*S U R D E D O U C E S O R G I E S*

HOLA, Esclave, apporte-moi un large coupe ; je veux boire à grands coups ? verse une fois plus d'eau qu

de vin, pour tempérer les esprits fumeux de cette liqueur?..... Vîte, donne-moi ma coupe. N'imitons point par de bruyantes orgies, & par des cris confus, les Scythes au milieu de leurs repas. Pour nous, buvons à pleine coupe, en chantant d'agréables couplets.



O D E L I X.

SUR SES GOUTS.

JE hais le buveur qui ne parle que de meurtres sanglants, & de guerres funestes. J'aime, & je recherche l'homme aimable qui, réunissant aux plaisirs de Vénus, les dons brillans des Muses, entretient agréablement ses convives.



 O D E L X.

SUR L'AMOUR.

JE célèbre dans mes chants le beau
 Cupidon , couronné de guirlandes va-
 riées. L'Amour est le maître des Dieux ,
 & foumet à son joug tous les Mortels.



Tout reconnoît l'Amour ; & les Nymphes des
 ondes

Ont brûlé de ses feux dans leurs grottes
 profondes.

L'on entend dans les airs soupiner les
 oiseaux ,

Et la vigne amoureuse embrasse les
 ormeaux. RICHER.



Chantons l'Amour , chantons le pouvoir de
 ses armes :

Il blesse les Mortels ; il enchaîne les
 Dieux :

Il brûle au sein des eaux , il regne dans
 les Cieux :

La terre , les enfers sont soumis à ses
 charmes. DANCHET.

ODE LXI.

SUR LE MÊME SUJET.

○ SOUVERAIN , ô tyran des cœurs, la belle Vénus, les Nymphes aux tendres regards courent légèrement avec toi sur le sommet des montagnes : Amour, écoute favorablement mes prières : daigne me secourir : détermine ma maîtresse à couronner mes feux.

ÉPITHALAME.

VÉNUS, Reine des Déesses : Amour, puissant vainqueur , Hymen, source de vie, c'est vous que je célèbre dans mes vers. C'est vous que je chante Amour, Hymen, & Vénus. Regarde, jeune homme, regarde ta maîtresse ;

leve-toi, Stratocle, favori de Vénus,
Stratocle, mari de Myrille, contem-
ple ta chère épouse ; elle brille par
sa fraîcheur, ses graces, & ses charmes.
La Rose est la reine des fleurs. Myrille
est une Rose au milieu de ses compa-
gnes. Jouis de ses chastes embrasse-
mens, jusqu'à ce que le soleil éclaire
les lieux les plus sombres ; puisses-tu
bientôt voir croître dans ta maison un
fils qui te ressemble (1) !

(1) On traduit ordinairement : *qu'il
naisse bientôt un Cyprès dans ton jardin.*
Ce sens ne fait allusion à aucune coutume
connue, à aucun usage ancien. J'ai suivi la
correction de Corneille de Paw ; elle paroît
nécessaire.



ÉPIGRAMMES.

I.

SUR TIMOCRATE.

TIMOCRATE vaillant au milieu
des combats, repose dans ce tombeau.
Mars n'épargne point les braves, les
lâches seuls font à l'abri de ses coups.

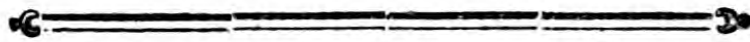


L'Abbé Desportes qui vivoit du
temps de Henri III, paroît avoir
imité cette Epigramme dans l'épitaphe
de Timoléon de Cossé, Comte de
Brissac.

Brissac étoit sans peur, jeune, vaillant &
fort :

Il est mort toutefois : passant ne t'en étonne,
Car Mars le Dieu guerrier, pour montrer
son effort,
Se prend aux plus vaillans, & aux lâches
pardonne.

On trouve dans l'héritier du nom de ce Héros, M. LE MARECHAL DE BRISSAC, même candeur, même franchise, même bravoure, même intrépidité.



I I.

SUR AGATHON.

TOUTE la ville d'Abdère a poussé des cris de douleur, en voyant sur le bûcher le belliqueux Agathon, mort en défendant ses murailles. Mars avide de sang, n'a jamais immolé au milieu des cruels combats, un jeune guerrier aussi fameux.

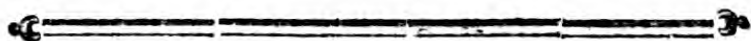


I I I.

SUR CLÉONORIDE.

LE désir de revoir votre chère patrie, ô Cléonoride, vous a conduit au tré-

pas. Vous avez osé vous exposer pendant l'hiver , à la fureur de l'orageux vent du midi : cette saison perfide vous a été funeste. Les flots irrités vous ont englouti à la fleur de votre brillante jeunesse.

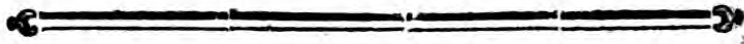


I V.

SUR UN TABLEAU
DE BACCHANTES.

CELLE qui tient un Thyrsé , c'est Eliconias ; Xantippe est à ses côtés : Glaucé marche ensuite. Elles reviennent des montagnes ; portent à Bacchus du lierre , des grappes de raisin , & un chevreau gras.





V.

SUR LA GENISSE DE MYRON (1).

DERGER, fais paître plus loïn ton troupeau, de peur que tu n'emmenes avec tes genisses celle de Myron, comme si elle respiroit véritablement.

(1) Myron étoit un célèbre fondeur. Pétronne dit de cet Artiste, *qu'il avoit trouvé l'art de renfermer, pour ainsi dire, l'ame des hommes & des bêtes dans des chef-d'œuvres d'airain.* Aufonne raconte plaisamment le refus que ce fondeur éprouva de la part de la fameuse Laïs. Myron se présenta chez cette Courtisane, en fut fort mal accueilli. Il s'imagina que ses cheveux blancs étoient la seule cause de sa mauvaise réception. Il se retire, va peindre en bruns ses cheveux, & revient se présenter avec confiance sous ce déguisement. Laïs le reconnoît, & lui dit d'un ton railleur : *Imbécille que tu es, tu me demandes une chose que je viens de refuser à ton père.*

V I.

SUR LE MÊME SUJET.

CETTE genisse n'a point été jettée en moule : la vieilleſſe l'a changée en bronze : Myron prétendoit fauſſement que c'étoit un ouvrage de ſa main.

ÉPITAPHE D'ANACRÉON.

PAR JULIEN.

J'AI ſouvent chanté dans mes vers , & je le répéterai du fond de mon tombeau : Amis , buvez avant que la mort vous réduiſe en pouſſière.

O D E.

SUR ANACRÉON.

J'AI cru pendant un ſonge qu'Anacréon me regardoit & m'appelloit.

Soudain je cours vers le chantre mélodieux de Téos; je le serre; je l'embrasse. Quoique déjà vieux, il avoit encore de la fraîcheur. La volupté brilloit dans ses yeux. Ses lèvres exhaloient l'odeur du vin. L'Amour lui donnoit la main, & dirigeoit ses pas chancelans. Alors ce Poëte prend sa couronne, m'en fait présent. *Elle sentoit Anacréon.* Je la tiens à peine, que je la mets sur mon front: quelle imprudence! depuis cet instant je n'ai cessé d'aimer.



« Ce petit Poëme, dit Gacon, fait
 » un portrait si naturel, & si agréable
 » d'Anacréon, qu'il mérite bien d'être
 » à la suite de ses ouvrages. Il est même
 » composé avec des termes si galans &
 » si délicats, qu'il y a peu d'ouvrages
 » en ce genre qui lui soient compa-
 » rables ».





FRAGMENTS.



Puissé-je mourir ! c'est le seul remède aux maux que j'endure.



Pour moi, je ne désire ni la corne d'Amalthée, ni de régner cent cinquante ans à Tartessus.



Déjà commence le mois consacré à Neptune (1). Les nuages portent de noirs torrens d'eau : les tempêtes furieuses grondent avec un bruit épouvantable.

(1) Ce mois répond à la fin de Décembre, & au commencement de Janvier.



J'ai mangé un peu : j'ai bu de la
liqueur de Bacchus : je touche main-
tenant les cordes voluptueuses de ma
lyre : je célèbre les charmes & les
appas de ma maîtresse.



J'aime, & je n'aime point. Je suis
fou : je suis sage.



Je veux rire & folâtrer avec toi : ton
caractère est aimable, & ton humeur
charmante.



Lorsque je t'écoutois le plus atten-
tivement, & dans le dessein de fuir
l'Amour, ce Dieu s'est rendu maître de
mon cœur.



Jeune Beauté, dont les cheveux flottans sont couverts d'un voile tiffu d'or, daigne écouter un vieillard.



Je hais & je déteste ceux qui parlent d'un ton élevé, emphatique. Savoir garder le silence, voilà la plus belle qualité.



Apporte de l'eau : apporte du vin :
Donne-moi des couronnes de fleurs fraîchement écloses. Je ne veux pas combattre plus long - tems contre l'Amour.



L'Amour me donne des aîles légères : je m'éleve jusques aux cieux :

138 *ODES D'ANACRÉON.*
mais l'objet de mon ardeur est insensibile à mes feux (1).

(1) Il reste encore plusieurs fragmens d'Anacréon : il est presque impossible de les traduire en François. Ce sont des vers detachés, des moitié de vers, qui ne présentent aucun sens suivi.





V I E
D E S A P H O .



Les feux qui de Sapho consumèrent le cœur,
Dans ses écrits encore exhalent leur chaleur.

SAPHO, cette Femme immortelle par son génie, ses vers , son amour & ses malheurs, naquit à Mytilène, Capitale de l'île de Lesbos , environ six cens ans avant l'Ere Chrétienne. Les Auteurs ne sont pas d'accord sur le nom de son père. Scamandronime passe ordinairement pour le véritable. On nomme encore Simon , Erigius , Eunomine , Écryte , Sémus ,

Camone , Étarche (1). Sa mère s'appelloit Cléïs. Voici le nom de ses trois frères : Lariche, Charaxe, Érigius. Elle célébra dans ses Poësies Lariche qu'elle aimoit : fit des vers extrêmement fatyriques contre Charaxe , & lui reprocha vivement son amour pour Rhodope ou Doricé , courtisane avec laquelle il dépensa tout son bien.

Sapho époufa Cercola , jeune homme très - riche de l'île d'Andros , en eut une fille appelée Cléïs , du nom de son aïeule ; resta veuve fort jeune ; & ne voulut

(1) Cette diversité de noms a fait croire avec raison , qu'il y avoit eu plusieurs Sapho. L'on voit encore aujourd'hui le portrait d'une Sapho d'Erèse , fameuse courtisane.

pas s'engager dans de nouveaux liens : mais son cœur tendre & sensible se laissa bientôt enchaîner par les charmes du beau Phaon. Elle ressentit pour lui la passion la plus vive, la plus violente, & n'éprouva de sa part que des dédains & des refus. Touchée de l'indifférence, des froideurs & de l'absence de ce volage Amant, elle lui écrivit en Sicile, où il s'étoit retiré, des lettres touchantes, arrosées, baignées de ses larmes. Le cruel Phaon n'en fut point attendri ; ne fit aucune réponse. Sapho au désespoir de ce silence, résolut d'aller elle-même se présenter aux yeux de son Amant. Démarche inutile ! Ses vers, son amour, sa présence, ses

reproches, ses emportemens, rien ne put fléchir & ramener le cœur de l'insensible Phaon. Indignée du peu de succès de son voyage, Sapho veut enfin oublier pour toujours l'ingrat qui la dédaigne. Elle se rend en Acarnanie, au promontoire de Leucade (1), se précipite courageusement dans la mer, & n'éteint sa passion, qu'en terminant le cours d'une vie si agitée.

(1) On croyoit en Grèce que ceux qui étoient malheureux, & sans aucune espérance dans leur amour, guérissoient de leur passion, en se précipitant du haut de ce fatal rocher. Remède cruel & bizarre ! Les Amours en pleurs, Cupidon désolé, ne purent préserver le cœur de la malheureuse Sapho de ce barbare préjugé.

Sapho fans être belle , étoit très - aimable : elle avoit la taille médiocre , le teint fort brun , les cheveux noirs , le fourire doux , agréable , les yeux pleins de feu & de volupté. Elle vécut du tems de Stéfichore , de Pittacus , d'Alcée , de Damophile , de la sage Pamphile , Auteur de quelques Poèmes , d'Erinne , célèbre par ses Poësies. Anagora , Mylésienne , Gongylide , de Colophone , Eunique , de Salamine , furent ses élèves. On met au nombre de ses amies , plusieurs belles personnes , Amythone , Anaëtorie , Androméde , Athis , Cydno , Mégare , Mnais , Pyrrine , Théléfile , &c.

Toutes ces femmes étoient

étrangères. Les Mytiléniennes en furent jalouses. Cette jalousie n'auroit-elle pas donné naissance aux bruits injurieux à la mémoire de Sapho ? Comment s'imaginer, qu'elle se soit livrée à tous les excès monstrueux dont on l'accuse ? Sa haine contre son frère qui aimoit une courtisane ; le témoignage d'Alcée & de plusieurs anciens qui l'appellent *chaste & vertueuse*, une réponse que nous a conservée Aristote (1), son

(1) Voici la réponse de Sapho au poëte Alcée : » Sapho , je voudrois vous confier » quelque chose , mais la pudeur m'en em- » pêche ? Alcée , répond Sapho , si vous » aviez dessein de dire des choses décentes ,
violent

violent amour pour Phaon , sa mort surtout, pourroient affoiblir, diminuer, détruire même toutes ces impressions odieuses. Cependant les inconséquences , & les bisfarreries du cœur humain sont si fréquentes , que nous n'osons contredire ouvertement une tradition aussi ancienne , aussi accréditée. Nous marchons au milieu des doutes , des incertitudes , des ténèbres même ; & le flambeau de la saine critique répand

» qui ne fussent ni grossières , ni obscènes ,
 » votre pudeur & votre modestie n'en seroient point alarmées «. Cette réponse de Sapho fait le plus bel éloge de ses sentimens. Ne pourroit-on pas attribuer à Sapho d'Erèse, tout ce qui deshonne Sapho de Mytilène ?

I. Partie.

G

à peine une foible lueur fur ces fiécles reculés.

Les anciens attribuent à Sapho neuf livres de Poësies Lyriques , des Épithalames , des Hymnes , des Épigrammes , des Élégies , des Iambes , des Monologues , des Scholies , &c. On croit qu'elle inventa les vers Éoliques , Saphiques , & quelques instrumens de Musique (1). Ses Poësies ont été louées dans tous les fiécles. Socrate , Aristote , Strabon , Démétrius de Phalère , Denis d'Ha-

(1) Aristoxène prétend que Sapho a inventé la première le mode Mixolydien , dont les joueurs de Tragédies L'ont appris , & uni au Dorien.

licarnasse, Plutarque (1), Longin, l'Empereur Julien , &c. en font le plus grand éloge. La Grèce entière lui donna le nom de *dixième Muse* , & les habitans de Mytilène firent graver son portrait sur leur monnoie. (2).

(1) Plutarque dit que les vers de Sapho font une composition de feu , & qu'ils montrent au dehors la flamme qu'elle a dans le cœur.

(2) M. l'Abbé Fraguier dit , en parlant de la Gallerie de Verrès : » Le rare mérite » de Sapho dans la Poësie , en avoit fait une » espèce de Divinité : aussi parmi les Dieux » de toute espèce qui parcoient la Gallerie de » Verrès , on admiroit la Sapho de bronze » du célèbre Statuaire Silanion. Rien n'étoit » plus fini que cette statue : Verrès l'avoit » tirée de Syracuse . . . La Sapho de Verrès

M. Lefevre dit » qu'il n'y avoit
» rien de si beau que ses Poësies :
» mais toutes ces graces , toutes
» ces beautés , cet art secret &
» admirable d'entrer dans les
» cœurs , de parler & de vaincre
» en même-tems , de toucher les
» passions les plus tendres , sont
» des biens qui ne sont point
» venus jusqu'à nous ».

Denis d'Halicarnasse & Longin
nous ont conservé deux pièces

» étoit , non un Poëte , mais la Poësie ; non
» une femme passionnée , mais la passion en
» personne. L'Epigramme de l'Anthologie
» sur un portrait de Sapho , lui donne
» également & la Noblesse & les Graces de
» Vénus. » Mémoires de l'Académie des
inscriptions , tom. 6. pag. 570.

admirables de Sapho ; l'Hymne à Vénus , & l'Ode à une de ses amies. Deux Épigrammes , ou Épitaphes , sont parvenues jusqu'à nous , ainsi que plusieurs fragmens épars dans différens Scholiastes , & rassemblés par Wolfius. Ces restes , ces lambeaux ressemblent à des médailles antiques , un peu altérées : on reconnoît toujours , malgré l'injure du tems , la finesse du burin , la perfection du travail. Quand on parcourt ces fragmens , il semble que l'on fouille sous les ruines de palais décorés autrefois de la plus noble architecture. On découvre çà & là des morceaux précieux de colonnes , & de statues sculptées avec un art mer-

veilleux. Au milieu de ces débris on retrouve des tableaux qui , quoique couverts de poussière , offrent encore aux yeux des connoisseurs , un dessin riche & correct , une touche facile & brillante , un coloris suave & délicieux.

Sapho avoit une imagination vive , féconde , ardente & enflammée. Son esprit étoit orné , naturel , agréable & galant. Son cœur trop sensible & trop tendre causa tous ses malheurs , & tous ses tourmens. Cependant c'est à cette sensibilité , à cette tendresse , que Sapho devoit ses plus belles Odes , ces pièces immortelles , ces chef-

d'œuvres qui l'ont fait placer au-dessus des autres Poëtes. La beauté, le nombre, l'harmonie, la véhémence, la rapidité, la chaleur ont toujours distingué sa Poësie. Les anciens vantent le tour facile & hardi de ses phrases; les cadences nombreuses, les expressions tendres, voluptueuses & touchantes de ses vers qui ne respirent que les Graces, Vénus & l'Amour. Ses Odes brûlantes & passionnées, écrites, pour ainsi dire, en caractères de feu, pénétraient, enflammoient tous les cœurs: il étoit impossible de les lire, sans être ému, agité, transporté. Quelle volupté! quelle douceur! quels charmes! quelle

152 LA VIE DE SAPHO.

sensibilité ! quel enthousiasme !
L'Amour , pour me servir d'une
expression d'Horace , respire en-
core dans ses vers ; & les feux
qu'elle avoit confiés à sa Lyre ne
sont pas éteints.

*Spirat adhuc Amor ,
Vivuntque commissi calores
Æoliæ fidibus puellæ.*





P O E S I E S
D E S A P H O .

H Y M N E A V É N U S .

IMMORTELLE Vénus , Déesse
adorée dans tout l'Univers , fille de
Jupiter , toi qui séduis les cœurs ,
n'accable point mon ame , je t'en
conjure , sous le poids des ennuis &
de la douleur. Viens comme autrefois :
écoute , au nom de l'Amour , écoute ma
prière aussi favorablement que le jour ,
où quittant le palais doré de ton Père ,
tu descendis sur ton char voluptueux.
De charmans passereaux le faisoient

voler légèrement du haut de l'Olympe , en agitant leurs aîles rapides au milieu des airs. Leur course achevée , ils s'en retournent soudain. Alors , heureuse Déesse , tu me demandes en souriant de ta bouche divine , ce que j'ai souffert : pourquoi je t'appelle ; quel remède peut calmer ma raison furieuse , égarée ; quel Amant je voudrois persuader , attendrir , arrêter dans mes fers ? Quel ingrat , ô Sapho , cause tes tourmens ? Ah ! si l'insensible te fuit , dans peu il te recherchera : s'il refuse tes présens (1) , il t'en offrira : s'il ne t'aime pas , il t'aimera bientôt au gré de tes désirs. Descends donc , ô Vénus , délivre-moi de mes

(1) J'ai suivi le sens que le texte grec offre au premier coup d'œil. Je crois cependant qu'on pourroit traduire ainsi : *s'il ne t'a point encore fait de présens , il t'en offrira*. De cette manière les interrogations , & les

ennuis cruels ! Acheve , couronne ton ouvrage : accorde à mon cœur tout ce qu'il fouhaite ; prends toi - même ma défense !



O D E.

JE regarde comme l'égal des Dieux , le mortel qui , placé près de toi , écoute tes paroles enchanteresses , & te vois doucement lui sourire. Ce sont tous ces charmes qui jettent le trouble au fond de mon ame. Dès que je te vois , la parole expire sur mes lèvres : ma langue est muette (1) : je sens

réponses de Vénus sont plus naturelles , ont plus de suite. D'ailleurs le verbe grec n'exclut pas absolument ce sens. Je laisse aux Savans à décider la question ; je me conformerai toujours à leur sentiment.

(1) Ma langue est *brisée*.

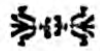
courir de veine en veine un feu brûlant : mes yeux s'obscurcissent : je n'entends qu'un bruit confus : une sueur froide se répand sur tout mon corps : je tremble je frissonne . . . je pâlis je respire à peine il semble que je vais mourir (1).



Boileau, dans son excellente traduction du *Traité du Sublime* de Longin, a rendu ainsi cette Ode, que les Anciens ont regardée comme un chef-d'œuvre.

(1) Racine avoit vraisemblablement sous les yeux la fin de cette Ode, lorsqu'il faisoit dire à Phèdre :

Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue ;
 Un trouble s'éleva dans mon ame éperdue ;
 Mes yeux ne voyoient plus : je ne pouvois
 parler,
 Je sentis tout mon corps & transir & brûler :
 Je reconnus Vénus



Heureux , qui près de toi , pour toi seule
 soupire !
 Qui jouit du plaisir de t'entendre parler :
 Qui te voit quelquefois doucement lui
 sourire !
 Les Dieux dans son bonheur peuvent-ils
 l'égaler ?
 Je sens de veine en veine une subtile
 flamme ,
 Courir par tout mon corps, fitôt que je te vois :
 Et dans les doux transports , où s'égaré mon
 ame ,
 Je ne saurois trouver de langue , ni de voix.
 Un nuage confus se répand sur ma vue :
 Je n'entends plus : je tombe en de douces
 langueurs ;
 Et pâle , sans haleine , interdite , éperdue ,
 Un frisson me saisit, je tremble , je me meurs.



Voici quelques réflexions de Longin : elles feront connoître en quoi consistent principalement les beautés de cette Ode , toujours citée comme un

modèle du sublime qui se tire des
circonstances.



« Quand Sapho veut exprimer les
» fureurs de l'amour , elle ramasse
» tous les accidens qui suivent , & qui
» accompagnent cette passion. Mais
» où son adresse paroît principale-
» ment , c'est dans le choix de tout
» ce qui marque davantage l'excès &
» la violence de l'amour. De combien
» de mouvemens elle est agitée ! Elle
» brûle , elle gele , elle est folle , elle
» est sage , elle est entièrement hors
» d'elle-même , elle va mourir. On
» diroit qu'elle n'est pas éprise d'une
» seule passion , mais que son ame est
» un rendez-vous de toutes les pas-
» sions ; & c'est en effet ce qui arrive
» à ceux qui aiment ».



M. Lefevre a remarqué dans les

huit derniers vers de cette Ode un art admirable , pour peindre l'état d'une personne qui perd peu à peu ses forces , & s'évanouit insensiblement. Sapho emploie sept fois la même particule. Le discours plus traînant , plus mou , plus languissant , exprime merveilleusement la situation de ceux qui tombent en foiblesse.



É P I T A P H E.

D U P Ê C H E U R P É L A G O N.

MÉNISQUE , père du pêcheur Pélagon , a fait placer sur le tombeau de son fils , une Nasse & une Rame , monumens de sa vie dure & pénible.





É P I T A P H E.

DE LA JEUNE TIMAS.

LES cendres de la charmante Timas reposent dans ce tombeau. Les Parques cruelles tranchèrent le fil de ses beaux jours , avant que l'Hyménée eut allumé pour elle ses flambeaux. Toutes ses compagnes ont coupé courageusement sur sa Tombe leur belle chevelure (1).

(1) Les Grecs mettoient sur les tombeaux les instrumens de l'art que l'on avoit exercé : c'étoient des Épitaphes parlantes. Ils coupoient encore leurs cheveux sur la tombe de ceux qu'ils regrettoient. Dans Homère , le sensible , le bouillant Achille coupe ses cheveux , & les met sur le lit funèbre , où repose le corps de son cher Patrocle.





FRAGMENTS.

I.

SUR LA ROSE.

SI Jupiter vouloit donner une Reine aux fleurs, la Rose seroit la Reine de toutes les fleurs. Elle est l'ornement de la terre ; l'éclat des plantes, l'œil des fleurs ; l'émail des prairies ; une beauté éclatante. Elle exhale l'Amour ; attire & fixe Vénus : toutes ses feuilles sont charmantes, son bouton vermeil s'entrouve avec une grace infinie, & fourit délicieusement aux zéphirs amoureux.



Semblable en son Printems à la Rose
nouvelle,
Qui renferme en naissant sa beauté naturelle,
Cache aux vents amoureux les trésors de son
sein,
Et s'ouvre aux doux rayons d'un jour pur &
serain. VOLTAIRE.



Aimable Rose , au lever de l'Aurore ,
 Un essaim de Zéphirs badine autour de toi ;
 Chacun d'eux jure qu'il t'adore ,
 Chacun d'eux te promet une éternelle foi.



Mais le soleil en se couchant dans l'onde ,
 Voit à leurs tendres soins succéder le mépris ;
 La troupe ingrate & vagabonde
 Déserte sans scrupule avec ton coloris.



Tel est le sort de la belle jeuneffe ,
 Mille cœurs enchaînés s'offrent à ses désirs ;
 Mais bientôt survient la vieillesse ,
 La fleur tombe , & l'Amour cherche ailleurs
 ses plaisirs.

Les Amours de Leuc. & de Clit.

I I.

LORSQUE vous ferez dans le
 tombeau, votre nom ne vous servira
 point , & ne parviendra jamais à la
 postérité. Vous n'avez point cueilli
 des Roses sur le mont Piérius : vous

descendrez donc obscure , ignorée dans le sombre palais de Pluton ; on vous oubliera entièrement , quand vous ferez descendue chez les Ombres.

I I I.

VIENS dans nos repas délicieux
Mère d'Amour, viens remplir d'un
nectar agréable nos coupes d'or; que
ta présence fasse naître la joie au mi-
lieu de tes convives & des miens.

I V.

O ma tendre mère , je ne puis ,
hélas ! manier la navette, ni l'aiguille !
La redoutable Vénus m'a soumise à
son joug impérieux , & mon violent
amour pour ce jeune homme m'oc-
cupe toute entière.

V.

L'AMOUR vainqueur de tous les
obstacles , me trouble & m'agite. C'est

un oiseau doux & cruel ; on ne peut
lui résister. Athis, je vous suis main-
tenant odieuse , tandis que toutes vos
pensées sont pour la belle Andromède.

V I.

LA Lune & les Pléiades sont déjà
couchées : la nuit a fourni la moitié
de sa carrière ; & moi, malheureuse ,
je suis seule dans mon lit , accablée
de chagrin.





FRAGMENS DIVERS.

COMMENT cette femme rustique & grossière peut-elle charmer ton esprit, & enchaîner ton cœur ? elle ne fait pas laisser tomber avec grace sa robe flottante.



Le deuil & la consternation ne doivent point regner dans la maison d'un Poëte : c'est une foiblesse indigne d'un Elève d'Apollon.



Celui qui n'a de beauté que l'extérieur, la conserve seulement pendant qu'on le regarde ; mais l'homme rempli de justice & d'équité acquiert bientôt à nos yeux des charmes & des traits durables.



Pour moi j'aime une vie molle ,
voluptueuse ; & mon amour pour les
plaisirs présens , ne m'empêche pas
de faire des actions brillantes & hon-
nêtes.



Je ne suis point d'un naturel colère
& bouillant ; mon esprit au contraire
est tranquille & raffiné.



Les richesses sans la vertu ne sont
jamais irréprochables ; mais l'heureux
accord de la vertu & des richesses ,
voilà le comble du bonheur.



L'or est le fils de Jupiter ; la rouille
ni les vers ne rongent ce métal , qui
aiguise si merveilleusement l'esprit des
Mortels.



Heureux époux , tes nœces sont ter-

minées au gré de tes désirs; tu possèdes la jeune Beauté que tu souhaitois.



Architectes, donnez plus d'élévation aux portes; un époux égal au Dieu Mars s'avance: il est beaucoup plus haut qu'un homme d'une grande taille.



Ils tenoient tous ensemble des vases, offroient des libations, & faisoient des vœux pour le bonheur du nouvel époux.



Jamais une jeune fille ne fut égale en beauté à celle-ci, ô mon gendre!



Hespérus, tu apportes avec toi tous les avantages; tu nous annonces l'heure de vuidér les coupes: tu ramenes les Troupeaux à la Bergerie, & la jeune Bergère auprès de sa mère. Hespérus,

tu rassembles tous les êtres que l'Aurore
avoit dispersés par le retour de sa
lumière.



Virginité, virginité, où t'envoles-
tu, après m'avoir abandonnée?....
Je ne reviendrai pas davantage vers
toi, je ne reviendrai plus.



Venez ici, Muses, abandonnez votre
brillant séjour!... Venez maintenant
Graces délicates, & vous Muses à la
belle chevelure!..... Venez chastes
Graces, au bras de rose, venez, Filles
de Jupiter!.....



Luth divin, réponds à mes désirs,
deviens harmonieux!.... C'est toi-
même Calliope.....



Les dédains de la tendre & de la
délicate Gyrene, ont enfin déterminé
mon

mon cœur pour la belle Mnais.....
 L'Amour agite mon ame , comme le
 vent agite les feuilles des chênes sur les
 montagnes Je volerois sur le som-
 met élevé de vos montagnes , & je
 t'enlacerois entre mes bras , toi , pour
 qui je soupire. . . . Tu m'enflames . . .
 Tu m'oublies entièrement , ou tu en
 aimes un autre plus que moi
 Mets des couronnes de roses sur tes
 beaux cheveux ; cueille avec tes doigts
 délicats les branches de l'aneth . . . La
 jeune Beauté qui cueille des fleurs , en
 paroît encore plus charmante & plus
 belle Les victimes ornées de fleurs
 sont agréables aux Dieux , & ils dé-
 daignent toutes celles qui ne sont point
 parées de guirlandes Je vais chanter
 maintenant des airs mélodieux qui
 feront les délices de mes Amantes
 Le rossignol annonce le Printems par
 ses doux sons Plusieurs guirlandes,
 & plusieurs couronnes de fleurs environ-

noient son col L'Amour est fils de la terre & du ciel . . . La Persuasion est fille de Vénus Réjouissez - vous , jeune épouse ; réjouissez - vous , époux respectable ? Ami , tenez - vous vis - à - vis de moi ; déployez tout le feu , toute la grace de vos yeux ? L'eau fraîche d'un ruisseau murmure doucement dans ces Vergers sous les branches des pommiers J'ai dormi délicieusement , pendant mon songe , dans les bras de la charmante Cythérée Le bruit des feuilles agitées a dissipé mon sommeil Ses chants étoient beaucoup plus doux que le son de la Lyre , & elle étoit bien plus précieuse que l'or le plus pur Amour , ministre charmant de Vénus Ces colombes timides sentoient leur courage se refroidir ; elles laissoient tomber languissamment leurs aîles fatiguées Saluez de ma part la fille de Polyanacte . . . L'Aurore , dont la chaussure est d'or , paroît déjà . . .

Toutes les couleurs se confondoient sur son visage.... La lune dans son plein brilloit déjà..... Les étoiles cachent leurs feux brillans dans le voisinage de la Lune; sur-tout, lorsque parfaitement arrondi, ce bel astre éclaire la terre.... Le sommeil étoit étendu sur ses paupières (1)..... Que les vents emportent ceux qui frappent les autres.... Ceux à qui je procure des emplois importans, me font les plus profondes blessures....



Charmante Vénus, je vous ai envoyé des ornemens de couleur de pourpre; ils sont très-précieux: c'est votre Sapho qui vous offre ces agréables présens.... Je ne vous estime pas autant que vous le voudriez.... Vos présens m'ont rendue respectable.... Ne vous occupez pas

(1) Ses yeux d'un fomme dur sont pressés
& couverts.

172 *POESIES DE SAPHO.*

à des choses auffi minutieufes

Certainement c'est un mal de mourir :
fi ce n'eût pas été un malheur , les
Dieux feroient morts eux-mêmes

Dans la colère rien ne convient mieux
que le filence ; lorsque les transports
font calmés , il faut encore enchaîner
la langue , & ne point fe livrer à des
discours futiles & emportés Les
parens de cette jeune Beauté gardée
avec tant de foin , prétendoient qu'elle
dételloit , plus que la mort , les discours
fur l'Hymen . . .





V I E

DE THÉOCRITE.

THÉOCRITE naquit à Syracuse ,
Ville de Sicile , sous le règne de
Ptolémée , fils de Lagus , environ
deux cens soixante-dix ans avant
l'Ere Chrétienne. Son père se
nommoit *Simmichus* (1) , & sa
mère *Philine*. Il étoit contem-
porain de Ménandre , ce fameux
Poëte Comique , & vécut à la
Cour de Ptolémée Philadelphe ,
Roi d'Egypte. On rapporte qu'é-
tant de retour dans sa Patrie , il

(1) Si l'on en croit une Epigramme Grec-
que , il s'appelloit Praxagore.

eut l'imprudence d'écrire , & de publier des Satyres contre Hiéron, Tyran de Syracuse , qui se vengea en le faisant périr.

Théocrite est regardé à juste titre comme l'Inventeur & le Père de la Poësie Pastorale , quoique avant ce Poëte, on eût sans doute déjà composé des Chanfons champêtres , & célébré les Amours , les jeux , les animosités , les jalousies , les combats & toutes les disputes des Bergers. Tous les connoisseurs donnent à Théocrite le premier rang dans l'Idylle , ou Eglogue , & le préfèrent sans hésiter à Moschus , Bion , Virgile même, Calpurnius & Némésianus. Il est impossible de faire passer dans une Traduction Françoise

toutes les Graces naïves, légères, naturelles & champêtres, la simplicité admirable, la douceur enchanteresse, la rusticité charmante qui caractérisent les Idylles de ce Poëte. Toutes ces délicatesses, toutes ces beautés de la Nature s'évanouissent dès qu'on les touche : il est bien difficile, en les maniant, de ne pas les altérer & les flétrir. Je compte beaucoup sur l'indulgence du Public pour cet Essai, que je n'expose au grand jour qu'en tremblant. Comme le bel esprit fait de plus en plus des progrès, & anéantit les notions les plus naturelles, je vais mettre sous les yeux du Lecteur le sentiment de quelques Auteurs modernes sur la Poësie

- Pastorale, & je commence d'abord par un morceau de l'Abbé Desfontaines, dans lequel il fait connoître la nature du Poëme Pastoral.

» Si l'on juge, dit ce Critique
» judicieux, du mérite de l'an-
» cienne Poësie Pastorale sur l'idée
» peu avantageuse qu'on a essayé
» d'en donner vers la fin du dernier
» siècle, & si l'on est prévenu en
» faveur du nouveau système sur
» l'Eglogue : on pourra ne pren-
» dre aucun plaisir à la lecture de
» celles de Théocrite. On n'y
» trouvera ni tendres amourettes,
» ni brillantes antithèses, ni pen-
» sées fines, ni rien qui approche
» de ces sentimens analysés qui
» forment ce qu'on appelle la
» métaphysique du cœur, & ce

» qu'on pourroit nommer la mouffe
» de l'esprit. Il faut aimer le na-
» turel & le simple , pour aimer
» les Pastorales de Théocrite &
» de Virgile, & savoir goûter autre
» chose que des traits ingénieux &
» délicats. Il faut avoir assez de
» bon sens , pour ne pas vouloir
» que des Habitans de la Cam-
» pagne soient des discoureurs de
» ruelle , ou des personnages de
» Roman. Le Lecteur judicieux
» doit se transporter dans ces
» siècles reculés , où la condition
» Pastorale , sans être stupide , ni
» misérable , étoit affranchie de
» certaines bienféances arbitraires,
» établies dans la suite par un nou-
» veau genre de société, qui a exigé
» des loix , & conséquemment de

» nouvelles mœurs Dans ces
» premiers temps , l'unique passion
» de l'homme étoit peut - être
» l'Amour. Mais comme ce n'étoit
» pas un desir effréné , ce n'étoit
» pas non plus une molle galan-
» terie , ni un sentiment chimé-
» rique. Le Berger n'aimoit pas
» plus sa Bergère , que ses
» brebis , ses pâturages , & ses
» vergers. Des troupeaux féconds,
» une abondante récolte , une
» heureuse vendange combloient
» ses desirs. Son amour-propre se
» bornoit à avoir de la beauté ,
» & être loué sur cet avantage ,
» à exceller dans la Poësie &
» dans le Chant. Comme les bois,
» les moissons , les fleurs , les
» fruits , les troupeaux , les bêtes

» farouches , les fontaines , les
» fleuves , les montagnes , les
» rochers , les prairies , étoient
» fans cesse présens à leurs yeux
» & à leur esprit : c'étoit le sujet
» le plus ordinaire de leurs entre-
» tiens ; & c'étoit de-là qu'ils
» empruntoient leur langage fi-
» guré. Leurs vers n'avoient point
» d'autres objets , & s'ils réussif-
» foient à peindre , ils se croyoient
» avec raifon excellens Poëtes ,
» fans le secours des Antithèses ,
» des pointes & des épigrammes.
» Leur galanterie ignoroit cette
» futile délicatesse , que la Na-
» ture n'enseigne point : elle ne
» connoissoit dans le commerce
» amoureux que la tendresse , que
» la bonne foi , & la constance....

» La vertu & le vice étoient
» également simples & naturels...
» Je demande si la peinture d'une
» vie innocente, & d'une société
» entièrement différente de la
» nôtre, telle qu'étoit l'ancienne
» société humaine, n'est pas digne
» de notre attention. Quoi de
» plus capable d'animer la Poësie,
» & de plaire à l'imagination, que
» les prairies, les vergers, les
» bois, les fontaines, les ruisseaux,
» la douce haleine des Zéphirs,
» les fleurs, le chant des oiseaux,
» les Abeilles, les grottes, l'azur
» des cieux ? Les Bergers de
» Théocrite parlent souvent de
» leurs troupeaux, mais sans
» grossièreté & sans bassesse, &
» nullement comme nos Payfans

» en pourroient parler aujour-
» d'hui. Loin que les comparaisons
» rendent leurs discours froids &
» languissans , c'est au contraire
» ce qui les anime & les embellit.
» Comme ils sont supposés avoir
» beaucoup de loisir & de tran-
» quillité d'esprit , ils peuvent
» s'exercer plus aisément , &
» avec plus de justesse que les
» autres hommes , à comparer les
» choses : mais leurs comparaisons
» sont toujours champêtres , &
» c'est ce qui en fait l'agrément.
» Bornés à ce qui frappe sans cesse
» les yeux , & occupés de la pluie
» & du beau temps , du cours du
» Soleil & des Étoiles ; de la fé-
» condité de la terre , de leurs
» troupeaux , de la verdure des

» prés & des bois ; ils y rapportent
» toutes leurs pensées , & c'est ce
» qui leur fournit une abondance
» merveilleuse de similitudes ,
» infiniment agréables à l'esprit ,
» qui aime toujours ou à comparer
» lui-même , ou à jouir des com-
» paraisons qu'on lui offre «.

Voici comme M. l'Abbé Batteux s'exprime dans son *Cours de Belles-Lettres* : » On s'est plu à
» voir naître la Poësie Pastorale
» sur les bords de l'Anapus , dans
» les vallées d'Elore , où se jouent
» les Zéphirs , où la scène est
» toujours verdoyante , & l'air
» toujours rafraîchi par le voisi-
» nage de la mer. Quel berceau
» plus digne de la Muse Pastorale ,
» dont le caractère est si doux !....

» Théocrite a peint dans ses Idyl-
» les la nature simple , naïve &
» gracieuse : on peut regarder son
» Ouvrage comme la Bibliothé-
» que des Bergers , s'il leur est
» permis d'en avoir une. On y
» trouve recueillis une infinité de
» traits dont on peut former les
» caractères qui conviennent aux
» Bergers. Il est vrai qu'il y en a
» quelques - uns qui auroient pu
» être plus délicats ; d'autres , dont
» la simplicité ne nous paroît pas
» assez assaisonnée ; mais dans la
» plupart il y a une douceur , une
» mollesse , que ceux qui l'ont
» suivi ont copiée , plutôt que
» d'entreprendre de l'imiter. On
» pourroit les comparer à ces
» fruits d'une maturité exquise ,

» fervis avec toute la fraîcheur
» du matin , & ce léger coloris
» que semble y laisser la rosée.
» La versification de ce Poëte
» est admirable , pleine de feu ,
» d'images , & sur - tout d'une
» mélodie , qui lui donne une
» supériorité incontestable sur tous
» les autres. Chez Théo-
» crite , l'Idylle est dans un bois ,
» ou dans une prairie riante ;
» il a peint la Nature simple
» & quelquefois négligée
» On veut qu'une Eglogue amuse
» doucement , mollement , si j'ose
» parler ainsi ; que sa lecture soit
» pour nous comme un demi-
» sommeil , où l'on ne pense
» qu'autant qu'il le faut , pour
» sentir qu'on se repose ; & c'est

» précisément ce que produit le
» ton & la marche de Théocrite «.

Longepierre, qui a traduit en vers les quinze premières Idylles de Théocrite, s'exprime ainsi à son sujet : » Il y a peu de Poètes » aussi fameux, & aussi dignes de » la réputation qu'ils se sont » acquise, que Théocrite. Les » meilleurs Auteurs de tous les » temps qui en ont parlé, l'ont » comblé d'éloges ; & ses Poësies » le louent encore mieux, auprès » de ceux qui en peuvent con- » noître les beautés. Aussi ont- » elles mille charmes ; & sous une » simplicité toute naïve, elles » enferment des agrémens inex- » primables ; elles laissent apper- » cevoir des beautés dépouillées

» d'ornemens , & même quelque-
» fois un peu négligées , mais gra-
» cieuses & touchantes dans leur
» simplicité. En un mot , elles
» semblent puisées dans le sein de
» la Nature , & dictées par les
» Graces mêmes L'Amour ,
» il est vrai , ouvre l'esprit , mais
» il ne le change pas ; il polit les
» Bergers ; mais il ne les élève
» point au - dessus de leur condi-
» tion , jusqu'à leur faire oublier
» ce qu'ils sont : c'est le cœur
» sur-tout qu'il fait entrer dans le
» langage qu'il leur dicte. Il leur
» inspire des choses tendres &
» passionnées, des choses agréables
» & jolies même ; mais revêtues
» d'images proportionnées à leur
» caractère , à leur vie , à leur

» emploi ; empruntées des objets
» qui les environnent , & embel-
» lies de couleurs familières &
» naturelles à ceux qui parlent....
» Il est moins difficile d'orner &
» d'enrichir , que de peindre à
» nud. Représenter la Nature sans
» voile & sans ornement ; l'offrir
» d'une manière simple & naïve ;
» mêler des graces & des charmes
» à cette grande simplicité , n'est
» pas un talent ordinaire : ce sont
» des coups de maître , & l'effort
» de la plus haute perfection ; &
» c'est aussi en quoi a réussi admi-
» rablement Théocrite ; c'est ce
» qui le distingue & le caractérise ;
» en un mot , c'est la source de tant
» de beautés qu'on admire en lui ,
» & de la grande réputation qu'il a

» méritée.... Je ne crains point de
» dire qu'il n'y a peut-être point
» de Poëte, dont il soit si difficile
» de faire une belle Traduction.
» La principale beauté de cet
» Auteur consiste dans une grande
» simplicité de pensées & d'expres-
» sions, dans une peinture naïve
» & champêtre des mœurs des
» Bergers, dans des images con-
» venables aux sujets qu'il traite...
» Attrait sans fard, beauté sans
» ornement, simplicité sans bas-
» sesse, douceur sans insipidité,
» variété sans égarement, air
» champêtre sans rusticité, abaif-
» sement sans petitesse, graces
» sans affectation, esprit sans
» brillant, contrainte sans esclava-
» ge; voilà les charmes qu'on

» rencontre à chaque pas dans
» Théocrite.... La Nature règne
» dans ses Idylles; elle y peint,
» elle y anime, elle y égaye
» toutes choses. Elle se fait
» voir & sentir par-tout, elle y
» respire toute entière. Si l'on y
» entrevoit l'art dans quelques
» endroits, c'est toujours sous
» l'image de sa rivale, & si bien
» déguisé, qu'il est impossible de le
» démasquer entièrement; les plus
» fins connoisseurs y sont trompés
» les premiers.... Théocrite est
» simple, naïf; mais d'une sim-
» plicité qui a mille graces. C'est
» une Beauté qui ne doit ses
» charmes qu'à elle-même; une
» Beauté nue & dépouillée de
» toute sorte d'ornemens, mais

» gracieuse & toute attrayante.
» On diroit que ce Poëte a été
» persuadé que la moindre parure,
» loin d'embellir un si charmant
» objet , en déroboit aux yeux
» quelque grace ; & l'on ne peut
» se lasser d'admirer un génie qui
» a trouvé le secret de produire
» de si belles choses , en prenant
» autant de soin pour fuir toute
» sorte d'ornemens , que les
» autres en prennent pour les
» amener.... Il est riche en ima-
» ginations ; varié , fécond en
» pensées , en peintures , en
» caractères. On peut le comparer
» à un de ces beaux lieux formés
» à plaisir par la nature , où elle
» s'est jouée elle - même , & où
» elle n'a rien oublié de ce qu'elle

DE THÉOCRITE. 191

» a cru capable de plaire ; où elle
» a étalé ses plus doux trésors ,
» & dans une confusion souvent
» négligée ; mais toujours abon-
» dante & agréable , parmi les
» objets les plus riens elle s'est plue
» à en placer quelques-uns de fau-
» vages , & d'un peu bruts ,
» comme pour se distinguer par
» ces traits , & en offrant plus de
» variété , faire connoître toute
» l'étendue de sa puissance.....
» Théocrite est coulant , doux ,
» harmonieux , délicat , heureux
» & vif dans ses expressions ; exact
» à conserver le nombre du vers
» bucolique ; enfin il a tous les
» avantages de la Langue Grec-
» que : sa facilité est inimitable : son

» génie aisé produit en grand
» nombre des choses simples ,
» agréables, naturelles, sans peine,
» sans étude , sans dessein , sans
» effort , & en se jouant ; en sorte
» qu'elles semblent naître d'elles-
» mêmes sous les mains de ce
» Poëte , & que communiquant
» à ceux qui le liront cette facilité,
» il met leur esprit dans une si-
» tuation aisée & agréable, dont
» rien ne trouble le calme & la
» douceur. Plus on aura de déli-
» cateffe , & plus on aura de goût
» pour Théocrite «.

Je n'ajouterai rien à ces éloges,
sinon que ce Poëte est quelquefois
sublime , qu'il traite des objets
importans , & chante souvent d'un
ton

ton un peu plus élevé qu'il ne paroît convenir à l'Idylle :

Sicelides Musæ , paulò majora canamus.

Cependant , si l'on y fait bien attention , l'on reconnoîtra que dans les sujets qui , au premier coup d'œil , semblent étrangers au genre Bucolique , ce Poète a l'art d'employer des images & des comparaisons champêtres , en sorte que pour l'ordinaire on peut lui appliquer ces vers admirables de Boileau.

Telle qu'une Bergère , au plus beau jour de
Fête ,

De superbes rubis ne charge point sa tête ,
Et sans mêler à l'or l'éclat des diamans ,
Cueille en un chant voisin ses plus beaux
ornemens ;

I. Partie.

I

194 *LA VIE DE THÉOCRITE.*

Telle, aimable en son air , mais humble dans
son style,

Doit éclater sans pompe une élégante Idylle.
Son tour simple & naïf n'a rien de fastueux ,
Et n'aime point l'orgueil d'un vers présomp-
tueux.

Il faut que sa douceur flatte , chatouille ,
éveille ,

Et jamais de grands mots n'épouvante l'oreille.





IDYLLES
DE THÉOCRITE.

IDYLLE PREMIÈRE (1).
THYRSIS, UN BERGER.

THYRSIS.

LE PIN qui couronne les bords de
cette claire Fontaine fait entendre un
doux murmure : mais , aimable Berger ,

(1) Je dois avertir les Lecteurs , que la
première Edition de ces Idylles fut publiée
en 1774. Il a paru une traduction de Théo-
crite en 1777. On y trouve plusieurs phrases,

les sons de ta flûte n'ont pas moins de douceur ! Tes chants ne se céderont jamais qu'à ceux de Pan ; & si ce Dieu reçoit un bouc armé de ses cornes , tu obtiendras une chèvre ; s'il se contente au contraire d'une chèvre , tu ne remporteras alors pour prix de ta victoire qu'une jeune chèvre : la chair en est tendre & délicate , tant qu'on n'a pas commencé à la traire.

L E B E R G E R .

T H Y R S I S , tes chants sont plus agréables que le murmure de cette eau qui coule en s'épanchant du haut de ce rocher ! Si les Muses acceptent pour présent une tendre brebis , ta victoire

plusieurs expressions empruntées de la mienne. On ne m'accusera pas de plagiat , & cette découverte m'a fait plaisir. C'est une preuve que le nouveau Traducteur n'a pu faire mieux.

fera payée d'un jeune Agneau : mais si ces Déesfes préfèrent l'agneau , tu recevras alors une jeune brebis.

THYRSIS.

BERGER, viens t'asseoir au pied de ce Coteau ; viens sur ces bruyères faire résonner ta flûte en l'honneur des Nymphes ! pendant ce temps , je ferai paître tes chèvres.

LE BERGER.

IL ne nous est pas permis , ô Thyrsis , il nous est absolument défendu de jouer de la flûte vers le milieu du jour : nous redoutons le Dieu Pan : c'est le temps où il se repose , après s'être beaucoup fatigué à la chasse. Ce Dieu s'irrite aisément , & son visage est toujours enflammé de colère : mais pour toi , ô Thyrsis , qui as été instruit des tourmens de Daphnis ; toi qui as remporté le prix

des chants bucoliques, suis-moi ; allons nous reposer sous cet ormeau touffu , vis-à-vis cette statue de Priape , & celles des Nymphes de ces Fontaines. Il y a dans cet endroit des sièges de gazon , ombragés par ces chênes majestueux : c'est une retraite convenable à des Bergers. Si tu veux chanter comme autrefois, lorsque tu disputois la victoire à Chromis , ce Berger de Libye , je te permettrai de traire trois fois cette chèvre , mère de deux jumeaux : quoiqu'elle allaite deux petits , elle remplit encore chaque jour de son lait deux grands vases. Je te donnerai en outre une tasse profonde , enduite de cire odorante : elle est garnie de deux anses : la Sculpture conserve toute sa fraîcheur & toute sa nouveauté. Les bords sont chargés de lierre serpentant , entremêlé avec l'Amaranthe , dont la fleur est dorée. Une femme charmante , ornée d'un voile

& de bandelettes, est gravée au fond. Cette figure est dessinée avec un art merveilleux ; c'est un ouvrage parfait. On voit près de cette Beauté deux Amans à longue chevelure : ils lui parlent tour-à-tour, lui font de vifs reproches sur son indifférence : mais son ame n'en est point touchée ; elle regarde tantôt celui-ci avec un sourire malin, tantôt elle paroît donner à celui-là toute son attention. Ces deux malheureux les yeux enflammés d'amour, se consument en vain auprès d'elle. On apperçoit plus loin un vieux pêcheur, & un rocher aride sur lequel il se hâte de traîner un immense filet, pour le lancer dans la mer. Ce Vieillard semble faire des efforts prodigieux : on diroit qu'il déploie toute sa force pour cette pêche : ses veines sont gonflées au-tour de son cou : tous ses muscles sont tendus : quoique déjà blanchi par les années, il a autant de

vigueur qu'à la fleur de l'âge. Une vigne chargée de grappes vermeilles, & çifelée avec un art admirable, s'offre aux regards tout auprès de ce vieux Pêcheur. Un jeune Berger, couché le long de la haïe, en est le gardien. On voit près de lui deux renards : l'un court à travers le plant de vigne, & détruit les raisins déjà mûrs ; l'autre médite quelque fourberie, & semble dire qu'il ne s'éloignera pas sans avoir auparavant dérobé le déjeûner du jeune Pâtre. Celui-ci s'occupe à tresser ensemble de la paille & du jonc, afin d'en construire des pièges pour surprendre des cigales, & il prend tant de plaisir à son ouvrage, qu'il oublie entièrement sa Panetière, son déjeûner, & la garde de la vigne. Des branches flexibles d'Acanthe embrassent tout le contour de cette belle tasse. Cet ouvrage divin excitera ton admiration ; tu en feras enchanté. Un

jeune Nautonnier de Calydon me l'a
 vendu pour une chèvre & un grand
 fromage de lait excellent (1). Ce
 vase n'a point encore approché de
 mes lèvres : jamais personne ne s'en est
 servi : je t'en ferai présent volontiers ,
 ô mon cher Thyrsis , si tu veux chanter
 les vers que je desire. Je ne suis point
 jaloux de ta gloire ; allons , commence :
 tu ne feras point entendre tes chants
 dans les enfers , où régner le silence
 & l'oubli.

T H Y R S I S.

C O M M E N C E Z , Muses chéries,
 commencez des chants bucoliques !

Je suis Thyrsis , habitant de l'Etna :

(1) Quelques Commentateurs prétendent
 qu'il faut lire *gâteau* au lieu de *fromage*.
 La différence n'est pas fort essentielle. Ces
 deux idées sont également champêtres , &
 dans les mœurs des Bergers.

c'est la voix de Thyrsis que vous entendez.

Muses, où étiez-vous pendant que Daphnis étoit consumé d'amour? Habitez-vous les vallons délicieux de Tempé, arrosés par le Pénée? Erriez-vous sur le Pinde? vous ne parcouriez point alors les bords du majestueux Anapus, ni le sommet élevé de l'Étna, ni les ondes sacrées d'Acis.

Commencez, Muses chéries, commencez des chants bucoliques!

Les loups, les bêtes féroces ont déploré son malheur par leurs hurlemens affreux : les lions à sa mort ont fait retentir les forêts de leurs longs rugissemens.

Commencez, Muses chéries, commencez des chants bucoliques!

Des Taureaux, des Genisses, de jeunes Veaux & leurs mères, se sont attroupés en grand nombre autour de lui, & ont pleuré sa perte.

Commencez , Muses chéries , commencez des chants bucoliques !

Mercuré le premier quitta le fommet des montagnes, s'approcha de Daphnis, & lui dit : Quel est donc , ô Daphnis, quel est le sujet de ton accablement ? D'où naissent les feux qui te consomment ?

Commencez , Muses chéries , commencez des chants bucoliques !

Tous les Bergers , tous les Pasteurs accoururent vers lui : tous lui demandèrent quel tourment il enduroit. Priape y vint aussi , & lui adressa ces mots : Infortuné Daphnis , pourquoi te laisser abattre ainsi par le chagrin ! Une jeune Beauté te cherche avec empressement sur les bords des fontaines , & à travers les forêts.

Commencez , Muses chéries , commencez des chants bucoliques !

Tu es trop malheureux dans ton amour : il trouble ta raison. Jusqu'ici tu avois été célèbre & renommé par ta

sageffe ; mais aujourd'hui tu n'es plus qu'un Berger mercenaire , & tu ressembles à ces Pâtres grossiers , qui , témoins de l'accouplement des boucs & des chèvres , en sèchent de douleur.

Commencez , Muses chéries , commencez des chants bucoliques !

De même quand tu apperçois de jeunes Bergères rire & folâtrer ensemble , aussitôt ta jalousie se manifeste dans tes regards , de ce que tu ne peux danser avec elles. Daphnis garda un profond silence , & tout entier en proie à son amour , il le conserva jusqu'à son trépas.

Commencez , Muses chéries , commencez des chants bucoliques !

L'aimable Vénus s'y rendit la dernière : les ris voltigeoient sur ses lèvres , tandis que la colère étoit au fond de son cœur. Eh bien , Daphnis , lui dit-elle , tu te vantois de triompher de l'Amour ! Mais cependant te voilà

vaincu , dompté par ce Dieu terrible.

Commencez , Muses chéries , commencez des chants bucoliques !

Daphnis répondit ainsi à la Déesse :
O redoutable Vénus ! O Déesse odieuse !
O Vénus ennemie cruelle des mortels !
Tu dis donc que mon dernier soleil
se couche ! Vas , Déesse détestable ,
Daphnis causera le désespoir de ton
fils , jusques dans le sombre séjour des
morts.

Commencez , Muses chéries , commencez des chants bucoliques !

Déesse , vas sur le mont Ida , où
l'on dit qu'un jeune Berger..... cours
vers Anchysé , à l'ombre des chênes
touffus..... Ici on ne trouve qu'un léger
gazon..... Ici les Abeilles voltigent
en bourdonnant autour de leurs ruches.

Commencez , Muses chéries , commencez des chants bucoliques !

Adonis étoit plein de charmes &
d'appas : il faisoit paître des troupeaux :

il perçoit des lièvres à la chasse , & poursuivoit des bêtes farouches.

Commencez , Muses chéries , commencez des chants bucoliques !

Ose aller te présenter encore vis-à-vis de Diomède , & le défier au combat ! Dis-lui : J'ai vaincu le Berger Daphnis ; viens combattre contre moi !

Commencez , Muses chéries , commencez des chants bucoliques !

Loups , bêtes féroces , & vous , Ours , habitans des montagnes , adieu ; le Berger Daphnis n'habitera plus avec vous sous ces chênes , au milieu des bois & des forêts ! Adieu , belle Fontaine d'Arétuse ! Adieu fleuves qui roulez doucement vos flots argentés , vers les ondes du Thymbris !

Commencez , Muses chéries , commencez des chants bucoliques !

Je suis ce Daphnis qui faisoit paître ici ses Bœufs , & défalérer dans ce lieu ses Taureaux & ses Genisses ,

Commencez , Muses chéries , commencez des chants bucoliques !

O Pan ! ô Dieu des Bergers , soit que tu parcoures maintenant la haute montagne du Lycée ; soit que tu erres sur le vaste sommet du Ménale , viens dans l'Isle de Sicile : abandonne le Promontoire d'Hélice , & le tombeau élevé du fils de Lycaon , ce Tombeau révééré même des Dieux !

Cessez , Muses , cessez enfin ces chants bucoliques !

Approche , Roi des Bergers ; reçois cette flûte harmonieuse , agréable , & collée avec de la cire ! L'embouchure en est aisée. Victime malheureuse de l'Amour , je me sens entraîner dans les Enfers.

Cessez , Muses , cessez enfin ces chants bucoliques !

Buiffons , & vous épines , produisez , portez maintenant des violettes ! Que le beau Narcisse étale désormais ses

fleurs sur le genévrier ! Que tout change de forme & de nature ! Que le Pin se charge de poires , puisque Daphnis périt cruellement ! Que les Cerfs blessent maintenant les Chiens , & que les tristes Hiboux le disputent sur les montagnes aux tendres Rossignols !

Cessez, Muses, cessez enfin ces chants bucoliques !

Daphnis n'en put dire davantage : ses forces l'abandonnent : Vénus s'approche de lui , veut le soutenir & le ranimer ; mais la Parque avoit déjà coupé la trame de ses jours. C'est ainsi que Daphnis passa le fleuve fatal : l'onde noire engloutit ce Berger agréable aux Nymphes , & favorisé des Muses.

Cessez, Muses, cessez enfin ces chants bucoliques !

Berger , donne-moi la tasse , & fais approcher la Chèvre , afin que je puisse la traire , & faire des libations aux Muses. Je vous salue , Muses chéries , je vous

faue ! Je veux dans la fuite chanter
en votre honneur des chanfons encore
plus douces & plus harmonieufes.

L E B E R G E R.

P U I S S E ta bouche enchantereffe
être remplie de flots délicieux de miel !
Puisse-tu favourer des figues cueillies
dans l'Attique ! Tu chantes avec plus
de douceur que la Cigale. Voici la
taffe, aimable Berger : combien l'odeur
en eft fuave ! Tu vas croire qu'elle a
été plongée dans la Fontaine des
Déeffes des Saisons. Viens ici Cyffethe !
Berger, tu peux la traire présentement :
& vous, mes Chèvres, gardez - vous
de fauter & de bondir devant votre
chef (1), de peur d'exciter fes feux !

(1) Devant le *Bouc*.





IDYLLE II (1).

SIMETHE , OU L'ENCHANTERESSE.

T
H E S T I L I S , où sont ces lauriers,
ces Philtres ? couronne cette coupe
avec de la laine couleur de pourpre,
afin de faire périr l'infidèle qui cause

(1) Longepierre s'exprime ainsi au fujet
de cette Idylle : » Cette Idylle est , à mon
» gré , la plus belle de Théocrite , & peut-
» être nous reste-t-il peu de morceaux de
» l'Antiquité aussi parfaits. Il y règne d'un
» bout à l'autre un génie , une vivacité ,
» une force d'expression , & sur-tout un
» pathétique qui touche & qui attache agréa-
» blement : aussi ai-je oui dire à M. Racine ,
» si bon juge & si grand maître en cette
» matière , qu'il n'a rien vu de plus vif ,
» ni de plus beau dans toute l'Antiquité «.

mon tourment ! Il y a douze jours entiers que le cruel m'abandonne. Il ignore si je respire encore , ou non. Le barbare n'a pas même daigné frapper à ma porte. Vénus & le volage Amour ont sans doute fixé son cœur vers un nouvel objet. J'irai demain dans la Palestre de Timagète , pour le voir ; je lui demanderai pourquoi il en agit de la sorte avec son Amante. Mais je veux lui faire sentir aujourd'hui le pouvoir de mes enchantemens. O Lune, prête-moi ta brillante clarté ! ô Déesse, je vais t'adresser mes chants , ainsi qu'à l'inférieure Hécate que les chiens redoutent , lorsqu'elle marche au travers de flots de sang noirâtre , & parmi les ossemens & les tombeaux. Je te salue , Hécate , Divinité terrible ? Ne m'abandonne pas ! Rends ces charmes aussi puissans que ceux de Circé , de Médée , & de la blonde Périmède !

Charme puissant (1), ramène dans ces lieux mon Amant volage !

Le feu a déjà consumé la farine !
 Jettes-en d'autre , trop lente Thestylis !
 Mais à quoi penses-tu donc ? Scélérate,
 ferois-je aussi l'objet de tes mépris ?
 Jette donc cette farine dans le feu , &
 dis en même-temps ; *J'y jette de même
 les os de Delphis.*

Charme puissant , ramène dans ces lieux mon Amant volage !

(1) Il y a dans le texte *Yunx.* » L'Yunx » est un oiseau dont les anciens se servoient » dans les enchantemens, & sur-tout dans les » philtres. On croit communément que c'est » le hochequeue. Les Enchanteresses l'at- » tachoient à une roue qu'elles tournoient » rapidement , en chantant des vers magi- » ques. D'autres pensent , dit le Scholiaſte » de Pindare , qu'elles n'attachoient point » cet oiseau entier à la roue ; mais seule- » ment ſes entrailles ». Mémoire ſur Vénus , par M. Larcher , 1775 , pag. 56.

Delphis cause mon tourment. C'est pour l'en punir que je brûle ce laurier : il a pris feu tout-à-coup en pétillant, & s'est entièrement réduit en cendres. Puisse une flamme dévorante consumer également Delphis !

Charme puissant , ramène dans ces lieux mon Amant volage !

Comme je fais fondre cette cire sous d'heureux auspices , que l'Amour amollisse de même le cœur de Delphis ! Comme ce cercle d'airain roule à mes pieds, que l'ingrat, conduit par Vénus, fasse pareillement plusieurs tours vis-à-vis de cette porte !

Charme puissant , ramène dans ces lieux mon Amant volage !

Je vais offrir le son. Pour toi, Diane, tu pourrais amollir non - seulement le diamant renfermé dans les entrailles de la terre , mais encore les corps les plus durs & les plus solides ! Thestylis, les chiens commencent à aboyer dans

la ville : la Déesse paroît déjà dans les carrefours : frappe au plutôt ce vase d'airain !

Charme puissant , ramène dans ces lieux mon Amant volage !

La mer est calme présentement , & les vents se taisent , tandis que la douleur assiége cruellement mon ame. Je brûle toute entière pour l'ingrat , qui , au lieu de me donner le doux nom d'Epouse , m'a ravi malheureusement mon trésor le plus précieux , & a flétri ma réputation !

Charme puissant , ramène dans ces lieux mon Amant volage !

Je fais trois libations , & je répète trois fois ces mots , ô redoutable Déesse ! *Quelque objet qui enchaîne le cœur de mon Amant , puisse Delphis l'oublier , ainsi que Thésée perdit à Naxe , dit-on , le souvenir de la belle Ariane !*

Charme puissant , ramène dans ces lieux mon Amant volage !

L'Hippomane croît dans l'Arcadie :
cette plante rend furieux les coursiers
& les cavalles légères & les fait errer
à pas précipités sur le sommet des
montagnes. Puis-je voir Delphis, faisi
d'une fureur amoureuse , accourir ici
de la Palestre avec la même ardeur !

Charme puissant , ramène dans ces
lieux mon Amant volage !

Delphis a perdu cette frange de son
vêtement : je vais la mettre en pièces ,
& la jeter dans ce feu violent. Amour ,
ah cruel Amour , tel qu'une avide
sangsue , tu as tari tout mon sang dans
mes veines !

Charme puissant , ramène dans ces
lieux mon Amant volage !

Delphis , je broyerai un Lézard ,
& je te porterai demain ce breuvage
funeste ! Thestylis , prends ces poisons :
frottes-en le seuil de cette porte , où
mon cœur reste toujours enchaîné ,
tandis que le perfide me dédaigne , &

dis en même temps (1) ; je disperse les os de Delphis.

Charme puissant , ramène dans ces lieux mon Amant volage !

Maintenant que je suis seule & abandonnée , depuis quelle époque pleurerai-je mon amour ! Par où commencerai-je ! Qui m'a fait ce présent fatal ! Anaxo , fille d'Eubulus , vint , une corbeille à la main , dans le bois consacré à Diane : on y conduisoit avec beaucoup de pompe plusieurs bêtes sauvages , & surtout une Lionne superbe.

Lune adorable , dis comment l'Amour a pris naissance dans mon cœur !

Theucarile , ma Nourrice , dont le

(1) Il y a dans le Grec , dis en *crachant*. Cette circonstance avoit lieu dans les enchantemens. Cette idée peut paroître désagréable à des François : mais il faut se transporter , quand on lit un Auteur , dans les siècles où il écrivoit.

souvenir

souvenir me fera toujours agréable ,
demeuroit auprès de nous : elle me
pria, me conjura d'aller voir cette Fête
brillante. Hélas, je la suivis malheu-
reusement ! J'étois vêtue d'une robe
précieuse , & couverte d'un voile fin &
délié, que j'avois emprunté à Cléariste.

Lune adorable, dis comment l'A-
mour a pris naissance dans mon cœur ?

Lorsque j'étois au milieu du chemin
qui conduit à la maison de Lycon ,
j'apperçus Delphis & Eudamippe : ils
marchoient ensemble : le tendre duvet
de leurs joues ressembloit au pâle souci,
& leur peau étoit plus éclatante que
le disque de la Lune. Ils revenoient de
la Palestre, où ils s'étoient beaucoup
exercés.

Lune adorable, dis comment l'A-
mour a pris naissance dans mon cœur !

Dès que je le vis, ma raison se trou-
bla; mon cœur fut cruellement tour-
menté; ma beauté perdit tous ses char-

mes ; interdite , éperdue , je ne pris plus d'intérêt à cette Fête , & j'ignore comment je m'en retournai : une fièvre brûlante me confumoit : je restai couchée dans mon lit dix jours & dix nuits.

Lune adorable , dis comment l'Amour a pris naissance dans mon cœur !

Une pâleur mortelle se répandit sur tout mon corps : mes cheveux tombèrent : j'étois d'une maigreur épouvantable. Quels mouvemens ne me suis-je point donnés alors ! Quelle Magicienne n'ai-je pas consultée ! Soins inutiles ! Je ne reçus aucun adoucissement , & le tems fuyoit d'une aîle rapide.

Lune adorable , dis comment l'Amour a pris naissance dans mon cœur !

Je découvris enfin la vérité à Thes-tilis. Trouve , lui dis-je , un remède à mon cruel tourment ! Infortunée que je suis , Delphis possède mon ame toute entière ! Rends-toi auprès de la

Palestre de Timagète : tâche d'y appercevoir Delphis ; il se trouve tous les jours dans cet endroit qu'il aime beaucoup (1).

(1) Les *Palestres*, chez les Grecs , étoient des espèces d'Académies entretenues aux dépens du Public : on les appelloit encore *Gymnases*, & elles étoient composées de différentes pièces, dont voici les principales : les Portiques extérieurs qui étoient le lieu où les Mathématiciens , les Philosophes , les Rhéteurs , & les Maîtres des autres Sciences , faisoient leurs leçons publiques ; l'*Ephebeum*, où se rendoient les jeunes gens pour apprendre en particulier , & hors du public leurs exercices : ils s'y assembloient toujours de grand matin ; le *Gymnasterion*, où l'on gardoit les habits de ceux qui alloient aux bains , ou aux exercices ; l'*Unctuarium*, où se faisoient les onctions qui précédoient , ou qui suivoient la lutte ou les bains ; le *Conisterium*, où l'on se couvroit de sable pour sécher l'huile ou la sueur ; la *Palestre*, où se faisoient les exercices de la lutte , du

Lune adorable , dis comment l'A-
mour a pris naissance dans mon cœur !

Quand tu le verras seul , fais-lui
quelque signe , & dis-lui : *Simethe vous*
demande. Amène-le ensuite avec toi.

pugilat , du pancrace ; le *Sphæristerion*, qui étoit proprement un jeu de paume destiné pour les exercices où l'on se servoit d'une balle ; les *Xistes*, qui étoient des portiques où les Athlètes faisoient leurs exercices quand il faisoit un mauvais temps , ou pendant l'hiver. Le *Stade* , faisoit encore partie des *Palestres* ou *Gymnases* : c'étoit un grand espace de terrain sablé , & de forme demi-circulaire ; il y avoit des degrés tout-au-tour, où se plaçoient les Spectateurs. Les exercices Palestriques se réduisoient à neuf ; sçavoir , la *Lutte* , le *Pugilat* , le *Pancrace* , la *Course*, l'*Hoplomachie*, le *Saut* , le *Disque*, le *Trait* & le *Cerceau*. Chez les Grecs , tous les enfans de condition étoient également élevés & dans les Lettres , & dans tous les exercices de la Palestre.

Dictionnaire des Antiquités Romaines.

Thestylis part à ces mots, & revient accompagnée de Delphis. Dès que je l'apperçus franchir d'un pied léger le seuil de cette porte

Lune adorable , dis comment l'Amour a pris naissance dans mon cœur !

Soudain je devins plus froide que la glace. Une sueur pareille à la rosée du matin inondoit mon visage : ma langue embarrassée gardoit le silence : je n'aurois pu même faire entendre les sons mal articulés que balbutient en songe les enfans , lorsqu'ils appellent leur tendre mère. J'étois glacée, pétrifiée.

Lune adorable , dis comment l'Amour a pris naissance dans mon cœur !

Le cruel me regarde , baisse les yeux, s'affied auprès de moi , & m'adresse ces paroles : Simethe , quand tu m'as fait dire de venir , tu n'as prévenu mon desir , qu'autant que je devançai dernièrement à la course le beau Philinus.

Lune adorable , dis comment l'A-
mour a pris naissance dans mon cœur !

Je serois venu certainement cette
nuit avec quelques amis , j'en jure par
mon ardent amour. Je t'aurois apporté
des pommes de Bacchus. Une cou-
ronne de peuplier blanc , consacré à
Hercule , & ornée de bandelettes de
pourpre , m'auroit ceint la tête.

Lune adorable , dis comment l'A-
mour a pris naissance dans mon cœur !

Combien j'aurois été enchanté d'être
reçu favorablement ! On me vante
parmi tous les autres jeunes gens à
cause de ma légèreté & de ma beauté.
Si j'eusse cueilli alors un baiser sur ta
belle bouche , je serois resté tranquille ;
mais si tu m'avois au contraire refusé
avec dédain , & que ta porte m'eût été
fermée , j'aurois employé dans l'instant
le fer & le feu pour l'ouvrir.

Lune adorable , dis comment l'A-
mour a pris naissance dans mon cœur !

J'avoue maintenant que j'ai des graces à rendre à Vénus, & ensuite à toi, Simethe. Après Vénus, c'est toi qui m'as arraché à ma flamme dévorante : tu m'as appelé dans ta maison, lorsque j'étois presque entièrement consumé : car l'Amour allume souvent des feux plus brûlans que ceux de Vulcain.

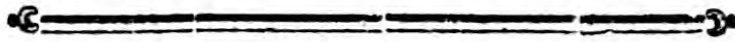
Lune adorable, dis comment l'Amour a pris naissance dans mon cœur !

L'Amour par ses fureurs insensées fait abandonner à une jeune fille la maison paternelle, & le lit nuptial à l'Épouse. Ainsi parla Delphis, & moi, trop foible & trop crédule, je le prends par la main; je l'incline mollement sur mon lit : soudain nos corps unis s'embrasent mutuellement : nos visages brillent d'une plus vive ardeur, & nos soupirs confondus forment un murmure voluptueux. Enfin, pour ne te rien dire d'inutile, ô Lune favora-

ble , nous avons mis le comble à nos desirs , en nous livrant aux plus vifs transports de l'Amour. Depuis cet instant heureux jusqu'à ces jours derniers , nous n'avions pas eu lieu de nous plaindre l'un de l'autre. La mère de Philiste , ma joueuse de flûte , & de Mélisse , est venue me trouver ce matin , lorsque les chevaux du Soleil montoient sur l'horizon , & ramenoient du sein de l'Océan l'Aurore aux doigts de rose. Au milieu de plusieurs discours que m'a tenus cette femme , elle m'a fait entendre que Delphis étoit amoureux : qu'elle ne connoissoit point l'objet de sa nouvelle passion ; mais que cet inconstant a bu à plusieurs reprises à l'Amante qui le captive aujourd'hui ; qu'il s'est enfui avec précipitation , & que sa maison est ornée & remplie de guirlandes de fleurs. Voilà tout ce que m'a raconté cette Nourrice : elle est très-véridique. En

effet, avant cette époque funeste, il venoit me voir plusieurs fois chaque jour, & laissoit souvent chez moi son vase d'airain (1) : mais il y a déjà douze jours que je n'ai vu l'ingrat. M'auroit-il oubliée ! Trouveroit-il ailleurs des plaisirs ! Je vais employer contre lui tous mes enchantemens ; &, s'il se plaît à augmenter mon tourment, je le précipiterai dans les Enfers. Tels sont les Philtres puissans que je conserve dans une corbeille, & dont un Assyrien m'a enseigné l'usage. Adieu, Lune adorable ; pousse tes coursiers vers l'Océan ! Pour moi, je supporterai ma douleur, comme je l'ai fait jusqu'à ce moment. Adieu, Lune brillante ! Adieu, Astres étincelans, qui accompagnez le char de la nuit tranquille.

(1) Les Athlètes avoient une sorte de vase de peau ou d'airain, dans lequel ils mettoient l'huile dont ils se frottoient.



I D Y L L E I I I.

A M A R Y L L I S.

JE cours vers Amaryllis, tandis que mes chèvres paissent sur le sommet de cette montagne, sous la conduite de Tityre. Fais paître mes Chèvres, ô mon cher Tityre, & mène-les se défaltérer à la fontaine : mais prends garde que ce bouc blanc de Lybie ne te heurte de ses cornes !

O charmante Amaryllis, pourquoi n'avances-tu plus la tête hors de cet antre, pour me donner, comme autrefois, le doux nom de ton Amant ? Me haïrois-tu présentement ? ou bien trouverois-tu, lorsque je t'approche, Bergère dédaigneuse, mon nez trop écrasé, & ma barbe trop touffue ? Tu m'obligeras enfin à trancher le fil de

mes jours (1) ! Je t'apporte dix pommes, cueillies dans l'endroit où tu me l'avois ordonné. Demain je t'en offrirai d'autres. Considère ma douleur amère ! Que ne puis-je devenir Abeille ? J'entrerois en bourdonnant dans ton antre ; j'y pénétrerois à travers le lierre & la fougère qui t'entourent. Ah ! je connois maintenant l'Amour ! C'est un Dieu cruel : il a certainement sucé le lait d'une Lionne , & sa mère l'a élevé dans les forêts ! Semblable à une flamme dévorante , il me brûle & me consume. Nymphes aux regards enchanteurs , aux beaux sourcils noirs ! Nymphes au cœur de roche , fermez ton Berger entre tes bras , & permettez-lui qu'il t'embrasse ! On trouve une volupté délicieuse même dans de simples baisers. Tu vas me forcer , ô ma chère

(1) *A m'étrangler.*

Amaryllis , à mettre en pièces cette couronne formée de feuilles de lierre , & de perfil odoriférant : je te la réservoïs. Hélas ! que deviendrai-je ! Quel malheur m'accable , infortuné que je suis ! Tu ne daignes pas seulement m'écouter ! Je vais ôter cet habit de peau , & me précipiter dans les flots , où le Pêcheur Olpis tend des pièges aux Thons. Les dangers auxquels je serai exposé , te causeront de la joie. Je voulus connoître dernièrement si tu m'aimois : la feuille que j'avois placée sous mon coude , ne rendit aucun son , & se dessécha sur le champ (1). La vieille Agro , qui pré-

(1) Les Anciens , pour connoître s'ils étoient aimés , prenoient une feuille , & la plaço ent , ou sous le coude , ou sur la main , ou sur l'épaule : ils la pressoient ensuite , & si elle rendoit du son , c'étoit un augure favorable.

dit l'avenir avec un crible, me dévoila l'autre jour la vérité, pendant qu'elle ramassoit des épis. Tu brûles, me dit-elle, pour Amaryllis; mais c'est en vain! l'ingrate ne répondra jamais à ton amour. Malgré cette prédiction, je te conserve une chèvre blanche, mère de deux Jumeaux. La brune Erithacis, fille de Mermnon, me la demande: Je la lui donnerai enfin, puisque tu ris de mon tourment..... Mais j'éprouve (1) un tréssaillement à l'œil droit! Est-ce que je verrois bientôt ma Bergère? Je vais m'asseoir au pied de ce pin, & chanter: elle daignera peut-être me regarder: son cœur n'est pas de diamant.

Hippomène, desirant d'épouser une

(1) Le tréssaillement de l'œil étoit mis au nombre des augures, ainsi que le vol des oiseaux, les coups de tonnerre, l'éternuement, &c.

jeune Princesse , prit dans ses mains des pommes d'or , & fournit glorieusement la carrière. Dès qu'Atalante les vit , son ame se troubla , & son cœur fut enflammé du plus ardent amour (1).

Le Devin Mélampe conduisit à Pyle un Troupeau qui païssoit sur le mont Othrys. La charmante Péro, mère de la sage Alphésibée , devint alors l'épouse de Bias.

(1) Atalante étoit fille de Schénée : plusieurs Princes la recherchèrent en mariage ; mais son père ne voulut l'accorder qu'à celui qui la vaincroit à la course. Hippomène eut ce bonheur , en usant d'artifice. Il jetta dans la carrière des pommes d'or que Vénus lui avoit données. Atalante s'étant arrêtée pour les ramasser , fut vaincue par Hippomène , & l'épousa.

Mélampe étoit frère de Bias qui devint éperdument amoureux de la jeune Péro. Celle-ci ne devoit être l'Epouse que de celui qui ameneroit à Nélée , son père , les

Adonis faisant paître ses brebis sur le sommet des montagnes, n'enflamma-t-il pas la belle Vénus d'une passion si violente, que cette Déesse pressoit encore sur son sein ce Berger froid & inanimé ?

Que j'envie le sort d'Endymion livré à un sommeil continuel ! Que je suis jaloux, ô ma chère Amaryllis, du bonheur de Jason qui goûtoit des plaisirs dont vous n'êtes pas dignes

Vaches d'Iphicle. Mélampe les lui amena, & demanda Péro pour Bias son frère. On raconte différemment l'histoire de ces deux frères.

Tout le monde connoît la fable d'Adonis, & celle d'Endymion : il seroit inutile de nous y arrêter.

Jason, fils de Minos & de la Nymphé Phronie, étit Roi de Crète. Ce Prince s'étant endormi dans une Prairie, Cérès s'approcha de lui pendant son sommeil, & en eut Plutus.

d'entendre le récit, ô profanes mortels!

J'ai un cruel mal de tête : mais,
Amaryllis, tu n'en es point touchée.
Je ne chanterai pas davantage. Je vais
m'étendre & me coucher ici : les Loups
me dévoreront, & ma mort aura pour
toi la douceur du miel.



IDYLLE VIII (1).

DAPHNIS, MÉNALQUE,
UN BERGER.

MÉNALQUE faisoit paître ses
Brebis sur de hautes montagnes, & y

(1) M. l'Abbé Batteux, dans son *Cours de Belles-Lettres*, Tom. I. a donné la Traduction de cette Idylle, & de trois autres que j'ai également traduites de nouveau. Je crois qu'il ne le trouvera pas mauvais ; d'autant plus qu'il n'entroit pas dans son plan de les traduire en entier.

rencontra l'aimable Daphnis qui gardoit aussi son troupeau de Bœufs. Ces deux Bergers étoient blonds : tous deux à la fleur de l'âge : tous deux habiles à chanter, & à jouer de la flûte. Ménalque ayant regardé Daphnis, lui parla ainsi le premier.

M É N A L Q U E.

D A P H N I S, Pasteur de Troupeaux mugiffans. veux-tu disputer avec moi le prix du chant? Je t'avoue sincèrement qu'il ne me sera pas difficile de remporter la Victoire.

Daphnis lui répondit en ces termes :

D A P H N I S.

M É N A L Q U E, conducteur de Brebis couvertes de riches toisons, sçavant joueur de flûte, tes chants, quels que soient tes efforts, ne l'emporteront point sur les miens !

M É N A L Q U E.

V E U X - T U essayer ? *Veux - tu*
déposer un prix pour le vainqueur ?

D A P H N I S.

J E disputerai volontiers contre toi,
& je consens à donner un gage.

M É N A L Q U E.

M A I S quel gage pourrons - nous
déposer qui soit digne de notre victoire ?

D A P H N I S.

P O U R moi , je risquerai un Veau
tendre ; & toi , tu mettras un Agneau
aussi gros que sa mère.

M É N A L Q U E.

J E ne puis gager un Agneau : mon
père & ma mere sont trop redoutables :
ils comptent chaque soir toutes les
Brebis.

D A P H N I S.

M A I S , que peux-tu donc parier ?
Quel prix remportera donc le vain-
queur !

M É N A L Q U E.

J' A I une belle flûte à neuf trous ,
que j'ai faite moi-même. Les tuyaux
font de la même longueur , & unis
ensemble avec de la cire blanche. Je la
mettrai pour gage : mais je ne parierai
rien de ce qui appartient à mon père.

D A P H N I S.

J' E N possède une toute semblable :
les tuyaux en font également joints
avec de la cire odoriférante. Je l'achevai
ces jours derniers ; je me déchirai
même les doigts en la faisant , & j'en
ressens encore de la douleur. Mais qui
nous écoutera ? Quel sera notre Juge ?

M É N A L Q U E.

S I nous appellions ce Berger dont le chien blanc aboye autour de ses Chevreaux !

Ces deux jeunes rivaux appellent le Berger : il accourt aussitôt pour les entendre : ils chantent tous les deux à la fois ; mais comme le Berger veut juger leurs chants , on consulte le fort ; il tombe sur Ménalque : celui-ci doit jouer le premier de la flûte , & Daphnis lui répondre par des couplets champêtres. Ménalque commence donc ainsi.

M É N A L Q U E.

B O I S , & vous , fleuves , dont l'origine est céleste , si Ménalque a chanté quelquefois sur son chalumeau des airs agréables , procurez à ses Brebis de gras pâturages ; & si Daphnis conduit ici ses Genisses , accordez-lui la même faveur !

D A P H N I S.

HERBES tendres, claires Fontaines,
gazons délicieux , si Daphnis chante
aussi agréablement que le Rossignol ,
engraissez ses troupeaux ; & si Ménal-
que vient dans ces lieux , qu'il y trouve
d'abondans pâturages !

M É N A L Q U E.

D A N S tous les endroits où paroît
ma charmante Bergère , le Printemps
fourit , les pâturages abondent , les
mamelles sont remplies de lait , & les
jeunes Troupeaux s'engraissent : mais
dès qu'elle s'éloigne , les gazons se
desèchent , & le Berger languit.

D A P H N I S.

L E S Brebis & les Chèvres mettent
bas des jumeaux , les Abeilles rem-
plissent de miel leurs ruches , les chênes

portent plus haut leur tête majestueuse, dans les lieux où se trouve le beau Milon; mais quand il les abandonne, le Berger sèche aussi-tôt de douleur, & les Troupeaux maigrissent.

M É N A L Q U E.

O toi, le mari de mes Chèvres blanches ! O profondeur immense des forêts!.. Et vous mes Chevreaux, venez vous désaltérer dans ce ruisseau : Milon est dans ces contrées, & toi qui es privé de tes cornes, cours dire à ce même Milon, que Protée, quoique Dieu, a fait paître les Veaux marins (1).

D A P H N I S.

Je ne desire point le Royaume de Pelops, ni des trésors abondans, ni

(1) Le texte dans cet endroit paroît altéré. On peut consulter à ce sujet les Remarques de Longepierre.

d'être plus vite à la course que les vents :
je préfère de chanter des airs champêtres , assis près de toi au pied de ce rocher fourcilleux , & de voir paître d'un côté mes Brebis , & de porter de l'autre mes regards sur la mer de Sicile.

M É N A L Q U E .

LES froids sont funestes aux arbres ;
les chaleurs aux ruisseaux ; les lacets
aux oiseaux ; les pièges aux bêtes sauvages ; & aux hommes , une passion ardente pour une jeune Beauté. O Jupiter ! O Souverain Maître des Dieux ! Je ne ressens pas seul les feux de l'amour ; tu brûles aussi toi-même pour des mortelles.

Tels furent les chants que firent entendre ces deux jeunes Bergers : Ménalque commença ainsi son dernier couplet :

M É N A L Q U E .

EPARGNE mes Chevreaux, Loup

cruel , épargne mes Brebis qui viennent de mettre bas ! Ne m'enlève rien , quoique je sois jeune & le gardien d'un Troupeau nombreux ! O Lampure , comment peux-tu dormir aussi profondément ? Un chien fidèle ne doit point se livrer ainsi au sommeil , lorsqu'il accompagne un jeune Berger à la tête de son Troupeau. Et vous , mes chères Brebis , rassasiez - vous sans crainte d'herbe tendre ; elle renaîtra bientôt ! Paissez sans inquiétudes ! Paissez sans alarmes ! Remplissez de lait vos mamelles , afin que vous puissiez en fournir suffisamment à vos petits , & qu'il en reste encore assez pour remplir quelques vases !

Daphnis chante à son tour un air mélodieux.

D A P H N I S.

HIER une jeune Bergère , dont les sourcils étoient parfaitement beaux ,

me

me regarda , lorsque je passois devant la grotte avec mes Genisses : elle répéta deux fois que j'étois charmant. Je ne lui fis point alors une réponse dure & impolie ; mais je baissai aussitôt les yeux, & je continuai lentement ma route. Les Veaux , les Genisses & leurs mères mugissent agréablement, & leur haleine a beaucoup de douceur. Quel agrément d'être couché pendant les grandes chaleurs, sur les bords verdoyans d'un ruisseau qui coule avec un doux murmure ! Les pommes font l'ornement des pommiers, & les glands celui des chênes : les jeunes Veaux augmentent le prix de leurs mères , & les Troupeaux font la richesse des Bergers.

C'est ainsi que chantèrent ces deux Bergers ; & celui qu'ils avoient pris pour juge , parla en ces termes :

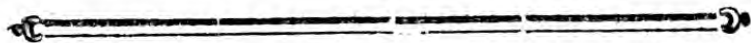
L E B E R G E R.

Q U E ta voix est agréable , ô
I. Partie. L

Daphnis ! Que tes chants font harmonieux ! Il est plus doux de t'entendre chanter , que de favouer le miel ! Reçois ces deux flûtes : elles font le prix de ta victoire. Si tu veux m'apprendre à chanter , quand je ferai paître mes Chèvres auprès de ton Troupeau , je te donnerai cette Chèvre dont les cornes font brisées : elle a du lait en abondance.

Daphnis , joyeux de sa victoire, saute & bat des mains : il ressemble à un Faon qui bondit autour de sa mère. Le Berger vaincu demeure au contraire triste & confus , comme une jeune Epouse le jour de ses noces. Depuis cet instant Daphnis a toujours tenu le premier rang entre les autres Bergers ; & quoique jeune alors , il épousa une Bergère remplie de graces & d'attraits,





I D Y L L E I X.

DAPHNIS, MÉNALQUE,
UN BERGER.

L E B E R G E R.

DAPHNIS, chante un air champêtre ! Fais entendre le premier , des chants bucoliques ! Commence Daphnis ; & que Ménalque te réponde ! Bergers, mettez auparavant vos tendres Veaux sous leurs mères : rassemblez vos Taureaux & vos Genisses , afin qu'ils ne puissent s'écarter du reste du Troupeau ! Daphnis, chante le premier un air pastoral ; Ménalque te répondra ensuite.

D A P H N I S.

L E S mugissemens des Veaux & des Genisses ont de la douceur : le son de

L ij

la flûte est doux : le chant des Bergers est mélodieux ; ma voix est harmonieuse : j'ai aux bords d'un frais ruisseau un lit sur lequel sont étendues plusieurs belles peaux de Genisses blanches , qu'un vent impétueux précipita du haut d'un rocher , où elles broutoient l'arboisier. Je me soucie autant des chaleurs brûlantes de l'Eté , qu'un fils amoureux est sensible aux reproches de ses parens.

Tels furent les chants de Daphnis ;
& Ménalque lui répondit ainsi ;

M É N A L Q U E.

L'ETNA me sert de retraite :
j'habite une grotte charmante , taillée
dans le flanc de cet immense rocher.
Je possède tous les trésors qu'un songe
flatteur peut offrir pendant le sommeil,
des Brebis , des Chèvres en grand
nombre , & des peaux sur lesquelles
je repose mollement. Je fais cuire mes

alimens avec un feu de bois de chêne :
l'Hiver je me chauffe avec des mor-
ceaux secs de hêtre. Je ne redoute pas
plus la rigueur du froid, qu'un homme
sans dents craint de manger des noix,
lorsqu'il a devant lui une nourriture
liquide.

L E B E R G E R.

J'APPLAUDIS aux chants de ces
deux Bergers, & aussitôt je leur fis des
présens. Je donnai à Daphnis une grosse
massue, que la Nature seule avoit formée
dans les champs de mon père : les plus
habiles n'auroient pu y découvrir le plus
léger défaut. Ménalque reçut une belle
coquille que j'avois trouvée au milieu
des rochers de la mer Icarienne. Je
partageai avec quatre autres Bergers
la chair du poisson qui étoit dedans,
& nous la mangeâmes.

Ménalque fit sur le champ résonner
cette coquille.

Je vous salue , Muses pastorales !
Publiez la chanson que je répétai autre-
fois devant ces deux Bergers ! Depuis
long-temps je garde le silence.

La Cigale est chère à la Cigale ; la
Fourmi à la Fourmi : les Vautours
aiment les Vautours , & moi je chéris
les Muses , & je prends plaisir aux
tendres chansons. Puisse ma cabane
retentir toujours de sons mélodieux !
Puisse-t-elle servir d'asyle aux Muses !

Ces Déeses me sont plus agréables
que le sommeil , que la saison nou-
velle , & que les fleurs aux Abeilles ;
Circé ne peut rien avec ses enchan-
temens contre ceux qu'elles rendent
joyeux par un coup d'œil favorable.

IDYLLE X.

LES MOISSONNEURS.

MILON, BATTUS.

MILON.

MALHEUREUX Moissonneur ,
quel accident fâcheux te trouble ? Tu ne
coupes pas la moisson avec une adresse
aussi prompte qu'autrefois. Tu restes
bien loin derrière les autres : tu ressem-
bles à une Brebis blessée par une épine,
& qui se traîne lentement après le
troupeau. Que feras-tu donc pendant
les chaleurs brûlantes du midi, & sur-
tout au coucher du soleil, puisque, en
commençant, tu ne dévores pas les épis
avec ta faucille (1) ?

(1) L'expression Grecque est des plus

B A T T U S.

MILON , ouvrier infatigable , & plus dur qu'un quartier de roche , ne t'est - il jamais arrivé de desirer un objet absent ?

M I L O N.

J A M A I S : Eh ! Quel desir peut avoir un homme sérieusement appliqué à son ouvrage ?

B A T T U S.

E S T - C E que l'Amour ne t'a jamais empêché de dormir ?

M I L O N.

Q U E les Dieux m'en préservent ! Il

fortes & des plus énergiques : *Puisque tu ne dévores pas le sillon.*

DE THÉOCRITE. 249
est trop dangereux de se livrer à cette
passion (1).

B A T T U S.

P O U R moi, ô Milon, j'aime depuis
près de onze jours.

M I L O N.

T U puises à une source abondante,
tandis que j'ai à peine un peu de
boisson désagréable.

B A T T U S.

V O I L A pourquoi tout est inculte
& négligé au devant de ma cabane.

M I L O N.

Q U E L L E Bergère cause ton tour-
ment?

(1) Milon se sert d'un proverbe qui signifie
mot à mot, *il est dangereux qu'un Chien
mange des entrailles.*

L v

B A T T U S.

LA fille de Polybotas, qui jouoit dernièrement de la flûte avec les Moissonneurs d'Hippocoon.

M I L L O N.

LES Dieux punissent enfin le coupable : tu éprouves ce que tu as désiré si long-temps. Cette habile glaneuse partagera donc ton lit?

B A T T U S.

TU veux me railler : Plutus n'est pas la seule Divinité aveugle : le crédule Amour l'est aussi : laisse-là le style emphatique !

M I L O N.

JE ne parle point avec emphase. Pour toi , coupe ces épis , & commence quelque Chançon amoureuse à

la louange de ta Bergère : ton travail en fera bien plus doux : autrefois tu chantois assez souvent.

B A T T U S.

MUSES , chantez avec moi mon aimable Bergère ! Tout ce que vous touchez prend entre vos mains une grace nouvelle. O charmante Bomycé , tous disent que tu es maigre , noire & brûlée par le Soleil , tandis que je soutiens seul que tu es parfaitement blonde. La violette & l'hyacinthe sont noirs ; cependant on préfère ces fleurs pour former des couronnes. La Chèvre cherche le Cythise ; le Loup court après les Chèvres , la Grue fuit la charrue , & mon amour pour toi trouble ma raison. Je voudrais posséder autant de richesses , qu'en eut autrefois Crésus ! nos deux statues d'or seroient bientôt placées dans un Temple de

Vénus : tu tiendrois à la main soit une flûte , soit une rose , soit une pomme : & moi , couvert d'un riche vêtement , j'aurois une chaussure d'un goût nouveau. Adorable Bombycé , tes pieds sont blancs comme l'ivoire , & ta voix est douce & flexible. Je ne puis trouver d'expressions pour peindre ton caractère.

M I L O N.

Ce Moissonneur m'a surpris par la beauté de ses chants. Quelle douceur ! Quelle mélodie ! Mais , insensé que tu es , la raison n'accompagne donc pas cette barbe épaisse ? Ecoute maintenant les Chansons du divin Lityersas.

Cérès , Déesse des fruits & des bleds , procure-nous une moisson bien mûre , & des plus abondantes !

Moissonneurs , rassemblez promptement ces épis , & liez les ensemble , de

peur que l'on ne vous dise en passant :
*Hommes lâches , vous ne gagnez pas
l'argent que l'on vous donne !*

Que les tuyaux de vos gerbes entassées , soient tournés vers le Nord , ou vers le couchant : cette position est très-favorable pour les épis.

Ouvriers qui battez le bled, gardez-vous de dormir en plein midi : c'est l'instant où le grain se sépare le plus aisément de son enveloppe.

Les Moissonneurs doivent se mettre à l'ouvrage dès que l'alouette est éveillée , & ne quitter les champs que lorsqu'elle se livre au sommeil : mais ils peuvent prendre quelque repos pendant les grandes chaleurs du jour.

Jeunes Bergers , que le sort d'une Grenouille est digne d'envie ! Elle ne dépend de personne pour se désaltérer : elle a toujours de l'eau en abondance.

Avare, crainte de te couper les doigts,

en voulant nous partager un pois , il seroit plus prudent de faire cuire une quantité suffisante de lentilles !

Voilà les chansons que doivent répéter les Ouvriers exposés aux ardeurs du Soleil : mais pour ton amour insensé, tu peux , ô Battus , en entretenir ta mère , afin de la rendormir , quand elle s'éveille trop matin.



I D Y L L E X I.

L E C Y C L O P E.

NICIAS , il n'existe aucun remède contre l'Amour : les Muses seules , je crois , peuvent l'adoucir & le calmer. Quoique ce remède doux & léger naisse au milieu des hommes , il n'est pas facile de le trouver , vous le sçavez parfaitement , Nicias , vous le Disciple

d'Esculape, & le tendre favori des neuf Sœurs.

Le Cyclope, l'antique Polyphème, dont les joues & le menton étoient à peine déjà couverts d'un léger duvet, eut recours à ce remède, lorsqu'il brûloit pour la belle Galatée. Son Amour bien loin d'être heureux, & de lui procurer des jours calmes & sereins, troubloit, & déchiroit cruellement son ame (1). Il négligeoit, il oublioit tout. Souvent ses Brebis quittèrent d'elles-mêmes les pâturages, & s'en retournèrent à leur bercail. Pour lui, tout entier en proie à son amour, il se consumoit en vains regrets sur le rivage de la mer, & chantoit dès l'Aurore sa chère Galatée. La puissante Vénus lui avoit percé le cœur & fait une plaie profonde.

(1) *Il aima non avec des roses, des pommes & des fleurs.*

Polyphème assis sur le sommet d'un rocher élevé, d'où il portoit ses regards sur la mer, chantoit ainsi pour charmer ses ennuis.

O charmante Galatée, pourquoi dédaignes-tu ton Amant? Tu es plus blanche que le lait, plus tendre qu'un Agneau, plus légère qu'une Genisse, & plus amère que le raisin verd. Tu as coutume de venir ici quand je suis livré aux douceurs du sommeil, & tu t'éloignes aussitôt que je m'éveille: tu prends alors la fuite, comme une brebis timide à l'aspect d'un loup farouche. Je t'aime depuis le jour où tu vins avec ma mère cueillir sur la montagne des feuilles d'hyacinthe: je vous servois de guide. Depuis le moment fatal que je t'ai vue, je n'ai plus été le maître de mon cœur: tu le possèdes tout entier: mais, ô Ciel, tu le méprises! Je sçais, aimable Galatée, pourquoi tu me fuis, & d'où

naissent tes dédains. C'est que mon sourcil est épais & hérissé ; qu'il couvre mon front , s'étend & se prolonge jusques à mes oreilles ; que je n'ai qu'un œil , & que mon large nez descend sur mes lèvres. Mais , tel que je suis , je fais paître un troupeau de mille Brebis , & je bois du lait excellent. J'ai des fromages en abondance , l'Été , l'Automne , & même pendant les plus grands froids de l'Hiver , & mes éclisses en sont toujours remplies. Je sçais jouer de la flûte beaucoup mieux qu'aucun autre Cyclope. Je te célèbre tous les jours dans mes chants , ô charmante Galatée , & souvent même j'interromps le silence de la nuit. Je te nourris quatre petits Ours , & onze Brebis qui te donneront toutes incessamment des Agneaux. Viens me visiter , & je te les donnerai : laisse la mer se briser contre le rivage : tu passeras la nuit

plus agréablement dans ma grotte : des lauriers , de hauts cyprès , du lierre noir , & des branches de vigne chargée de doux raisins , la tapissent & l'ombragent. Une Fontaine rafraîchissante , formée par les neiges des forêts de l'Etna , coule au milieu , & me fournit une eau pareille au nectar des Dieux. Qui pourroit préférer la mer & les flots à un tel séjour ! Si je te paroiss trop hideux , j'ai du bois de chêne , & du feu qui couve sous la cendre ; tu peux brûler mon ame , j'y consens , & même ce que j'ai de plus précieux , mon œil unique. Que je suis malheureux ! Si la Nature m'avoit donné des bras propres à nager , j'irois te joindre au sein des flots , j'imprimerois des baisers sur ta main , si tu ne me permettois pas d'en cueillir sur ta bouche , & je te porterois ou des lis éclatans , ou de tendres pavots , dont la graine est

dorée : mais je ne pourrois t'offrir ces fleurs ensemble ; car l'une fleurit l'Eté, & l'autre pendant l'Hiver. Si quelque Etranger aborde sur ce rivage avec son vaisseau , j'apprendrai alors à nager , afin de connoître quel plaisir tu trouves à demeurer au fond des mers. Quitte les ondes , ô ma chère Galatée ; viens ici , & oublie ensuite de t'en retourner , comme je le fais moi-même , pendant que je suis assis sur la cime de ce rocher ! Consens à venir avec moi faire paître mes Troupeaux ! Tu t'occuperas à traire mes Brebis ; tu presseras le lait épais , & tu en formeras des fromages.

Ma mère a causé seule mon malheur ! Je n'en accuse qu'elle. Jamais elle ne t'a parlé de moi d'une manière favorable. Quand elle s'apercevra de ma maigreur : je lui dirai que je souffre cruellement de la tête & des pieds. Je veux l'inquiéter , la tourmenter elle-

même , puisqu'elle est cause de tous les maux que j'endure.

O Cyclope , ô Cyclope , qu'est devenue ta raison ? Tu serois bien plus sage , si tu tressois des corbeilles d'osier , & si tu cueillois de tendres feuillages pour tes Agneaux ! Jouis des biens que tu possèdes , sans desirer un objet qui te fuit ! Tu trouveras peut-être une autre Galatée , & même encore plus belle ! Plusieurs jeunes Bergères veulent folâtrer avec moi pendant la nuit. Lorsque j'y consens , elles expriment leur joie par des ris immodérés : il faut donc que j'aie encore quelque mérite.

C'est ainsi que Polyphème adoucissoit son amour par ses chants (1) , & il vivoit plus heureux que s'il eût prodigué l'or.

(1) On peut traduire d'une autre manière : *Polyphème chantoit ainsi son amour , en faisant paître ses brebis.*

IDYLLE XXI (1).

LES PÊCHEURS.

LA pauvreté seule, ô Diophante, éveille l'industrie, excite au travail. Les inquiétudes importunes ne permettent pas aux Artisans de dormir. Dès que ces hommes laborieux se livrent un instant au sommeil pendant la nuit, les

(1) Cette Idylle est d'une simplicité admirable : c'est dans son genre un chef-d'œuvre. Cependant M. de Fontenelle n'en faisoit pas grand cas ; & c'est peut-être le plus bel éloge de cette pièce. Voici comme s'exprime le Détracteur des Anciens : » Deux Pêcheurs » qui ont mal soupé , sont couchés ensemble » dans une méchante petite chaumière , » qui est au bord de la mer. L'un réveille » l'autre pour lui dire qu'il vient de rêver

foucis les assiègent aussi-tôt, les troublent & les réveillent.

Deux vieux Pêcheurs dormoient ensemble sur un lit d'algue desséchée, dans une cabane couverte de chaume & construite de branches & de feuillages. Ils avoient auprès d'eux tous les instrumens de leur profession, de petites corbeilles, des roseaux, des hame-

» qu'il prenoit un poisson d'or ; & son compagnon lui répond qu'il ne laisseroit pas
 » de mourir de faim avec une si belle pêche.
 » Etoit-ce la peine de faire une Idylle ? »
 Oui, assurément ! puisque cette même Idylle fera toujours les délices des personnes de goût par tous les détails qu'elle renferme, & qui sont puisés dans la Nature, cette source du vrai & du beau. Il ne faut pas juger d'un tableau simplement par le sujet, mais par la manière dont il est exécuté. C'est le dessin, c'est le coloris qui annoncent le grand Peintre.

çons, des filets, des lignes, des seines, des labyrinthes d'osier, des lacets, une peau de brebis & une vieille barque sur des rouleaux. Leur tête étoit appuyée sur une natte étroite, sur leurs habits & leurs bonnets. C'étoient-là tous les instrumens de ces Pêcheurs : C'étoient-là toutes leurs richesses. Ils n'avoient aucun vase de terre ; pas même un chien. Tout cela leur paroissoit superflu, inutile pour leur pêche. La pauvreté étoit leur seule compagne : ils n'avoient pas un voisin : mais la mer venoit baigner doucement de ses flots leur humble chaumière. Le char de la Lune n'avoit pas encore fourni la moitié de sa carrière, que l'amour du travail éveilla ces deux Pêcheurs. Pendant qu'ils s'efforçoient de chasser le sommeil de leurs paupières, ils eurent ensemble cet entretien,

A S P H A L I O N.

A M I, tous ceux qui ont soutenu que les nuits étoient les plus courtes dans les plus longs jours d'Eté, ont voulu nous en imposer. J'ai déjà eu plusieurs songes, & cependant l'Aurore ne paroît point encore. Me ferois-je trompé ! Que signifie ce prodige ? Ou bien les nuits coulent-elles plus lentement qu'à l'ordinaire ?

N A U C R A T È S.

A S P H A L I O N, tu te plains à tort des beaux jours de l'Eté : le cours des Saisons n'a point changé ; mais les inquiétudes, en interrompant ton sommeil, t'ont fait paroître la nuit beaucoup plus longue.

A S P H A L I O N.

N' A S - T U pas appris à interpréter les songes ? J'en ai eu des plus avantageux

geux ; il faut que je t'en fasse part : nous partageons notre pêche ; il est juste que nous partagions également tous nos songes. Personne n'a plus d'esprit que toi , & il faut beaucoup d'intelligence pour expliquer les rêves. D'ailleurs nous avons le temps : que peut-on faire en effet , lorsqu'on est couché sur des feuilles au bord de la mer , & que l'on dort difficilement sur un lit aussi dur ? L'esprit doit nécessairement être toujours occupé (1).

N A U C R A T È S.

R A C O N T E - M O I le songe que tu as fait cette nuit. Découvre tout à ton Compagnon.

A S P H A L I O N.

L O R S Q U E je me fus endormi hier au soir , accablé des fatigues de la

(1) Le texte paroît être altéré.

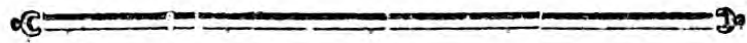
mer , (j'avois pris fort peu de nourriture ; car , s'il t'en souvient , comme il étoit déjà tard , nous soupâmes très-légèrement) je me voyois moi-même gravissant sur un rocher , après m'être assis , j'épiois les poissons , & j'agitois l'appas trompeur suspendu à ma ligne. Aussitôt un poisson monstrueux l'avale. (Lesc chiens pendant leur sommeil songent à des os , & moi , je rêve à des poissons.) Ce poisson , dis-je , s'accroche à l'hameçon ; le sang coule ; ma perche se plie & se courbe , j'étends la main : l'animal se débat ; je doute alors si je pourrai me rendre maître de ce gros poisson avec un fer aussi foible , & dans l'instant je m'imagine qu'il peut me blesser. *Me blesseras-tu , m'écriai-je ? Mais je te blesserai bien davantage.* Comme je m'apperçois qu'il ne prend pas la fuite , j'étends une seconde fois la main : je sens que le combat est fini , & je tire hors de l'eau un poisson d'or

massif. La frayeur s'empare de moi : je crains que ce ne soit peut-être un poisson chéri de Neptune , ou enfin le trésor d'Amphitrite : je le détache doucement de l'hameçon , afin qu'il ne reste point d'or au fer de ma ligne : je le traîne ensuite sur le rivage : j'ai juré que désormais je ne mettrai plus le pied sur la mer , que je demeurerai toujours sur la terre , où je veux vivre comme un Roi , avec mon or. Je me suis alors éveillé. Fais bien attention , ô mon ami , à cette dernière circonstance : car je suis effrayé du serment que j'ai fait !

N A U C R A T È S.

NE crains rien : tu n'as point juré ; & tu n'as vu , ni pris de poisson d'or. Tous ces rêves ne sont que des mensonges. Présentement que tu ne dors point , & que tu es bien éveillé , vas visiter ces lieux ; tes belles espé-

rances vont bientôt s'évanouir ; & , si tu ne veux mourir de faim avec tes songes d'or , il faudra que tu retournes à la pêche des poissons ordinaires.



I D Y L L E X X X I.

LA MORT D'ADONIS,

DÈS que Vénus apperçut Adonis les cheveux épars, les joues pâles & ternies, & les yeux fermés pour toujours à la lumière ; elle ordonna aux Amours de lui amener le Sanglier , auteur de tous ses maux. A l'instant les Amours volent, se répandent dans les forêts, trouvent l'odieux animal, s'en saisissent , le lient & l'enchaînent. L'un tient en leste , & traîne le redoutable captif : l'autre le presse par derrière , & le frappe durement avec son arc. Le Sanglier marche d'un pas timide & chancelant :

il redoute la colère de Vénus. Bête féroce & cruelle , lui dit cette Déesse irritée , tu as donc déchiré la belle cuisse d'Adonis ? tu as donc mis en pièces mon Epoux ? Je jure , ô Vénus , lui répond le Sanglier , je jure pas vos divins appas , par votre Epoux , par ces liens , par tous ces Amours , que je n'ai pas eu le dessein de faire périr le charmant Adonis. Je l'ai pris pour une belle statue : sa cuisse d'albâtre étoit découverte ; alors poussé par une aveugle passion , & cédant aux feux brûlans dont j'étois consumé , j'ai voulu la couvrir de baisers. Telle est la cause funeste de mon malheur. Je vous présente ces défenses coupables : arrachez-les ! A quoi me serviront-elles désormais ? Et si cette punition est trop légère , vengez - vous encore , ô Vénus , sur mes lèvres. Ces mots attendrirent la Déesse : elle ordonne aux Amours de couper les liens qui en-

270 *IDYLLES DE THÉOCRITE.*

chaînent le malheureux Sanglier. Depuis cet instant il suit Vénus : il n'a jamais reparu dans les forêts, & s'est puni lui-même, en brûlant ses défenses criminelles.





V I E S

DE BION ET DE MOSCHUS.



BION ET MOSCHUS parurent quelque temps après Théocrite, deux cens cinquante ans avant l'Ere vulgaire. On ignore les détails, & les circonstances de leur vie. L'on sçait seulement que Bion étoit de Smyrne en Ionie. Ses talens excitèrent l'envie & la haine d'un grand nombre d'ennemis redoutables qui le firent périr par le poison. Moschus, son disciple naquit en Sicile.

M iv

Suidas prétend qu'il fut lié d'une amitié très - étroite avec Aristarque.

Ces deux Poètes se rendirent célèbres par leurs Poësies pastorales, dans lesquelles on apperçoit plus d'art & de finesse , plus de choix & d'apprêt, que dans celles de Théocrite. Bion & Moschus ne placent jamais leur Scène à l'ombre d'un bois antique & solitaire , ni sur les bords champêtres d'une fontaine , bordée de mousse & de gazon. Ils offrent dans leurs Idylles le portrait délicat & ingénieux de l'Amour; l'effrayant tableau d'Hercule en fureur, massacrant ses enfans : ou

une jeune Princesse folâtrant au milieu des prairies émaillées , avec le cortége voluptueux de ses aimables compagnes : ou Vénus en proie à la douleur , à l'aspect d'Adonis , blessé , déchiré , exhalant son dernier soupir. Jamais ils ne peignent des bergères simples , naïves , des troupeaux bondissans , la fraîcheur du matin , les moissons jaunissantes , le concert harmonieux des habitans de l'air , ni des ruisseaux serpentans à travers les prés fleuris , ni les disputes , les combats , & les amours des Bergers. On ne peut appliquer à leurs Idylles ces vers charmans de Boileau.

274 *LES VIES DE BION*

Telle qu'une Bergère au plus beau jour de
fête ,
De superbes rubis ne charge point sa tête ,
Et sans mêler à l'or l'éclat des diamans ,
Cueille en un champ voisin les plus beaux
ornemens.

Les Idylles de Bion & de Mos-
chus sont ingénieuses, agréables,
brillantes, délicates, gracieuses.
Elles périllent d'esprit; l'art perce
toujours. Leur style trop fleuri,
trop recherché, éblouit.

C'est un défaut dont on ne
peut se garantir quand on est
plus occupé de l'esprit, que du
cœur. Le langage de la nature est
toujours préférable; il est même

nécessaire dans l'Idylle (1), qui choisit ordinairement ses sujets au milieu des champs, & parmi les Bergers.

Théocrite peint la nature simple, négligée, agreste : Moschus l'embellit & orne tous ses sujets : Bion se distingue par un coloris séduisant, des peintures recherchées, un style riche, & peut-être trop brillanté. Pour réussir parfaitement dans l'Idylle, il faudroit posséder les différentes qualités de ces trois Poètes ; réunir par un mélange heureux la simplicité champêtre de Théo-

(1) *Idylle* signifie une peinture dans le genre doux & gracieux.

276 *LES VIES DE BION , &c.*
cite , les agrémens de Mofchus ,
l'art & le brillant de Bion. Il
nous refte très - peu d'Idylles
de ces deux derniers Poètes :
mais elles font très-précieufes ,
& leur beauté fait regretter
toutes celles que le tems nous a
ravies.





IDYLLES
DE BION.

IDYLLE I.

LE TOMBEAU D'ADONIS.

JE pleure Adonis : il n'est plus ! le
bel Adonis n'est plus (1) ! les Amours
en versent des pleurs. Vénus quitte ces
voiles de pourpre : lève-toi , Déesse

(1) On peut traduire différemment, & le sens
est également beau. *Les Amours s'écrient en
pleurant : il n'est plus le charmant Adonis.*

infortunée ! prends des habits de deuil :
frappe ton sein : dis à toute la nature :
Adonis , le charmant Adonis n'est
plus.

Je pleure Adonis ; les Amours sont
baignés de larmes.

Le bel Adonis est étendu sur ces
montagnes ; une dent cruelle a dé-
chiré sa cuisse d'albâtre ; il respire à
peine : Vénus en est désolée. Un sang
noir coule sur sa peau blanche comme
la neige ; ses paupières s'appesantissent ;
ses yeux s'éteignent : les roses de ses
lèvres s'effacent , & avec elles meurt
un baiser , que Vénus s'efforce de re-
cueillir. Elle trouve encore de la dou-
ceur dans ces froids embrassemens ;
mais , hélas ! Adonis y est insensible.

Je pleure Adonis : les Amours sont
baignés de larmes.

Adonis a reçu à la cuisse une cruelle ,
une affreuse blessure ; Vénus en porte
une bien plus profonde au-dedans de

son cœur. Près de ce jeune Berger , ses chiens attendris ont poussé des hurlemens. Les Nymphes des montagnes sont éplorées. Vénus accablée de tristesse , les cheveux épars , les pieds nus , erre à travers les forêts , & les ronces sont teintes de son sang divin. Elle parcourt les vallons , les fait retentir de ses cris , appelle à haute voix son Epoux , nomme le jeune Adonis. Cependant un sang noirâtre s'élance en bouillonnant de la blessure d'Adonis , & rougit l'ivoire de son sein.

Les Amours s'écrient en pleurant :
ah ! Vénus , ah ! Vénus.

Vénus , en perdant le charmant Adonis , a perdu ses attraits. Quelle étoit belle , lorsque son Epoux vivoit ! hélas ! la mort d'Adonis a détruit tant de charmes ! Les échos des forêts & des montagnes répètent ce cri lugubre : Adonis , le bel Adonis n'est plus ! Les

fleuves partagent la douleur de Vénus :
Les fontaines par leur murmure plaintif
semblent pleurer Adonis. Les fleurs
n'ont plus d'autre couleur que celle du
fang. Les collines retentissent , la Ville
est remplie des accens douloureux de
Vénus.

Ah Vénus ! ah Vénus ! le charmant
Adonis n'est plus.

Quel cœur n'a pas été attendri de
l'extrême amour de Vénus ! Ah ! quand
elle apperçut l'énorme blessure d'Ado-
nis ; quand elle vit son fang épanché
sur sa cuisse inanimée , elle étendit les
bras, & dit d'une voix plaintive : arrête,
cher Adonis, demeure infortuné Ado-
nis ; ne me fuis pas pour toujours ! Que
je t'embrasse encore ! que je colle mes
lèvres sur les tiennes ! ouvres les yeux !
embrasse - moi pour la dernière fois !
embrasse - moi , tandis que tu respires
encore ; mes lèvres recueilleront ton
dernier soupir ; il passera au fond de

mon cœur ; il pénétrera dans mon ame ;
je favourerai ce doux philtre ; je
m'enivreraï d'amour ; je conserverai
ce baiser comme si c'étoit toi-même ,
cher Adonis tu me fuis pour toujours ,
infortuné ! Adonis tu fuis loïn de
moi ; tu descends sur les bords de
l'Acheron , chez le cruel & terrible Roi
des Enfers : & moi , malheureuse , je
vis ; je suis Déesse ; je ne puis t'accom-
pagner. Proserpine, reçois mon Epoux ;
ton pouvoir l'emporte sur le mien ;
tous les objets agréables sont préci-
pités dans ton empire ; mon infortune
est à son comble ; je suis accablée de
douleur ; je pleure Adonis , il est mort
pour moi , je ne le reverrai plus , & je
te crains , redoutable Déesse. Tu
meurs, charmant Adonis ; mon bon-
heur a passé comme un songe : Vénus
est sans Epoux ; les Amours ont dé-
ferté mon Temple ; ma ceinture a
péri avec toi ; jeune téméraire, pourquoi

chaffois-tu ? Comment , avec tant de charmes , as-tu osé attaquer des bêtes féroces ? Ainsi gémissoit Vénus ; les Amours verfoient des pleurs.

Ah Vénus ! infortunée Vénus , le charmant Adonis n'est plus !

Vénus répand autant de larmes , qu'Adonis perd de sang. En tombant sur la terre , le sang donne naissance à la Rose , & les pleurs à l'Anémone (1).

(1) Cette Idylle tendre , douloureuse , contient des tableaux touchants , des détails ingénieux , des situations tristes , & cependant gracieuses. Toutes les beautés , toutes les graces se trouvent réunies dans cette Idylle charmante. On pourroit reprocher à Bion quelques jeux de mots , trop d'esprit , trop d'art dans quelques endroits de ce chef-d'œuvre.

Adonis étoit un jeune homme d'une rare beauté , fruit du commerce incestueux de Cinyre & de Myrrha. Vénus l'aima passionnément. Elle le métamorphosa en Anémone.

Je pleure Adonis : le charmant Adonis n'est plus !

Vénus, cesse de pleurer ton Epoux. On a préparé un lit de verdure , pour recevoir Adonis privé de la lumière. O Vénus , quoiqu'il soit environné des ombres de la mort , sa beauté , ses charmes brillent encore : il paroît sommeiller. Place - le sur ce lit ? qu'il y repose sur ces vêtemens précieux , avec lesquels il goûtoit pendant la nuit dans ta couche dorée , un sommeil divin. Malgré sa pâleur , ô Vénus , aime toujours Adonis ! Étends - le sur les

On institua en son honneur des jeux célèbres, qui furent transportés en Grèce, après avoir été répandus dans l'Asie & l'Egypte. C'étoit la coutume dans ces sortes de fêtes de placer Adonis sur un lit superbe. Une fausse Vénus imitoit l'amour , la douleur , l'accablement , les transports , l'anéantissement de la véritable Vénus.

guirlandes & sur les fleurs. Hélas ! à sa mort toutes les fleurs se font flétries. Prodiges les odeurs : fais pour Adonis un bain de parfums & d'essences. Que tous les parfums soient anéantis , puisque ton doux parfum , Adonis n'est plus ! le bel Adonis est étendu sur des vêtemens de pourpre. Autour de lui pleurent & gémissent les Amours. Ils ont coupé leurs cheveux sur le lit d'Adonis. L'un foule aux pieds son arc : l'autre ses flèches : un troisième rompt son carquois : celui-ci délie la chaussure d'Adonis : celui-là porte de l'eau dans des vases d'or : un autre lave la cuisse ; un autre agite son aîle sur le front d'Adonis & le rafraîchit.

Les Amours versent des pleurs pour Vénus elle-même.

Hyménée a éteint son flambeau à la porte du Temple ; il a brisé la couronne nuptiale. Il n'est plus d'Hyménée : on ne chante plus l'hyménée : on n'entend que ces cris lugubres : Hélas , Adonis ! Ah !

ah ! infortuné Adonis ! Hélas ! Hyménée ! ô Hyménée ! les Graces pleurent le fils de Cinyre : elles répètent à haute voix ; hélas , il n'est plus , le charmant Adonis ! le bel Adonis n'est plus ! O Vénus , leurs cris plaintifs font plus perçans encore que les tiens ! Les Parques mêmes , devenues sensibles , regrettent Adonis : elles veulent le rappeler à la vie par des chants magiques : c'est en vain : il ne les entend point ; l'inflexible Proserpine ne veut pas le rendre.

Taristes larmes , ô Vénus ! fuis dans ce jour les festins : tu dois gémir & pleurer tous les ans.



Ceux qui aiment la belle Poësie nous sauront gré , sans doute , de retrouver ici les vers sublimes & énergiques de la Fontaine (1).

(1) L'Adonis du *Fablier* François est un

J'ai voulu célébrer l'Amant de Cythérée ;
 Adonis dont la vie eut des termes si courts ,
 Qui fut pleuré des Ris, qui fut plaint des
 Amours. . . .

Tantôt sur des Tapis d'herbe tendre & sacrée,
 Adonis s'endormoit auprès de Cythérée. . . .
 Et quelquefois assis sur le bord des fontaines,
 Tandis que cent cailloux luttans à chaque
 bond

Suivoient les longs replis du cristal vaga-
 bond. . . .

Enfin , de ces forêts l'ornement & la gloire,
 Le plus beau des Mortels , l'Amour de tous
 les yeux ,

Par le vouloir du sort ensanglante ces lieux.
 Le cruel animal s'enferme dans ses armes ,
 Et d'un coup aussi-tôt il détruit mille
 charmes. . . .

De ses yeux si brillans la lumière est éteinte ;
 On ne voit plus l'éclat dont sa bouche étoit
 peinte ;

des plus beaux morceaux de Poésie que nous
 ayons dans notre langue. La Fontaine étoit
 dans toute la vigueur de l'âge , quand il
 composa ce Poème.

On n'en voit que les traits , & l'aveugle
trépas

Parcourt tous les endroits , où regnoient tant
d'appas

Prêtez-moi des soupirs , ô vents , qui sur vos
aîles

Portâtes à Vénus de si tristes nouvelles.

Elle accourt aussi-tôt , & voyant son Amant ,
Remplit les environs d'un vain gémissément..

Vénus l'implore en vain (l'Enfer) par de
tristes accens ;

Son désespoir éclate en regrets impuissans :
Ses cheveux sont épars , ses yeux noyés de
larmes

Après mille sanglots enfin elle s'écrie :

Mon amour n'a donc pu te faire aimer la
vie !

Tu me quittes , cruel ! au moins ouvre les
yeux ;

Montre-toi plus sensible à mes tristes adieux ;
Vois de quelles douleurs ton Amante est
atteinte.

Hélas ! j'ai beau crier , il est sourd à ma
plainte ,

Une éternelle nuit l'oblige à me quitter.

Mes pleurs , ni mes soupirs ne peuvent l'ar-
rêter :

Encor si je pouvois le suivre en ces lieux
sombres !

Que ne m'est-il permis d'errer parmi les
ombres !

Destins , si vous vouliez le voir sitôt périr ,
Falloit-il m'obliger à ne jamais mourir ?

Malheureuse Vénus ! que te servent ces
armes ?

Vante-toi maintenant du pouvoir de tes
charmes ?

Ils n'ont pu du trépas exempter tes amours ,
Tu vois qu'ils n'ont pu même en prolonger
les jours.

Je ne demandois pas que la Parque cruelle ,
Prît à filer leur trame une peine éternelle.
Bien loin que mon pouvoir l'empêchât de
finir ,

Je demande un moment , & ne puis l'obtenir :
Noires Divinités du ténébreux Empire ,
Dont le pouvoir s'étend sur tout ce qui
respire ;

Rois des peuples légers , souffrez que mon
Amant ,

De son triste départ me console un moment.
Vous ne le perdrez point ; le trésor que je
pleure

Ornera tôt ou tard votre sombre demeure.

Quoi !

Quoi ! vous me refusez un présent si léger !
 Cruels , souvenez-vous qu'Amour m'en peut
 venger.

Et vous , Antres cachés , favorables re-
 traites ,

Où nos cœurs ont goûté des douceurs si se-
 crètes :

Grottes , qui tant de fois avez vu mon Amant,
 Me raconter des yeux son fidele tourment ;
 Lieux , amis du repos , demeures solitaires ,
 Qui d'un trésor si rare étiez dépositaires ,
 Déserts , rendez-le moi ? deviez-vous avec
 lui

Nourrir chez vous le monstre , auteur de mon
 ennui ?

Vous ne répondez point ! Adieu donc , ô
 belle ame !

Emporte chez les Morts ce baïser tout de
 flamme.

Je ne te verrai plus ; adieu , cher Adonis.

Ainsi Vénus cessa ; les rochers à ses cris

Quittant leur dureté , répandirent des larmes.

Zéphire en soupira : le jour voila ses charmes ,

D'un pas précipité sous les eaux il s'enfuit ,

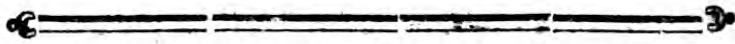
Et laissa dans ces lieux une profonde nuit.



I D Y L L E I I.**L' A M O U R****ET LE JEUNE OISELEUR.**

UN jeune Oiseleur tendoit un jour des embûches aux oiseaux dans un bois épais. Il vit le volage Amour sur une branche de buis. Comme cet oiseau lui paroît fort gros, il unit soudain avec joie tous ses gluaux, observe l'Amour qui voltige çà & là. Au désespoir de son peu de succès, le jeune Oiseleur jette de dépit ses gluaux, court vers un vieux Laboureur, dont il avoit appris cet art, lui raconte son malheur, & lui montre l'Amour posé sur une branche. Le vieillard sourit en secouant la tête, & répond au jeune Berger : laisse ta pipée; ne poursuis plus cet oiseau; fuis loin de lui; il est trop

redoutable. Tu feras heureux, tant que tu ne le prendras point. Mais quand tu feras dans l'âge viril, cet oiseau qui fuit & voltige, fondra tout-à-coup sur ta tête, & s'y reposera de lui-même ?



I D Y L L E I I I.

L'ÉCOLIER MAÎTRE.

JE dormois encore, lorsque je vis la puissante Vénus, tenant par la main son fils Cupidon qui baissoit les yeux. Elle m'adressa ces mots : Berger que je chéris, reçois l'Amour, apprends-lui à chanter : elle dit, & disparut. Et moi, quelle folie ! j'enseignois à l'Amour mes chansons rustiques, comme s'il eût voulu les retenir. Je lui apprenois comment le Dieu Pan avoit inventé le chalumeau pastoral ; Minerve la flute ; Mercure la lyre ; Apollon le tendre

luth. Telles étoient mes leçons. Cupidon les dédaignoit , me chantoit des fujets érotiques , les amours des hommes & des Dieux , & les actions de sa mère. J'oubliai tout ce que j'avois appris à l'Amour , & je ne me reffouvins que des chansons amoureuses de Cupidon.



trad

M. de la Monnoie a traduit en vers
cette Idylle.

Je vis un jour en songe Cythérée ,
Qui par la main tenoit Amour son Fils ,
Baissant les yeux. Berger , dit-elle , agréé
Ce jeune enfant pour élève , & l'instruis.
Moi bonnement je me mis à lui dire ,
Mes premiers airs ; comment un tel Dieu fçut
Tourner la flûte ; un tel autre la lyre :
Tel le hautbois ; tel la harpe , ou le luth.
De tout ce'a rien au Galant ne plut.
Berger , dit-il , tu ne t'y connois guère :
Ecoute-moi , je l'entends un peu mieux.
Il m'entonna les bons tours de sa mère ,
Et les amours des hommes & des Dieux ,

Je fus pour moi si charmé de l'entendre,
 Qu'en ce moment me sortit de l'esprit
 Ce qu'à ce Dieu je prétendois apprendre,
 Et n'oubliai rien de ce qu'il m'apprit.



I D Y L L E I V.

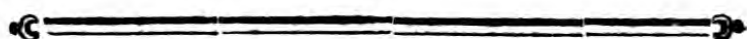
L E S M U S E S

COMPAGNES DE L'AMOUR.

LES Muses loin de craindre le cruel
 Amour, le chérissent & suivent tou-
 jours ses pas. Si quelque esprit froid &
 glacé (1) veut chanter des vers, elles
 s'éloignent de lui, & ne daignent pas
 l'instruire. Un Poëte enflammé par
 l'Amour, fait-il entendre des chants
 harmonieux, toutes l'inspirent à la fois.
 Je l'éprouve moi-même. Si je veux
 célébrer un Héros, ou un Dieu, je

(1) Un bel esprit.

m'exprime avec peine , ma voix est foible , embarrassée. Mais quand je chante ou l'Amour ou Phyllis , je fais entendre alors les chants les plus tendres & les plus agréables.



I D Y L L E V.

SUR LA BRIEVETÉ DE LA VIE.

SI mes Poësies légères sont bonnes , elles augmenteront seules la gloire que j'ai déjà acquise dans le commerce des Muses. N'ont - elles aucun agrément ? pourquoi travaillerois - je davantage ? Si Jupiter , ou la Parque aveugle , qui frappe ses victimes dans tous les rangs , nous eussent donné deux espaces de tems à vivre , l'un au milieu de la joie & des plaisirs ; l'autre dans les travaux accablans : alors nous aurions pu faire succéder le repos aux fatigues. Mais les

Dieux impitoyables n'ont accordé aux hommes qu'un jour, qu'un instant de vie. Pourquoi donc, insensés que nous sommes, nous consumer par les peines, & les travaux ! Jusques-à-quand cultiverons-nous les arts, toujours entraînés par l'appas du gain, & des richesses, pour en amasser de plus considérables que celles que nous possédons déjà ? Ah ! nous avons oublié sans doute, que nous sommes tous nés mortels, & que par l'arrêt du sort, notre vie n'est qu'un moment rapide.



I D Y L L E V I.

L' A M I T I É

E S T L E V R A I B O N H E U R.

$\begin{array}{c} \text{U} \\ \text{U} \\ \text{R} \end{array}$
 EUREUX celui qui aime, quand on le paye d'un sincère retour ! Thésée l'étoit même chez l'inflexible Pluton :

l'intrépide Pirithoüs l'accompagnoit. Oreste goûtoit le bonheur parmi les peuples cruels de la Taurique : son cher Pylade le suivoit dans toutes ses courses lointaines. Pendant que Patrocle vivoit , Achille étoit heureux. Il le fut encore après la mort de son ami , en le vengeant d'une manière éclatante (1).

(1) Ce vers est susceptible de plusieurs sens : on peut consulter les notes de Longepierre.



IDYLLE VII.

SUR LE PRINTEMPS.

CLÉODAMUS ET MYRSON.

C L É O D A M U S.

QUELLE saison, du Printems, de l'Hiver, de l'Automne, ou de l'Été, t'est la plus agréable, ô Myrson? laquelle préfères-tu? est-ce l'Été? il met fin à toutes nos fatigues. L'Automne? ses fruits abondans calment la faim. L'Hiver, qui suspend les travaux; où l'on jouit près d'un bon feu du repos & de la tranquillité? Les beaux jours du Printems te plaisent-ils davantage? dis ce que ton cœur aime le mieux! nous avons le tems de nous entretenir ensemble.

M Y R S O N.

Il ne convient pas aux mortels de juger les ouvrages des Dieux. Ils sont tous agréables, & portent l'empreinte de la divinité. Cependant, Cléodamus, je te dirai (pour t'obéir) quelle saison me plaît davantage : ce n'est pas l'Été ; ses chaleurs sont trop brûlantes : ni l'Automne ; ses fruits procurent de cruelles maladies. L'affreux Hiver apporte des tourbillons de neige : je crains les froids rigoureux. Que le Printemps, l'unique objet de mes ardents désirs (1), régne l'année entière ! ni le froid, ni la chaleur ne nous incom-

(1) Il y a dans le grec le *Printemps trois fois désiré*, dans le même sens que le *terque beatus* des Latins, trois fois heureux : c'est-à-dire très-heureux, on ne peut plus heureux. Cependant le Poëte veut peut-être

modent dans cette saison. Au Printemps toute la nature enfante : toutes les plus belles productions se développent , & les nuits sont égales aux jours.



I D Y L L E V I I I .

ACHILLE ET DÉIDAMIE.

MYRSON ET LYCIDAS.

M Y R S O N .

VEUX-TU chanter , ô Lycidas , un air Sicilien , doux , tendre , harmonieux , érotique , semblable à celui que le Cyclope Poliphème répétoit pour Galatée ?

faire entendre que Myrson désire le Printemps , à chaque autre saison , & par conséquent trois par an. Ce sens peut se soutenir.

L Y C I D A S.

VOLONTIERS. J'aime à jouer
de la flûte. Quel fujet chanterai-je?

M Y R S O N.

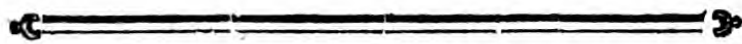
CHANTE, ô Lycidas , la chanson
de Scyros ? Raconte le vif amour du
fils de Pélée , ses baisers furtifs , ses
caresses nocturnes ? Dis comment , sous
un habit de fille , il déguisoit son sexe ,
goûtoit des plaisirs enchanteurs ? Dis
comment Déidamie enflammoit , brû-
loit son cœur au milieu des jeunes
Princesses de la Cour de Lycomède ,
& lui faisoit couler dans l'obscurité des
jours sans gloire ?

L Y C I D A S.

UN Berger enleva autrefois Hélène ,
& conduisit sur le Mont Ida , cet objet

de la douleur amère d'Ænone. Sparte irritée de cet affront , assemble les peuples de l'Achaïe. Les habitans de Mycène , de l'Elide , de la Laconie , tous les Grecs quittent leurs foyers , courent à la vengeance, portent par-tout le fer & le feu. Achille caché seul au fond du Palais de Lycomède , étoit armé d'une quenouille. Confondu parmi de jeunes Princesses , il apprenoit à filer la laine. Ses mains délicates s'occupoient alors à des ouvrages de femmes. L'éclat & les charmes de la beauté brilloient sur son visage. Son air & tout son extérieur paroissoient efféminés. Son teint étoit formé de lis & de roses. Il avoit la démarche d'une jeune fille , cachoit ses cheveux sous un voile léger , réunissoit dans son cœur le courage de Mars , & l'amour d'un Héros. Il adoroit Déidamie depuis le lever de l'Aurore , jusqu'à la nuit ; im-

primoit quelquefois des baisers de feu sur ses mains d'albâtre ; pressoit souvent entre ses bras cette Beauté ; chériffoit les larmes qu'elle répandoit ; ne mangeoit qu'avec elle , & employoit tous les artifices pour partager son lit.....



I D Y L L E I X.

A V É N U S.

CHARMANTE Cythérée, fille de la Mer & du Souverain de l'Olympe, pourquoi traites-tu les hommes & les Dieux avec tant de cruauté ? mais que dis-je avec cruauté ! Ah ! mon expression est trop modérée. Quel ressentiment a pu te déterminer à donner naissance à l'Amour, à ce Dieu barbare, farouche , impitoyable , dont l'esprit

répond si peu aux charmes avec lesquels il nous séduit ! Pourquoi, cruelle, lui donner des aîles , & la puissance de lancer si loin ses traits ! nous ne pouvons plus éviter ses blessures terribles.





FRAGMENTS.

*SUR HYACINTHE.*

LA peine que ressent Apollon dans ce moment le rend muet, l'anéantit. Il emploie tous les remèdes : il appelle à son secours les secrets de la médecine. Il met de l'ambrosie, il verse du nectar sur la blessure, pour calmer, pour adoucir la douleur ; mais hélas ! les remèdes ne peuvent rien contre la mort.

(m.)

SUR DIVERS SUJETS.

UN goutte d'eau, selon le proverbe, tombant continuellement sur la pierre, la mine & la creuse insensiblement (1).

(1) L'onde se fraye une route,
 En s'efforçant d'en chercher ;
 L'eau qui tombe goutte à goutte,
 Perce le plus dur rocher. *QUINAULT.*



La beauté sied bien aux femmes , &
la force aux hommes.



Que l'Amour appelle à sa fuite les
Muses : que les Muses accompagnent
l'Amour : que les Muses m'inspirent ,
au gré de mes désirs , un chant doux ,
mélodieux : c'est le plus agréable , &
le plus sûr de tous les remédes.



Il ne convient pas , mon ami , de
recourir à un artiste pour toute sorte
d'ouvrages , & d'employer une main
étrangère. Façonne toi-même ta flûte ;
tu le peux aisément.



En continuant de marcher douce-
ment , je suis parvenu sur le penchant
de cette colline. Je soupire sur ce

306 *IDYLLES DE BION.*
rivage désert. Je tâche de fléchir la
cruelle Galatée. Je ne perdrai pas
l'espérance, même jusque dans la vieil-
lesse la plus avancée.



Ne me laissez pas sans récompense.
Apollon a souvent accordé pour prix,
le don de chanter. L'honneur porte les
ouvrages à leur plus grande perfection.

Fin de la première Partie.

